
NEDL TRANSFER
HN 4PUA N


CAMPERDOWN LIBRARY.


EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER





B

HISTOIRE
DE L'ADMIRABLE
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

Traduite de l'Espagnol de MICHEL DE CERVANTES.

NOUVELLE EDITION.

Revûë, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce second Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres du second Tome.



HISTOIRE DE L'ADMIRABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE XXVIII.

De la nouvelle & agreable avanture qui ariva au Curé & au Barbier dans la Montagne noire.



C'A été ſans doute un très-heureux ſiecle, que celui qui a donné naiſſance à l'incomparable & très-hardi Chevalier D. Quichotte de la Manche; puiſqu'en le mettant au monde, avec le ge-

LIV. IV. CH. XXVIII. nereux dessein de ressusciter la Chevalerie errante, qui étoit non seulement négligée, mais encore abandonnée & perduë, il est cause que nous joüissons dans ce miserable siécle de l'agreable lecture de sa très-veritable Histoire, & en même-tems de plusieurs nouvelles dont elle est enrichie, & qui n'ont pas moins d'art & d'agrément que l'Histoire même.

Nous avons dit que le Curé voulant donner de la consolation à Cardenio, en fut empêché par une voix qui faisoit des plaintes, & qui disoit les paroles suivantes : Seroit-il possible enfin que j'eusse trouvé un lieu qui pût me cacher aux yeux de tout le monde, & servir de sepulture à ce corps miserable, dont la charge m'est devenuë si pesante ? Que je suis heureuse dans mes disgraces, de trouver dans la solitude de ces montagnes le repos & la sûreté qu'on ne trouve point parmi les hommes, & de pouvoir en liberté me plaindre au Ciel des malheurs dont je suis acablée ! Ciel pitoïable ! écoutez mes plaintes ; c'est à vous que je m'adresse ; les hommes sont foibles & trompeurs, & vous seul pouvez me donner de la consolation & du soulagement, & m'inspirer ce que je dois faire.

Le Curé & sa compagnie qui entendirent cette voix, & connurent qu'ils n'en étoient pas éloignez, se leverent pour voir qui étoit cette personne afligée qui se plaignoit de la sorte; & ils n'eurent pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent derriere un rocher, au pié d'un frêne, un jeune homme vêtu en païsan, dont ils ne purent voir le visage, parce qu'il baissoit la tête sur ses piés, qu'il lavoit dans un ruisseau. Ils aprocherent si doucement de lui, qu'il ne les entendit point, & ils eurent loisir de remarquer qu'il avoit les jambes admirablement bien faites, & d'une si grande blancheur, qu'elles sembloient d'albâtre. Cette beauté les surprit dans un homme vêtu de la sorte, & qui aparemment travailloit tous les jours à la terre; & cela redoublant leur curiosité, ils se cacherent derriere le rocher; d'où observant soigneusement le jeune garçon, ils virent qu'il portoit un jupon gris-brun, avec une espece d'écharpe de toile blanche, qui le serroit pardessus, & sur la tête un petit bonnet de même couleur que le jupon. Après qu'il se fut lavé les piés, il tira un linge dont il les essuïa; & aïant en même-tems levé la tête, il fit voir un si beau vi-

LIV. III. CH. XXVIII. sage, que Cardenio ne put s'empêcher de dire au Curé, que puisque ce n'étoit point Luscinde, ce n'étoit pas une creature humaine. Le jeune garçon ôta ensuite son bonnet, & secoüant deux ou trois fois la tête, il en tomba une grande quantité de cheveux, dont la longueur & la beauté leur fit connoître que ce qu'ils avoient pris pour un Laboureur, étoit une jeune fille, & une des plus belles personnes du monde. Cardenio n'en fut pas moins surpris que les autres; & il avoüa encore qu'hors Luscinde il n'avoit jamais rien vû de comparable. Pour démêler ces beaux cheveux, dont elle fut toute couverte, elle n'emploïa que ses doits, & fit voir en même-tems des bras si bien faits, & des mains si blanches, qu'augmentant l'admiration & la curiosité de ceux qui la regardoient, ils se leverent pour l'aler voir de plus près, & pour aprendre qui elle étoit. Au bruit qu'ils firent en se levant, la jeune fille tourna la tête, & écartant ses cheveux qui lui couvroient le visage, elle regarda du côté qu'elle avoit entendu le bruit; mais à peine eût-elle aperçu ces trois hommes, que sans songer à ramasser ses cheveux, ni qu'elle avoit encore les

piés nûs, elle prit ſeulement un petit paquet; & ſe levant promtement, ſe mit à fuïr de toute ſa force; mais elle n'ala pas loin. Ses piés tendres & délicats ne pouvant ſoufrir la dureté des pierres, elle tomba; & ceux qu'elle fuïoit étant acourus à ſon ſecours, le Curé lui cria: Arêtez-vous, Mademoiſelle, vous n'avez rien à craindre, & nous n'avons d'autre intention que celle de vous ſervir. En même-tems s'étant aproché d'elle, il la prit par la main, & la voïant étonnée & confuſe, il tâcha de la raſſûrer, en lui parlant en ces termes: Vos cheveux, Mademoiſelle, nous ont découvert ce que votre déguiſement nous cachoit; mais nous n'en ſommes que plus diſpoſez à vous rendre toutes ſortes de ſervices. Revenez donc de la ſurpriſe que nous vous avons cauſée, & dites-nous, je vous prie, de quelle maniere il vous plaît que nous vous traitions? Il y a aparence, ajoûta-t-il, que ce n'eſt pas un ſujet mediocre qui vous oblige de prendre un habit ſi indigne de vous, & de venir demeurer, délicate comme vous êtes, dans un lieu ſi rude & ſi deſert, que c'eſt comme une eſpece de miracle que nous vous aïons rencontrée. Il n'eſt

peut-être pas impossible de trouver du remede à vos maux; & il n'y en a point de si violent que la raison & le tems n'adoucissent. Si vous n'avez donc pas renoncé à la consolation & aux conseils des hommes, je vous suplie de nous aprendre le sujet de vos déplaisirs, & d'être persuadée que nous vous le demandons moins par curiosité que dans le dessein d'y chercher du remede, & de vous rendre tous les services dont nous sommes capables.

Pendant que le Curé parloit ainsi, cette belle fille étoit interdite, & les regardoit tous avec le même étonnement que si elle eût vû la chose du monde la plus surprenante. Mais enfin le Curé lui aïant laissé le tems de se remettre, & lui faisant de nouvelles ofres de service, elle fit un grand soûpir, & rompit le silence de cette maniere :

Puisque la solitude de ces montagnes n'a pas été capable de me cacher, & que mes cheveux m'ont trahie, il me seroit desormais inutile de feindre avec vous, & de nier une chose dont vous ne pouvez plus douter; & puisque vous souhaitez d'entendre le recit de mes malheurs, j'aurois mauvaise grace de vous le refuser après les honnêtetez &

les ofres que vous m'avez faites. Mais je crains bien de vous donner moins de plaisir que de compassion, en vous les racontant ; parce qu'ils sont si grands, que non seulement ils sont sans remede, mais que vous jugerez même que je ne suis pas en état de recevoir de la consolation. Après tout, ce n'est pas sans peine que je vais reveler des secrets que j'avois resolu d'ensevelir avec moi dans le tombeau, & que je ne puis declarer sans confusion ; mais je m'imagine qu'il ne me sera pas si désavantageux de vous les aprendre, que de vous laisser en doute de mes desseins & de ma conduite, après que vous m'avez trouvée seule, & sous les habits d'un homme, dans un lieu si écarté. Cette belle fille aïant parlé de la sorte, s'éloigna un peu pour achever de s'habiller; & s'étant raprochée d'eux, elle s'assit sur l'herbe, où après s'être fait violence pour retenir ses larmes, elle commença ainsi l'histoire de sa vie.

Histoire de Dorotée.

Je suis née dans une Ville de l'Andalousie, dont un Duc porte le nom, & qui lui donne le Titre de Grand d'Espagne. Mon pere qui est de ses vassaux, n'est pas d'une condition fort relevée ; mais il est si riche, que si la for-

LIV. III. CH. XXVIII. Histoire de Dorothée.

tune lui avoit donné autant de naissance que de bien, il n'auroit rien à desirer, & je ne serois peut-être pas malheureuse: car je ne doute point que mes malheurs ne viennent de celui qu'ont mes parens, de n'être pas nez illustres. Ils ne sont pourtant pas d'une naissance si basse, qu'elle les doive faire rougir; elle n'a rien de honteux; ils sont laboureurs de pere en fils, mais sans mêlange d'aucune mauvaise race; ils sont des vieux Chrétiens, & leur ancienneté avec leurs grands biens, & leur maniere de vivre les releve beaucoup au-dessus de leur profession, & les met peu-à-peu au rang des plus nobles. Comme je suis leur seule heritiere, ils m'ont toujours extrêmement aimée; & parce qu'ils m'aimoient, ils se trouvoient encore plus heureux de m'avoir pour fille, que de joüir paisiblement de toutes leurs richesses. Mon bonheur & leur amitié m'aïant renduë maîtresse de leur cœur, ils vouloient aussi que je la fusse de leur bien; tout passoit generalement par mes mains, tant les afaires du dehors que celles du dedans, & je donnois tous les ordres necessaires dans la maison, avec tant de confiance de leur part, & de si

grands ſoins de la mienne, que nous avons toujours vêcu dans la douceur & le repos. Ce qui me reſtoit de loiſir, après le ſoin du ménage, je l'emploïois aux exercices qui ſont propres aux jeunes filles, ou à travailler à l'aiguille, ou à faire du point; & je ne laiſſois mon ouvrage que pour lire quelque choſe d'utile, ou joüer de quelque inſtrument, aïant reconnu que la Muſique eſt propre à recüeillir les eſprits qui ſe ſont diſſipez dans le travail, & qu'elle délaſſe la tête. Voilà l'innocente vie que je menois dans la maiſon de mon pere. Ce n'a pas été par aucune vanité, ni pour vous aprendre que je ſuis riche, que je vous ai dit ces particularitez, mais afin que vous voïez dans la ſuite, que ſi j'ai paſſé d'une condition ſi heureuſe à une ſi miſerable, je ne me ſuis point atiré par ma faute les malheurs dont je ſuis acablée. Pendant que je paſſois ainſi la vie dans les ocupations du ménage, & dans une eſpece de retraite, égale à celle des Couvens, ſans voir d'autres gens que ceux de notre maiſon, & ſans ſortir que pour aler à l'Egliſe, mais du grand matin & avec ma mere, & encore ſi cachée, que j'avois de la peine à me conduire moi-

LIVRE IV. CH. XXVI. Histoire de Dorothée.

même ; il ne laissa pas de se répandre, un bruit que j'étois belle, & l'amour me vint troubler dans ma solitude. Le second fils du Duc dont je vous ai parlé, nommé Don Fernand, me vit un jour sans que je m'en aperçusse. A peine Cardenio entendit le nom de Fernand, qu'il changea de couleur, & fit paroître en un instant une si grande agitation de corps & d'esprit, que le Curé & le Barbier qui le virent, aprehenderent qu'il n'entrât dans ces furieux accès qui le prenoient d'ordinaire. Mais la chose n'ala pas jusques-là ; il se mit seulement à considerer atentivement la belle Païsanne, atachant fixement les yeux sur elle, & cherchant à la reconnoître, & elle sans prendre garde aux mouvemens de Cardenio, continua toujours son histoire. Il ne m'eût pas plutôt vûë, dit-elle, qu'à ce qu'il m'a raconté depuis, il sentit dans le même instant cette passion violente dont il m'a depuis donné tant de marques. Mais pour achever promtement l'histoire de mes malheurs, & ne point perdre de tems en des particularitez inutiles, je ne m'amuserai point à vous dire tout ce qu'il fit pour me faire connoître son amour. Il s'aquit

tous les gens de notre maison, à force de presens ; il fit mile ofres à mon pere, & l'assûra de sa faveur en toutes choses. Tous les jours furent des jours de fête dans notre ville ; ce n'étoit plus que divertissemens sous mes fenêtres, & toute la nuit s'y passoit en concerts de voix & d'instrumens. Il me fit donner par une adresse qui m'est inconnuë, un nombre infini de billets, pleins de tendres sentimens, de sermens, d'ofres & de promesses : mais tous ces soins ne firent que m'iriter, bien loin de me plaire & de m'atendrir, & je ne regardai plus Don Fernand que comme un ennemi mortel. Ce n'est pas après tout qu'il ne me parût agréable dans ses galanteries, & que je ne sentîsse quelque plaisir de me voir aimée d'un homme de cette qualité. Des soins si galans ne sont jamais desagreables aux femmes ; & la plus farouche ne laisse pas de trouver dans son cœur un peu de complaisance pour ceux qui lui disent qu'elle est belle ; mais enfin la disproportion étoit trop grande pour me laisser des esperances raisonnables, & la galanterie trop éclatante pour ne me pas ofenser. Les conseils de mon pere, qui ne jugeoit pas bien des intentions de Don Fernand,

acheverent de détruire tout ce qui pouvoit me flater dans sa recherche, & le soin de ma réputation m'y fit entierement oposer. Cependant mon pere me voïant inquiete, & ne doutant pas que je ne me trouvasse embarassée, me dit un jour qu'il se fioit absolument à ma vertu, & qu'il n'avoit point de plus grand obstacle à oposer aux injustes prétentions de Don Fernand ; mais que si je voulois me marier, pour arrêter tout d'un coup ses poursuites, & sauver ma réputation du danger qu'elle couroit, je pouvois choisir dans la ville ou dans les lieux voisins, un parti à mon gré, & qu'il feroit tout ce que je pouvois atendre de l'afection d'un bon pere. Je le remerciai de sa bonté, & lui dis que n'aïant encore jamais pensé au mariage, j'alois songer à me défaire de Don Fernand d'une autre maniere, sans hazarder ma liberté pour m'en délivrer : & je résolus dès-lors de l'éviter avec tant de soin, qu'il ne trouvât plus moïen de me parler. Une maniere de vie si reservée, & qui devoit rebuter Don Fernand, ne fit que l'opiniâtrer davantage dans son mauvais dessein ; je l'apele ainsi, parce que s'il avoit été honnête, je n'aurois pas sujet de m'en plaindre.

Enfin Don Fernand, soit qu'il eût entendu dire que mon pere me marioit, ou qu'il en soupçonnât quelque chose, pensa à traverser un dessein qui ruinoit toutes ses esperances. Une nuit que j'étois dans ma chambre avec une fille qui me servoit, & ma porte bien fermée, pour être en sûreté contre la violence de Don Fernand, que je croïois un homme à tout entreprendre, je le vis tout d'un coup paroître devant moi; & cette vûë si inopinée me troubla tellement, que perdant l'usage des sens, je ne pûs dire une seule parole pour apeler du secours. Don Fernand se servant alors de ma foiblesse & de mon étonnement, me prit entre ses bras, & me parla avec tant d'artifice, & une tendresse si aparente, que je n'osai crier quand j'en eus eu la force. Les soûpirs de ce perfide donnoient du credit à ses paroles, & ses larmes sembloient justifier son intention; j'étois jeune & sans experience dans une matiere où les plus fines se trompent. Je pris tous ses mensonges pour des veritez, & touchée de ses soûpirs & de ses larmes, je sentois quelques mouvemens de compassion. Cependant étant revenuë de ma premiere surprise, & commençant à me

reconnoître, je lui dis en colere; Seigneur, si en même-tems que vous m'ofrez votre amitié, & que vous m'en donnez de si étranges marques, vous me donniez à choisir, ou d'elle, ou du poison, je ne serois pas embarassée; & estimant beaucoub plus l'honneur que la vie, je n'aurois pas de peine à sacrifier l'une à l'autre. En un mot, je ne saurois bien juger d'un dessein qui commet ma réputation, & si vous ne sortez tout-à-l'heure, je vous ferai si bien voir la diference qu'il y a de mes sentimens aux vôtres, que pour peu qu'il vous reste d'honnêteté, vous vous en repentirez toute votre vie. Je suis née votre sujette, ajoutai-je, mais non pas votre esclave; & je ne dois à la grandeur de votre naissance, que les devoirs que vous rendent tous vos vassaux. A cela près, je ne m'estime pas moins dans ma condition, que vous vous trouvez élevé par la vôtre. Ne croïez donc pas m'éblouir par vos richesses; ni me tenter par l'éclat de la grandeur; ni que vos soûpirs & vos larmes, ni l'artifice de vos paroles, puissent jamais m'atendrir. C'est à mon pere à disposer absolument de ma volonté, & je ne me rendrai jamais qu'à celui qu'il m'aura choisi

pour époux. Ainsi, Seigneur, si vous voulez que je croïe que vous m'estimez veritablement, défaites-vous d'un dessein qui m'ofense, & qui ne peut jamais réüssir. Laissez-moi joüir paisiblement de la vie, en me laissant l'honneur à qui elle est inséparablement atachée; & puisque vous ne pouvez être mon époux, ne prétendez pas de moi une amitié que je ne puis donner à nul autre. Et pourquoi, belle Dorothée, s'écria le perfide Don Fernand, ne puis-je pas être votre époux? qui le peut empêcher si vous y consentez? Je suis trop heureux que votre amitié soit à ce prix, & qu'il n'y ait point d'autre obstacle à surmonter. Je suis à vous, belle Dorothée, je vous donne la main tout-à-l'heure, & prens le Ciel à témoin de la sincerité de mon cœur. Cardenio ne fut pas moins surpris du nom de Dorothée, qu'il l'avoit été de celui de Don Fernand; & il acheva de se confirmer dans l'opinion qu'il avoit euë dès le commencement de l'histoire; mais il ne voulut pas l'interrompre, pour voir qu'elle en seroit la fin. Et il dit seulement: Quoi! vous vous apelez Dorothée, Mademoiselle? J'ai oüi parler d'une personne de ce nom, dont les disgraces ont bien du

Histoire de Dorothée.

raport avec les vôtres; mais continuez, je vous prie, & je vous aprendrai à loisir des choses qui vous surprendront. Dorothée s'arêta pour regarder Cardenio, & après avoir consideré l'étrange état où il étoit: Je vous conjure, dit-elle, si vous savez quelque chose qui me regarde, de me l'aprendre tout-à-l'heure; il me reste assez de courage pour soufrir tous les coups que me garde ma mauvaise fortune; & pour vous dire le vrai, le malheur qui m'est arivé me rend insensible à tous ceux que je pourois craindre. Je vous aurois déja dit ce que je sai, Mademoiselle, répondit Cardenïo, si j'étois bien sûr que ce que je m'imagine fût vrai; mais jusqu'à cette heure il ne vous importe en rien de le savoir, & il y aura assez de tems pour vous l'aprendre. Dorothée reprit son histoire en ces termes: Après ce discours, Don Fernand me presenta la main; & m'aïant donné sa foi, il me la confirma par des paroles pressantes, & avec des sermens extraordinaires: mais avant que de soufrir qu'il s'engageât de cette maniere, je le priai de ne se laisser point aveugler à sa passion, & par un peu de beauté qui n'étoit pas capable de l'excuser. Ne donnez point, lui dis-

Histoire de Dorothée.

dis-je, à votre pere la honte & le déplaisir de vous voir marié avec une personne si fort au dessous de vous ; & ne faites pas par emportement une action dont vous pourez vous repentir, & qui me rendra malheureuse. A ces raisons j'en ajoutai beaucoup d'autres, qui furent toutes inutiles. Don Fernand s'engagea comme un amant passionné, qui sacrifie tout à son amour, ou plutôt en fourbe, qui ne se soucie point de sa parole. Comme je le vis si opiniâtre dans sa resolution, je pensai serieusement à ce que j'avois à faire. Je me representai que je n'étois par la premiere que le mariage a élevée à des grandeurs inesperées, & à qui la beauté a tenu lieu de naissance & de merite, & que mile autres que Don Fernand, se sont mariez par inclination, sans se soucier de l'inégalité du bien & de la naissance. L'ocasion étoit belle, & la fortune ne se trouvant pas toujours favorable, je crus que je devois profiter du bien qu'elle m'ofroit. Pendant, disois-je, en moi-même, qu'elle me presente un époux qui m'assûre d'une amitié éternelle, pourquoi m'en ferai-je un ennemi par des mépris injustes ? Je me representai encore que dans l'état où je voiois Don

Liv. IV. Ch. XXVIII. Histoire de Dorothée.

Fernand il étoit dificile à ménager; que se donnant avec tant d'avantage, un refus l'iriteroit ; & que sa passion l'obligeant peut-être à se porter à la violence, il se croiroit quite d'une parole que je n'aurois pas voulu recevoir, & je demeurerois sans honneur & sans excuse. Toutes ces reflexions que je fis dans un instant, m'ébranlerent, & les sermens de Don Fernand, ses soûpirs & ses larmes, avec les sacrez témoins qu'il apela; en un mot, son air, sa bonne mine, & l'amour que je croïois voir en toutes ses actions, acheverent de me perdre. J'apelai la fille qui me servoit, pour être témoin des sermens & de la parole de Don Fernand. Pour lui, il m'en fit mile nouveaux ; il prit encore une fois le Ciel pour témoin & pour juge, & se soumit à toutes les maledictions imaginables, au cas qui violât sa parole; il m'atendrit par de nouveaux soûpirs & de nouvelles larmes ; & cette fille s'étant retirée, le perfide, abusant de ma foiblesse, acheva la trahison qu'il avoit meditée. Le jour qui succeda à la nuit de mes disgrâces, étant sur le point de paroître, Don Fernand se pressa de sortir, sous prétexte de ménager ma réputation, & me dit avec beaucoup

Histoire de Dorothée.

plus de froideur ou de tranquilité qu'auparavant, que je me reposasse sur son honneur, & sur la foi de ses sermens; & pour gages de l'un & de l'autre, il tira un riche diamant de son doit, & le mit au mien. Il s'en ala enfin; cette fille qui me servoit, & qui l'avoit caché dans ma chambre, à ce qu'elle m'avoüa, le mit dans la ruë, & je demeurai dans un état si confus de tout ce qui me venoit d'ariver, que je ne saurois bien dire si j'avois de la jöie ou de la tristesse. J'étois toute hors de moi-même, & je ne me souvins pas de reprocher à cette fille la trahison qu'elle m'avoit faite, ne pouvant encore bien juger si elle m'étoit utile ou désavantageuse. J'avois dit à Don Fernand avant qu'il s'en alât, qu'il pouvoit se servir de la même voïe pour me venir voir, jusques-à ce qu'il trouvât à propos de déclarer l'honneur qu'il m'avoit fait; mais il n'y est revenu que la nuit suivante, & depuis ce tems-là je ne l'ai pû voir une seule fois, ni dans la ruë, ni à l'Eglise, en tout un mois que je me suis lassée à le chercher, quoique je sûsse bien qu'il étoit dans le voisinage, & qu'il aloit tous les jours à la chasse. Il ne m'est pas possible de vous dire ce

Liv. III. Chap. XXVIII. Histoire de Dorothée.

que je devins, quand je vis le mépris de Don Fernand. Une chose si imprévûë, & que je regardois comme le dernier des malheurs, pensa m'acabler entierement. Ce fut pour lors que je reconnus le mal qui m'étoit arivé de la trahison de cette imprudente fille, & combien il est dangereux de se fier aux hommes. J'éclatai contre Don Fernand, & j'épuisai mes soûpirs & mes larmes, sans soulager ma douleur. Cependant il faloit que je me fisse violence, pour cacher mon ressentiment, afin que mon pere & ma mere ne me pressassent point de leur en dire le sujet. Mais enfin il n'y eut plus moïen de feindre, & ma douleur éclata quand j'apris que Don Fernand s'étoit marié dans la ville la plus proche avec une fille très-belle & de bonne maison, qu'on apele Luscinde. Cardenio ressentit ses premieres agitations au nom de Luscinde; mais il ne fit que plier ses épaules, se mordre les lévres, & froncer les sourcils, & un instant aprês verser un ruisseau de larmes; & Dorothée, sans s'en apercevoir, ou sans en faire semblant, poursuivit son histoire. Cette nouvelle, dit-elle, me fit perdre toute patience; la colere & le desespoir s'emparerent de mon

esprit ; & dans ce premier transport, je fus sur le point de témoigner hautement ma douleur, & de publier par tout la perfidie de Don Fernand, sans me soucier de publier en même-tems ma honte. Je ne sai si ce fut un reste de raison qui calma tous ces mouvemens, mais je ne les sentis plus après le dessein que je formai sur l'heure même. Je découvris le sujet de ma douleur à un jeune berger qui servoit mon pere, & lui aïant demandé un de ses habits, je le priai de m'acompagner jusqu'à la ville où je savois qu'étoit Don Fernand. Le berger fit tout ce qu'il put pour me détourner de ma resolution ; mais comme il vit que je m'y opiniâtrois, il m'assura qu'il étoit prêt de me suivre. Aïant donc pris un habit de femme, quelques bagues & de l'argent que je lui donnai à porter pour m'en servir au besoin, nous nous mîmes la nuit même en chemin, sans que personne en pût avoir connoissance. Pour dire vrai, je ne savois pas trop bien ce que j'alois faire ; car n'y aïant point de remede au mariage de Don Fernand, que pouvois-je esperer en le voïant, que la foible satisfaction de lui faire mile reproches inutiles ? En deux jours & demi j'arivai

à la ville, & aïant demandé en entrant où étoit la maison du pere de Luscinde, celui qui me répondit, m'aprit beaucoup plus de choses que je n'en voulois savoir. Il m'enseigna la maison, & me conta le mariage de Don Fernand avec toutes ses circonstances, me disant que cela étoit si public qu'on ne parloit d'autre chose dans la ville. Il me dit que la nuit de ce mariage, Luscinde étoit tombée évanoüie dans le même moment qu'elle avoit dit Oüi, quand le Prêtre lui avoit demandé si elle recevoit Don Fernand pour époux; & que lui voulant défaire son corps de jupe pour lui donner de l'air, il avoit trouvé dans son sein une lettre écrite de sa main, par laquelle elle declaroit qu'elle ne pouvoit être femme de Don Fernand; parce que Cardenio (que cet homme me dit être un Gentilhomme des plus qualifiez de la même Ville,) avoit déja reçu sa foi, & qu'elle n'avoit feint de consentir à ce mariage que pour ne pas désobéir à son pere. Il me dit encore qu'il paroissoit par cette lettre que Luscinde avoit dessein de se tuer en achevant la ceremonie; ce que confirmoit un poignard qu'on avoit trouvé

ſur elle ; & que Don Fernand, de rage de ſe voir ainſi trompé, l'auroit tuée de ce poignard même, ſi ceux qui étoient preſens ne l'en euſſent empêché. Il me dit enfin que Don Fernand étoit tout auſſi-tôt ſorti de la Ville, & que Luſcinde n'étoit revenuë de ſon évanoüiſſement que le lendemain, qu'elle déclara qu'elle étoit femme de Cardenio, & qu'ils s'étoient donné la foi avant qu'elle eût jamais vû Don Fernand. J'apris auſſi que ce Cardenio s'étoit trouvé preſent à ce mariage, & qu'il étoit ſorti de la Ville, deſeſperé, aprés avoir laiſſé une lettre, par laquelle il ſe plaignoit de l'infidelité de Luſcinde, & faiſoit connoître qu'il s'en aloit pour jamais. Cette hiſtoire faiſoit toutes les converſations de la Ville quand j'y arivai ; & on publia bien-tôt aprés, l'abſence de Luſcinde, & le deſeſpoir de ſon pere & de ſa mere, qui ne pouvoient deviner ce qu'elle étoit devenuë. Pour moi je trouvai quelque matiere de conſolation dans tous ces deſordres, & je m'imaginai que le Ciel s'étoit opoſé aux injuſtes deſſeins de Don Fernand, pour le faire rentrer dans les ſentimens d'honneur & de pieté que

doit avoir un homme de bien ; & qu'enfin, puisque son mariage n'avoit point réüssi avec Luscinde, je n'étois pas sans esperance de voir acomplir le mien. Je tâchai de me persuader ce que je souhaitois, & je me consolois ainsi par de vaines idées d'un bonheur à venir, pour ne me laisser pas acabler, & pour alonger une vie qui m'est desormais insuportable. Pendant que j'étois dans la Ville, sans savoir à quoi me resoudre, puisque je n'y trouvois point Don Fernand, j'entendis crier publiquement, qu'on donneroit une grande recompense à qui diroit où j'étois, me designant par mon âge, par l'habit que je portois, & par d'autres enseignes. J'apris encore qu'on disoit que le berger qui étoit venu avec moi m'avoit enlevée de chez mon pere ; ce qui me donna un déplaisir aussi sensible que l'infidelité de Don Fernand : car je voïois ma reputation absolument perduë, & pour le sujet du monde le plus bas & le plus indigne. Je sortis à l'heure même de la Ville avec ce garçon, de qui je m'imaginai reconnoître que j'avois sujet de me défier ; & le soir même nous arivâmes ici, où nous nous cachâmes dans le lieu le plus desert de ces montagnes.

Histoire de Dorothée.

montagnes. Mais, comme on dit d'ordinaire, les maux sont enchaînez les uns aux autres, & quand un est passé, un autre lui succede. Je ne fus pas sitôt dans ce lieu, où je me croïois en sureté, que le berger que j'avois toûjours trouvé assez sage, tenté de l'ocasion & de sa malice plûtôt que de ma beauté, fut assez insolent pour me parler d'amour; & comme il vit que je lui répondois en colere & avec mépris, il ne voulut plus emploïer des prieres inutiles, & resolut de pousser son mauvais dessein à bout par la force. Mais le Ciel & la raison ne m'abandonnerent point en cette rencontre; & sa passion l'aveugla à tel point, que ne s'apercevant pas qu'il étoit au bord d'un précipice, je le poussai dedans sans peine; & courant aussi-tôt de toute ma force, j'entrai bien avant dans ces deserts, pour me cacher de ceux qui me cherchoient de la part de mon pere. Le lendemain je trouvai un païsan, à qui je me donnai en service en qualité de berger, & il m'emmena dans sa maison, qui est au milieu de ces montagnes. J'ai été je ne sai combien de mois avec lui, alant tous les jours aux champs; & prenant toujours bien garde de ne

me laiſſer pas reconnoître : mais tous mes ſoins & toute mon induſtrie n'ont pas empêché qu'il ne découvrît que je ſuis fille ; ſi-bien que m'aïant témoigné de mauvais deſirs, auſſi-bien que le premier, & la fortune ne m'ofrant pas le même remede pour m'en garantir, je ſortis de ſa maiſon il y a deux jours, & je vins chercher un aſyle ſur ces rochers, & dans l'épaiſſeur de ces bois, pour prier le Ciel en ſûreté, & tâcher de l'émouvoir par mes ſoûpirs & mes larmes à me donner du ſecours, ou tout au moins à finir ici ma miſerable vie, & y enſevelir la memoire de mes diſgraces.

CHAPITRE XXIX.

Où l'on verra peut-être d'agréables choſes.

VOILA, Meſſieurs, l'hiſtoire de mes triſtes avantures ; jugez maintenant ſi les plaintes que vous avez entenduës étoient juſtes, & ſi une perſonne ſi malheureuſe & ſi afligée, & dont les maux ſont ſans remede, eſt en état de recevoir de la conſolation.

Je vous prie seulement d'une chose, aprenez-moi où je pourai passer le reste de ma vie à couvert de la recherche de mes parens; non pas que je craigne que mon pere & ma mere aïent rien diminué de leur afection, & qu'ils ne me reçûssent encore avec toute l'amitié qu'ils m'ont toûjours témoignée; mais je confesse que quand je pense seulement qu'ils ont pû soupçonner ma conduite, & qu'ils ne peuvent connoître mon innocence que sur ma parole, je ne saurois me resoudre à soufrir leur presence. Elle se tût en achevant ces paroles, & le rouge qui se répandit sur son beau visage, & ses yeux baissez & humides, firent voir bien clairement son inquietude, & tous les sentimens de son cœur. Ceux qui venoient d'entendre l'histoire de Dorothée, étoient charmez de son esprit & de sa bonne grace; & ils n'avoient pas moins de compassion pour ses malheurs, qu'ils les trouvoient surprenans & injustes. Le Curé que la pieté interessoit dans le parti de cette belle fille, ne voulut pas atendre davantage à lui donner des conseils & de la consolation. Mais à peine avoit-elle achevé de parler, que Cardenio prit la parole: Quoi! dit-il, Mada-

LIV. IV. CH. XXIX.

me, vous êtes Dorothée, fille unique du riche Clenard? Dorothée fut bien surprise d'entendre le nom de son pere, & de voir que celui qui en parloit étoit en si mauvais état. Et qui êtes-vous, mon ami, dit-elle à Cardenio, vous qui savez si bien le nom de mon pere? car si je ne me trompe, je ne l'ai pas nommé une seule fois dans tout le recit que je viens de faire. Je suis, répondit Cardenio, celui qui ai la foi de Luscinde, celui qu'elle a dit qui étoit son époux, ce miserable Cardenio, que la trahison de Don Fernand a reduit au triste état que vous voïez, abandonné à la douleur & privé de toute consolation, & pour comble de malheur, n'aïant plus l'usage de la raison, qu'autant qu'il plaît au Ciel de me laisser de bons intervales. C'est moi-même, belle Dorothée, qui fus le malheureux témoin des fatales nôces de D. Fernand; & qui déja plein de fraïeur & de trouble m'abandonnai au desespoir, quand je crus que Luscinde avoit donné son consentement; sans avoir la resolution d'atendre le retour de sa défaillance. Je vis bien que Don Fernand avoit trouvé une lettre dans son sein; mais ne pouvant rien concevoir de favorable dans le desordre où j'étois, &

n'aïant pas assez de courage pour suporter mes malheurs, je sortis de la maison avec impatience; & après avoir donné une lettre à un de mes gens avec ordre de la rendre à Luscinde, je m'en vins dans ces deserts, sacrifier à ma douleur une vie dont tous les momens m'étoient autant de suplices. Mais le Ciel n'a pas permis que je la perdisse, & il a peut-être voulu me conserver pour défendre vos interêts & les miens, en me faisant connoître la justice des vôtres & la fidelité de Luscinde. Consolez-vous, belle Dorothée, le Ciel a pris nôtre parti; il faut tout atendre de sa bonté & de sa protection, & après ce qu'il a fait en nôtre faveur, ce seroit l'ofenser que de n'esperer pas une meilleure fortune. Il vous rendra Don Fernand qui ne peut être à Luscinde; & il me rendra Luscinde qui est à moi. Pour moi, belle Dorothée, quand je n'aurois pas des interêts liez avec les vôtres, je me trouve si sensible à vos malheurs, qu'il n'est rien que je n'entreprenne pour vous en délivrer; & je vous jure que je ne vous abandonnerai jamais, que Don Fernand ne vous ait fait justice, & de l'y forcer même aux dépens de ma vie, si la raison & la generosité

ne l'y peuvent obliger. Dorothée se trouva si pleine de ressentiment des ofres que Cardenio venoit de lui faire, qu'elle ne savoit comment l'en remercier ; & le regardant déja come son protecteur, elle s'aloit jetter à ses pieds, si lui-même ne l'en eût empêchée. Le Curé prenant en même-tems la parole pour eux deux, loüa extrêmement Cardenio d'une si genereuse resolution, & consola si bien Dorothée, qu'il la fit consentir de venir se remettre un peu de tant de fatigues, dans sa maison où ils penseroient tous ensemble au moïen de trouver D. Fernand, & enfin à ce qu'il y avoit de meilleur à faire. Le Barbier, qui jusques-là avoit toûjours écouté sans rien dire, s'ofrit aussi avec toute l'honnêteté qu'il pût, à faire tout ce qui dépendroit de lui ; & après avoir reçu des remercîmens de Cardenio & de Dorothée, il leur aprit le dessein qui les avoit amenez, lui & le Curé dans la montagne, & l'étrange folie de D. Quichotte, dont ils atendoient l'Ecuïer qui n'avoit gueres moins besoin de remedes que son Maître. Cardenio se ressouvint alors du démêlé qu'il avoit eu avec Don Quichotte, mais seulement comme d'un songe ; & en le racontant, il n'en put

dire le sujet. Sur cela ils entendirent apeler, & ils connurent à la voix que c'étoit Sancho, qui, parce qu'il ne les trouvoit point au rendez-vous, se tuoit de crier. Ils alerent tous au-devant de lui, & le Curé lui aïant demandé où étoit Don Quichotte, il répondit qu'il l'avoit trouvé nû en chemise, pâle, défait, mourant de faim, & soûpirant toujours pour sa Dame Dulcinée ; & qu'il avoit eu beau lui dire qu'elle lui commandoit de sortir de là & de se rendre au Toboso où elle l'atendoit ; qu'il étoit resolu de ne se point presenter devant sa beauté jusqu'à ce qu'il eût fait des actions qui meritassent sa grace. Que cependant, si cela duroit davantage il couroit risque de ne devenir jamais Empereur ni seulement Archevêque, qui étoit le moins qu'il pût prétendre, & que pour l'amour de Dieu ils vissent donc promtement ce qu'il y avoit à faire pour le tirer de là. Ne vous mettez pas en peine, Sancho, dit le Curé, nous l'en tirerons malgré lui ; & se tournant devers Cardenio & Dorothée, il leur raconta ce qu'ils avoient imaginé, lui & le Barbier, pour la guérison de Don Quichotte, ou tout au moins pour l'obliger de retourner dans sa maison

Dorothée à qui ces nouvelles esperances donnoient déja un peu de bonne humeur, s'ofrit de faire la Demoiselle afligée, & dit qu'elle la feroit plus au naturel que le Barbier, outre qu'elle avoit avec elle un habit de femme, qu'au reste il n'étoit pas besoin de l'instruire pour faire son personage, parce qu'elle avoit assez lû de livres de Chevalerie pour en savoir le stile, & de quelle maniere les Demoiselles avanturieres demandoient des dons aux Chevaliers errans. A la bonne heure, Madame ; dit le Curé, nous vous prenons au mot ; il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre. Sans aler plus loin, Dorothée tira aussi-tôt de son paquet une jupe de tres-belle étofe, & une riche simare de brocard verd, avec un tour de perles & d'autres ajustemens ; & après s'en être parée, elle leur parut à tous si éclatante & si belle, qu'ils ne cessoient de l'admirer, & d'acuser Don Fernand de peu d'honneur & de connoissance, d'avoir lâchement abandonné une si charmante personne. Celui de tous qui trouvoit Dorothée plus à sa fantaisie, étoit Sancho Pança ; il n'avoit pas assez d'yeux pour la regarder, & il étoit comme en extase. Qui est cette belle Da-

me, demanda-t-il au Curé avec empressement ? & qu'est-ce qu'elle cherche ici autour ? Qui est cette Dame ? répondit le Curé, hé ! ce n'est rien, ami Sancho, ce n'est seulement que l'heritiere en ligne droite du grand Roïaume de Micomicon, qui vient prier votre Maître de la venger d'une injure que lui a faite un malin Geant; & au bruit que fait dans toute la Guinée la valeur du fameux Don Quichotte, cette Princesse n'a pas craint de faire ce grand voïage pour le venir chercher. Bon pour cela, s'écria Sancho, elle est la bien venuë : voilà une heureuse quête, & une meilleure trouvaille, si mon Maître est assez chanceux pour assomer ce fils-de-putain de Geant. Oüi par ma foi il l'assomera s'il le rencontre ; qui l'en empêcheroit, à moins que ce ne soit un phantôme ? car veritablement il n'a aucun pouvoir sur ces gens-là. Mais, Monsieur le Curé, continua-t-il je vous demande une chose; je vous prie que mon Maître ne se mette point en tête de se faire Archevêque ; je meurs de peur que vous ne le lui aliez conseiller : faites qu'il se marie promtement avec cette Princesse, afin qu'il ne soit plus en état de recevoir les Ordres, & qu'il s'aille faire

Empereur. Franchement j'ai bien raisonné là-dessus, & je trouve par mon compte qu'il n'est pas bon pour moi que mon Maître soit Archevêque, parce que je ne suis pas propre pour l'Eglise étant marié; & que j'alasse penser à prendre des dispenses pour tenir des Benefices, aïant femme & enfans, ce ne seroit jamais fait. Comme vous voïez donc, Monsieur le Curé, le vrai fait est que mon Maître se marie bien-tôt avec cette Dame que je ne nomme point, parce que je n'en sai pas le nom. Elle s'apele, répondit le Curé, la Princesse Micomicona; car son Roïaume s'apelant Micomicon, elle en doit porter le nom. Il n'y a point de doute à cela, dit Sancho, j'ai vû quantité de gens qui prennent le nom du lieu de leur naissance, comme Pierre d'Alcala, Jean d'Ubeda, Diego de Valadolid, & je me doute bien qu'on pratique la même chose en Guinée. Vous avez raison, Sancho, répondit le Curé, & pour ce qui regarde le mariage de vôtre Maître, croïez que j'y ferai tout mon pouvoir. Sancho demeura fort satisfait de la promesse du Curé, & le Curé encore plus étonné de voir la simplicité de Sancho, & comment il avoit en-

châſſé dans ſon imagination les contagieuſes folies de ſon Maître. Dorothée étoit déja à cheval ſur la mule du Curé, & le Barbier aïant acomodé ſa fauſſe barbe de queuë de vache, ils dirent à Sancho de les mener où étoit D. Quichotte ; mais qu'il ſe donnât bien de garde de témoigner devant lui qu'il connût ni le Curé ni le Barbier ; parce que s'il venoit à les reconnoître, il douteroit de ce qu'ils avoient à lui dire, & perdroit ainſi l'ocaſion de ſe faire Empereur. Cardenio ne voulut point les acompagner de crainte de troubler la Fête, ſi Don Quichotte aloit ſe reſſouvenir du démêlé qu'ils avoient eu enſemble ; & le Curé voïant qu'il n'y étoit point neceſſaire pour lors, demeura auſſi, après avoir donné quelques inſtructions à Dorothée, qui le pria de s'en repoſer ſur elle, & l'aſſûra qu'elle ſuivroit exactement ce qu'elle avoit lû dans les livres de Chevalerie... La Princeſſe Micomicona, ſon Ecuïer, & le grand Sancho, aïant fait environ trois quarts de lieuë, aperçûrent D. Quichotte entre des rochers, qui étoit tout habillé, mais non armé. Si-tot que Dorothée fut avertie que c'étoit lui, elle hâta ſon palefroi ; & en arivant auprès de

LIV. IV. CH. XXIX. Don Quichotte, l'Ecuïer se jetta promtement à bas, & décendit sa Maîtresse, qui se mit à genoux devant le Chevalier, & lui embrassant la cuisse malgré les éforts qu'il faisoit pour la relever, lui dit ces paroles : Je ne me leverai point d'ici, vaillant & invincible Chevalier, jusqu'à ce que votre courtoisie m'ait octroïé un don qui retournera à votre gloire, & à l'avantage de la plus malheureuse & la plus afligée Demoiselle que le Soleil ait jamais éclairée. Et s'il est vrai que votre valeur & la force de votre bras répondent à ce qu'en publie la renommée, vous êtes obligé par les loix de l'honneur, & par la profession que vous faites, de secourir une miserable, qui vient de l'extrêmité de la terre, au bruit de vos grands faits, vous demander votre protection. Je suis resolu, très-belle Dame, répondit Don Quichotte, de ne vous répondre pas une seule parole, & de ne vous plus entendre que vous ne vous soïez relevée. Je ne me leverai point, illustre Chevalier, répondit la Princesse afligée, que vous ne m'aïez acordé le don que je vous demande. Hé bien, je vous l'acorde, dit D. Quichotte, à condition qu'il n'y ait rien contre le service de mon

Roi, ou de ma patrie, & contre les interêts de celle qui tient ma liberté enchaînée. Je puis bien vous assurer, dit la dolente Dame, qu'il n'y a rien qui regarde ceux que vous dites. Sancho s'aprochant alors de Don Quichotte, lui dit à l'oreille : Allez, allez Monsieur, vous pouvez bien lui acorder ce qu'elle vous demande, ce n'est qu'une bagatelle. Il est seulement question d'assomer un malotru de Geant : & celle qui vous en prie est la Princesse Micomicona, Reine du grand Roïaume de Micomicon en Ethiopie. Ce sera ce qu'il poura, répondit Don Quichotte, je ferai ce que je dois, & ce que ma conscience & les regles de ma profession demandent. Et se tournant du côté de la Demoiselle : Levez vous, je vous prie, Madame, lui dit-il, je vous acorde le don que votre grande beauté souhaite. Ce que je demande à votre valeur, Chevalier sans pair, repartit Dorothée, c'est que votre magnanime personne vienne incessament avec moi où je voudrai la mener ; & que vous me promettiez de ne vous engager à aucune autre avanture, jusqu'à ce que vous m'aiez vengée d'un traître, qui contre le droit de Dieu & celui des hommes a usurpé mon Roïau-

me. Je vous le promets très-haute Dame, répondit D. Quichotte; vous pouvez deſormais prendre courage, & chaſſer la triſteſſe qui vous acable; j'eſpere avec l'aide du Ciel, & la force de mon bras, de vous remettre dans peu en poſſeſſion des Etats qui vous apartiennent, en dépit de tous les lâches brigans qui voudront s'y opoſer: & mettons promtement la main à l'œuvre; les bonnes actions ne doivent jamais être diferées, & le retardement acomode rarement les afaires. La dolente Princeſſe fit tous ſes éforts pour baiſer les mains de l'obligeant Chevalier; mais lui qui étoit civil & galant, n'y voulut jamais conſentir. Il la fit lever, l'embraſſa de bonne grace, & dit en même-tems à Sancho de lui donner ſes armes. L'Ecuïer les ala prendre à un arbre où elles étoient penduës comme en trophée; & quand Don Quichotte ſe vit armé: Alons, dit-il, alons donner du ſecours à cette grande Princeſſe; & emploïons la valeur & la force que le Ciel nous a donnée, à la faire triompher de ſes ennemis. Le Barbier qui avoit toujours été à genoux, prenant bien garde de rire, ni de laiſſer tomber ſa barbe, de peur

de gâter tout le mystere, voïant avec quel empressement Don Quichotte se preparoit à partir, se leva, & prenant la Princesse par la main, pendant que Don Quichotte la prenoit de l'autre, ils la mirent tous deux sur sa mule. Le Chevalier monta aussitôt sur le superbe Rossinante, le Barbier sur sa monture, & ils commencerent à marcher. Le pauvre Sancho les suivoit à pié; & l'incomodité qu'il en recevoit, le faisant ressouvenir de la perte de son grison, il fit un grand soûpir. Cependant il prenoit son mal en patience, parce-qu'il voïoit son Maître en chemin de se faire bien-tôt Empereur; car il ne doutoit point qu'il ne se mariât avec cette Princesse, & qu'il ne fût pour le moins Roi de Micomicon. Une seule pensée lui troubloit le plaisir qu'il avoit dans cette agreable imagination; c'étoit de voir que ce Roïaume étoit en terre de Negres, & que les gens que son Maître lui donneroit à gouverner, seroient Mores: mais il trouva sur le champ un remede à cet inconvenient. Et qu'importe, dit-il, que mes vassaux soient Mores, c'est tant mieux: Il n'y aura qu'à les faire

chartier en Espagne, où je les vendrai fort bien, & en tirerai de bon argent comptant, dont je pourrai acheter quelque Office, puis je vivrai sans souci le reste de mes jours. Hé! pourquoi non? est-ce que je suis trop petit pour ménager mes afaires! Faut-il bien tant de Philosophie pour savoir vendre vingt ou trente mille esclaves? Oh! que par ma foi j'en viendrai bien à bout, depuis le plus grand jusques au plus petit; & que je les ferai bien devenir blancs & jaunes, quand ils seroient plus noirs que le diable d'Enfer. Et non, non, aprochez-vous seulement, vous verrez si je me mouche du pié. Avec ces agréables pensées Sancho marchoit content, & charmoit ainsi l'ennui qu'il avoit d'aler à pié. Le Curé & Cardenio regardoient tout ce qui se passoit au travers des buissons, & ils étoient en peine comment ils feroient pour se joindre aux autres. Mais le Curé qui étoit inventif, trouva promtement un expedient: il tira des ciseaux de sa poche; & après avoir fait la barbe à Cardenio, il lui fit prendre sa soutanelle & un manteau noir qu'il portoit, se reservant seulement son pourpoint & ses chausses. Dans ce nouveau vêtement

Cardenio

Cardenio fut si changé de ce qu'il étoit auparavant ; qu'il ne se seroit pas reconnu lui-même. Cela étant fait, ils gagnerent le grand chemin, & s'y trouverent encore avant les autres, dont les mules avoient de la peine à marcher dans ces lieux raboteux & dificiles. Ils n'atendirent pas long-tems, sans que Don Quichotte & sa compagnie sortissent de la montagne ; & le Curé, jetant les yeux sur Don Quichotte, se mit à le considerer atentivement, faisant comme un homme qui croïoit le reconnoître. Après l'avoir bien examiné, il s'en ala à lui les bras ouverts, & en criant : Le miroir de Chevalerie soit le bien trouvé, mon cher compatriote Don Quichotte de la Manche, la fleur & la crême de la galanterie, le rempart des afligez, la quinte-essence des Chevaliers errans : & en disant cela, il embrassoit la jambe gauche de Don Quichotte, qui tout étonné de ce qu'il voïoit faire à cet homme, le regarda avec atention ; & le reconnoissant enfin, fut bien surpris de le voir là, & fit tout ce qu'il put pour se jeter à terre. Mais le Curé l'en empêchant : Hé ! Monsieur le Curé, dit-il, je vous en prie, il n'est pas juste que je sois à

cheval, pendant que votre Reverence est à pié. Je ne consentirai point que vous décendiez, répondit le Curé. Que votre Grandeur demeure à cheval, où elle fait tant de merveilles: ce sera assez pour moi de prendre la croupe d'une de ces mules, si ces Messieurs le veulent bien soufrir. Je ne serai que trop bien, & j'aime mieux être de cette maniere-là en votre compagnie, que de me voir monté sur Pegase, ou sur la jument sauvage de ce fameux More Musarache, qui est encore aujourd'hui enchanté dans la côte de Zulema, auprès de la grande Compluto. Vous avez raison, Monsieur le Curé, dit Don Quichotte, & je ne m'en avisois pas. Je croi que Madame la Princesse aura bien la bonté, pour l'amour de moi, d'ordonner à son écuier, de vous donner la selle de sa mule, & de se contenter de la croupe; si tant est quelle soit acoûtumée à porter de cette maniere. Elle y porte sans doute, répondit la Princesse, & mon écuier n'atendra pas mes ordres pour ofrir la selle; il est assez civil de lui-même pour ne pas soufrir qu'un Ecclesiastique aille à pié, le pouvant empêcher. Assurément, dit le Barbier; & sautant en même-tems à

bas, il presenta la selle au Curé, qui la prit sans se faire beaucoup prier. Par malheur la mule étoit de loüage, c'est assez pour dire quinteuse & mutine; & le Barbier ne fut pas plûtôt en croupe, qu'elle leva brusquement le derriere, & faisant quatre ou cinq ruades, elle ébranla si fort notre homme, qu'il ne put se tenir. Il s'en ala à bas assez rudement; & dans ce desordre reconnoissant qu'il avoit perdu sa barbe, il ne trouva point d'autre remede, que de se porter les deux mains au visage, & de crier de toute sa force qu'on lui avoit cassé les mâchoires. Vive Dieu, s'écria Don Quichotte, qui aperçut ce gros paquet de barbe sans les joues, & sans qu'il y eût de sang répandu: Voilà la chose du monde la plus surprenante que cette barbe soit ainsi atachée! Quel prodige est ceci? Alors le Curé qui vit son invention en danger d'être découverte, ala promtement ramasser la barbe; & s'aprochant de Maître Nicolas, qui ne cessoit de crier & se plaindre, il lui prit la tête, qu'il joignit contre son estomac; & marmotant quelques paroles, qu'il dit être un charme qui avoit la vertu de faire reprendre la barbe, comme on l'aloit voir, il

la lui atacha, & l'Ecuïer parut aussi sain & aussi barbu qu'auparavant. Dequoi D. Quichotte étant encore plus émerveillé, il pria fort serieusement le Curé de lui aprendre le charme, quand il en auroit le loisir, ne doutant point que sa vertu ne s'étendît plus loin qu'à faire reprendre les barbes, puisqu'il étoit impossible qu'elles fussent ainsi arachées tout d'un coup, sans que la chair fût aussi emportée, & que cependant il n'y paroissoit plus du tout. Tout le desordre étant donc si bien reparé, il fut arêté que le Curé monteroit pour lors tout seul sur la mule, & que Cardenio & le Barbier se relaïeroient, montant l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent arivez à l'hôtellerie, qui étoit environ à deux lieües de-là. Les Cavaliers étant montez, c'est-à-dire, le Chevalier de la Triste-figure, la Princesse Micomicona, & le Curé; & Cardenio, le Barbier & Sancho alans à pied, Don Quichotte dit à la Princesse: Que votre grandeur nous mene desormais où il lui plaira, Madame, nous vous suivrons par tout. Le Curé prenant la parole avant qu'elle répondît: Vers quel Roïaume, dit-il, voulez-vous aler presentement, Madame? Je me doute que c'est

vers celui de Micomicon. Dorothée qui avoit de l'eſprit, connut bien qu'il faloit dire qu'oüi. C'eſt juſtement-là, dit-elle, Monſieur. Puiſque cela eſt, dit le Curé, il faut paſſer au beau milieu de notre vilage, & de-là prendre la route de Cartagêne, où vous vous embarquerez ; & ſi vous avez le vent bon, vous ſerez avant qu'il ſoit neuf ans aux Palus Meotides, d'où il n'y a pas plus de cent journées juſqu'au Roïaume de votre Alteſſe. Il faut que vous vous trompiez, Monſieur, dit-elle ; car il n'y a pas encore deux ans que j'en ſuis partie, & ſans avoir eu un tems trop favorable. Cependant il y a déja quelque tems que je ſuis en Eſpagne, où je n'ai pas plûtôt mis le pié, que j'ai entendu parler du fameux D. Quichotte que je cherchois; & j'en ai oüi dire des choſes ſi grandes & ſi extraordinaires, que quand ce n'eût pas éte lui que je venois chercher, j'aurois dès-là pris le deſſein de me jetter entre ſes mains, & de confier tous mes interêts à la valeur de ſon bras invincible. Ha, Madame, c'eſt aſſez, dit Don Quichotte, je vous ſuplie de ne point paſſer plus avant ; je ſuis ennemi juré des flateries, & quoique vous me faſſiez peut-être juſtice, je ne puis ſou-

frir sans rougir un discours si obligeant & des loüanges si excessives. Tout ce que je puis vous dire, Madame, c'est que, vaillant ou non, je suis prêt de verser pour vous jusqu'à la derniere goute de mon sang, & le tems vous le fera voir. Cependant je vous suplie de trouver bon que j'aprenne de Monsieur le Curé ce qui l'amene ici seul, à pié, & ainsi vêtu à la legere; je vous avouë que je suis surpris de le voir en cet état. Pour vous le dire en peu de mots, répondit le Curé, il faut que vous sachiez, Seigneur Don Quichotte, que maître Nicolas nôtre Barbier & moi, nous en alions à Seville pour y recevoir de l'argent qu'il y a déja long-tems qu'un de mes parens m'envoïe des Indes; & la somme n'est pas si peu considerable, qu'il n'y ait pour le moins six mille écus. En passant ici autour, nous avons été ataquez par quatre voleurs, qui nous ont tout pillé, même jusqu'à la barbe; de telle sorte que le Barbier est contraint d'en porter une postiche. Ils ont aussi dévalisé ce jeune homme que vous voïez-là, dit-il en montrant Cardenio; & on dit que ces brigans sont des forçats qu'un vaillant Cavalier a tirez de la chaîne malgré la

résistance du Commissaire & des Gardes. Il faut cependant que ce Cavalier soit un foû & un étourdi, ou qu'il ne vaille pas mieux que les scelerats qu'il a délivrez, puis qu'il ne fait point conscience de livrer les brebis à la fureur du loup; puis qu'il viole le droit des gens, & le respect qui est dû au Roi & à la Justice, & se rend protecteur de ceux qui détruisent la sûreté publique; qu'il prive les galeres de ceux qui les font mouvoir, & trouble le repos de la sainte Hermandad, que tous les honnêtes gens reverent; puis qu'enfin il commet indiscretement sa liberté & sa vie, & renonce avec impieté au salut de son ame. Sancho avoit conté l'histoire des galeriens au Curé, & c'est pour cela qu'il en parloit si severemeut, pour voir ce que diroit Don Quichotte, qui changeoit de couleur à chaque parole, & n'osoit dire qu'il étoit le liberateur des scelerats. Voilà, ajouta le Curé, les honnêtes gens qui nous ont mis dans cet état, Dieu leur pardonne, & à celui qui a empêché qu'ils ne reçûssent le juste châtiment de leurs crimes.

CHAPITRE XXX.

Histoire de la Princesse de Micomicon.

LE Curé n'avoit presque pas achevé de parler, quand Sancho lui dit : Par ma foi, Monsieur le Curé, c'est franchement mon maître qui fit ce bel exploit malgré tout ce que je lui pûs dire, & quoique je l'avertisse bien que c'est un grand peché que de donner la liberté à des méchans qu'on châtie de leurs mauvaises actions. Traître, s'écria Don Quichotte, est-ce aux Chevaliers errans à prendre connoissance si les enchaînez, ou les opressez qu'ils rencontrent en chemin, sont maltraitez pour leurs fautes, ou si on leur fait injustice ? N'est-ce pas à eux de secourir les afligez, & de considerer seulement leurs miseres, sans s'informer de leurs actions ? J'ai trouvé une troupe de malheureux, enfilez comme des grains de patenôtres, & j'ai fait pour les secourir ce que ma Religion m'ordonne, & ce que ma profession demande. Hé bien qu'y a-t-il à dire à cela ? Quiconque ne

le


pag. 48 tom. 2

le trouve pas bon, n'a qu'à me le témoigner, & je ferai voir à tout autre qu'à Monsieur le Curé, que j'honore, & dont je respecte le caractere, qu'il ne sait rien du tout de la Chevalerie errante, & qu'il ment comme un fils-de-putain qu'il est: & je suis tout prêt de lui prouver l'épée à la main, armé & à cheval, ou de toute autre maniere. Don Quichotte, en disant cela, s'afermit sur les étriers, & baissa son morion; car pour l'armet de Manbrin il le portoit pendu à l'arçon de sa selle, depuis que les forçats l'avoient si fort maltraité. Dorothée qui avoit de l'esprit & étoit naturellement fort plaisante, & qui d'ailleurs connoissoit le mal de Don Quichotte, & savoit bien que tout le monde s'en moquoit, hors Sancho Pança qui n'étoit gueres plus sage, voulut aussi prendre sa part du divertissement. Voïant donc la colere où étoit Don Quichotte; Seigneur Chevalier, lui dit-elle, souvenez-vous, je vous prie, de la parole que vous m'avez donnée; & que vous ne pouvez entreprendre aucune avanture, quelque pressante qu'elle puisse être, que vous ne m'aïez rétablie dans mes Etats. Apaisez-vous donc de grace, & croïez que si Monsieur le Curé eût sû que c'est

votre valeur qui a délivré les forçats, il se seroit coupé mile fois la langue plûtôt que de rien dire qui vous déplût. Je vous en assûre, lui dit le Curé, quand même ces marauts m'auroient arraché la moustache poil à poil. Il sufit, Madame, dit Don Quichotte, je n'en parlerai pas davantage, & je ne me mêlerai de rien jusqu'à ce que j'aie satisfait à ce que je vous ai promis. Mais je vous suplie en revanche de nous vouloir aprendre l'histoire de vos malheurs, s'il ne vous importe pas de les cacher ; qui sont les gens, & combien il y en a de qui vous avez à vous plaindre, & dont je vous dois venger. Je le veux de bon cœur, répondit Dorothée ; mais je crains bien de vous ennuïer en faisant le recit de tant de choses desagréables. Non, non, Madame, repartit Don Quichotte ; au contraire vous nous obligerez beaucoup. En même-tems Cardenio & le Barbier se rangerent à côté de la Princesse pour entendre la fable qu'elle aloit conter ; & Sancho, qui dans cette ocasion n'étoit pas moins fou que son Maître, s'aprocha aussi & écouta de toutes ses oreilles. Après cela Dorothée se rangea sur la mule le mieux qu'elle put pour parler à

son aise, & après avoir de la meilleure grace du monde toussé, craché & mouché, elle commença ainsi sa pitoïable histoire.

Premierement, Messieurs, vous saurez que je m'apele.... Elle s'arêta-là quelque tems, parce qu'elle ne se ressouvenoit pas du nom que lui avoit donné le Curé. Mais lui qui la vit embarassée, acourant au secours: Ce n'est pas une chose surprenante, Madame, lui dit-il, que votre Grandeur se trouble dans le recit de ses malheurs, c'est un éfet ordinaire aux grands déplaisirs de broüiller l'imagination & la memoire, & ceux de la Princesse Micomicona ne doivent pas être mediocres, puisqu'elle traverse tant de terres & de mers pour y chercher du remede. J'avoüe, dit Dorothée, qu'il s'est tout d'un coup presenté à mon esprit une image si terrible de mes malheurs, que je n'ai sû ce que je disois; mais je me croi bien remise à present, & j'espere que je n'aurai plus besoin de secours. Vous saurez donc, Messieurs, que je suis l'heritiere legitime du grand Roïaume de Micomicon, & que le Roi mon Pere, qui s'apeloit Tinacrio le Sage, & qui fut très-savant dans la Magie, connut

par sa science que la Reine Xaramilla ma mere devoit mourir avant lui, & que lui-même mourant bien-tôt après, je demeurerois orpheline. Cela ne l'auroit pas beaucoup afligé, étant une chose ordinaire, & qui suit l'ordre de la nature; mais il connut en même-tems par les lumieres infaillibles de son art, qu'un Geant demesuré, Seigneur d'une grande Isle qui est presque sur les confins de mon Roïaume, apelé Pandafilando de la Vûë-sombre, & ainsi surnommé parce qu'il regarde toujours de travers comme s'il étoit louche (ce qu'il ne fait que par malice, pour éfraïer ceux qui le regardent) mon pere, dis-je, connut que ce Geant, sachant que je n'aurois ni pere ni mere, devoit un jour entrer avec une grande armée dans mes Etats, & m'en dépoüiller entierement, sans me laisser le moindre vilage pour me retirer; mais que je pourrois éviter cette disgrace, si je pouvois consentir à l'épouser, à quoi il voïoit pourtant bien que je ne pourrois jamais me resoudre. Mon pere avoit raison de le penser; car je n'ai jamais voulu me marier avec ce Geant, ni ne me marierois pour tous les biens du monde avec quelqu'autre Geant que ce

fût, quand il seroit une fois plus grand & plus terrible. Mon pere me dit aussi qu'après qu'il seroit mort, & que je verrois que Pandafilando commenceroit à faire des courses sur mes Terres, je ne songeasse nullement à me mettre en défense, parce que ce seroit absolument ma perte; mais que sans resistance je lui laissasse le Roïaume, si je voulois sauver ma vie, & empêcher la ruine de mes pauvres Sujets; & que choisissant parmi eux les plus fideles pour m'acompagner, je passasse incontinent en Espagne, où je trouverois un puissant Protecteur dans la personne d'un fameux Chevalier errant, connu par toute la terre pour sa valeur & sa force, & qui se nommeroit, si je m'en souviens bien, Don Chicot, ou Don Gigot... Dites Don Quichotte, s'il vous plaît, Madame, interrompit Sancho, autrement le Chevalier de la Triste-figure. Vous avez raison, dit Dorothée, c'est Don Quichotte. Mon pere ajoûta qu'il devoit être grand, sec de visage, & qu'il auroit sous l'épaule gauche, ou tout auprès un sein noir tout couvert d'une espece de crin. D. Quichotte fit aprocher Sancho, & lui dit : Tiens, mon enfant, aide-moi promtement

à me deshabiller, que je sache tout-à-l'heure si ce n'est pas de moi que ce sage Roi vouloit parler. Pourquoi voulez-vous vous deshabiller, Seigneur Chevalier, dit Dorothée? C'est pour voir si je n'ai point le sein que vous dites, répondit Don Quichotte. Il ne faut point vous deshabiller pour cela, dit Sancho, je sai bien que vous avez une marque comme cela dans l'épine du dos, & que c'est signe de force. Il sufit, dit Dorothée, entre amis on n'y regarde pas de si près; & il n'importe pas que le sein soit à droit ou à gauche, puisqu'après tout c'est la même chair. Enfin je vois que mon pere rencontra bien en tout ce qu'il dit; & moi j'ai encore mieux rencontré, en m'adressant au Seigneur Don Quichotte, dont la taille & le visage s'acordent si bien avec ce que m'en a dit mon pere, & dont la réputation est si fort répanduë, non seulement dans l'Espagne, mais encore dans toute la Manche, qu'à peine ai-je eû débarqué à Offone, que j'en ai entendu dire merveilles; & dès-lors le cœur me dit que c'étoit le Chevalier que je cherchois. Mais comment se peut-il faire, Madame, dit Don Quichotte, que vous aïez débarqué à Offone, où il n'y a

point de Port de Mer ? Madame la Princesse, interrompit le Curé, veut dire qu'après avoir débarqué à Malaga, le premier endroit où elle aprit de vos nouvelles, fut à Ossone. C'est ce que je voulois dire, Monsieur, répondit Dorothée. Il y a grande aparence, Madame, repartit le Curé ; & vôtre Majesté n'a qu'à poursuivre quand il lui plaira. Je n'ai rien à dire davantage, reprit Dorothée, si ce n'est qu'enfin ma bonne fortune m'a fait rencontrer le Seigneur Don Quichotte ; & que je me regarde déja comme rétablie dans le trône de mes peres, puisqu'il a eu la courtoisie & la bonté de me prometre sa faveur, & de venir avec moi où je voudrai le mener. Et ce sera contre le traître Pandafilando de la Vûë-sombre, dont j'espere qu'il me vengera entierement, en lui ôtant la vie, & le Röïaume dont il m'a si injustement dépoüillée. J'oubliois de vous dire que le Roi Tinacrio me laissa un papier écrit en lettres Grecques ou Arabes, que je ne sai point lire, par lequel il m'ordonnoit que si après que le Chevalier m'auroit rétablie dans mes Etats, il me demandoit en mariage, j'y consentisse aussi-tôt, & sans remise, & que je le misse tout

d'un coup en possession de mon Roïaume & de ma personne. Hé bien que t'en semble, ami Sancho, dit D. Quichotte? entens-tu ce qui se passe? Combien de fois te l'ai-je dit? Regarde maintenant si nous avons des Roïaumes en notre disposition, & des filles de Roi à épouser. Hé-là donc, dit Sancho, il y a long-tems que nous l'atendions. Fils-de-putain qui n'ira vîte couper la gorge au Seigneur Panda-Filando, & qui n'épousera tout aussi-tôt Mademoiselle la Princesse. Mais elle n'est pas assez jolie peut-être? Hé gerni, que toutes les puces de mon lit fussent ainsi faites! En achevant ce beau discours, il fit deux sauts en l'air, se frapant le derriere avec les talons, en signe de joïe; & s'alant metre à genoux devant Dorothée, il la suplia de lui donner sa main à baiser, pour marque qu'il la recevoit deslors pour sa Reine & sa Maîtresse. Il eût falu être aussi peu sage que le Maître & le valet pour ne pas rire de la folie de l'un & de la simplicité de l'autre. Dorothée donna sa main à baiser à Sancho, & lui promit de le faire grand Seigneur dans ses Etats si-tôt qu'elle s'y verroit rétablie. Sancho la remercia, & lui fit un compliment si extravagant, qu'ils recommencerent à

rire: & ils n'auroient peut-être pas fini, s'ils n'eussent point eu d'autres afaires. Voilà, Messieurs, reprit Dorothée, l'histoire de mes malheurs ; il ne me reste plus rien à dire ; si ce n'est que de tous ceux qui sortirent de mon Roïaume pour me suivre, il ne m'est resté que ce seul Ecuïer à grand'barbe ; tous les autres ont peri par une grande tempête à la vûë du Port ; & moi & mon Ecuïer nous sommes sauvez, chacun sur une planche par un miracle qui me fait croire que le Ciel nous garde quelque bonne avanture. Elle est déja trouvée, très-haute Dame, dit D. Quichotte, je confirme le don que je vous ai acordé, & je jure de nouveau de vous suivre jusqu'au bout du monde, & de ne me point separer de vous, que je ne me sois vû aux mains avec votre cruel & injuste ennemi, à qui je prétens, avec le secours du Ciel & la valeur de mon bras, couper la superbe tête, fût-il aussi vaillant que Mars même; & après vous avoir mise en possession de votre Roïaume, je vous laisserai en pleine liberté de disposer de votre personne: car tant que ma volonté sera assujettie aux loix de celle.... Je n'en dis pas davantage, il m'est impossible de penser à me marier, non pas même avec la

Phenix. Sancho Pança, qui écoutoit atentivement la réponse de sonMaître, fut si triste des dernieres paroles qu'il venoit de dire, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin. Par la mort de ma vie, dit-il, Seigneur D. Quichotte, il faut que vous aïez entierement perdu l'esprit. Hé! comment est-il possible que vous doutiez encore si vous épouserez cette grande Princesse ? Est-ce que vous pensez trouver de semblables fortunes à chaque bout de champ, ou que Madame Dulcinée est peut-être plus belle ? Et oüi, ma foi, c'est pour son nez : il s'en faut plus de la moitié par le fin faîte, & elle n'est pas digne de déchausser les souliers de celle-ci. Ha ! c'est bien par ce chemin-là que j'atraperai cette Comté que j'atens il y a si long-tems, & que vous m'avez tant promise; les perles se trouvent dans les vignes, atendez-vous-y : Mariez-vous, mariez-vous, de par tous les diables, & prenez-moi ceRoïaume qui vous tombe dans la main ; & quand vous serez une fois Roi, faites-moi vîte Comte ou Marquis, & que le diable emporte tout le reste. Don Quichotte ne put soufrir les blasphêmes que Sancho venoit de proferer contre sa Dame Dulcinée ; il

leva sa lance sans rien dire, & en déchargea deux si grands coups sur la tête de l'indiscret Ecuïer, qu'il le jeta par terre; & sans que Dorothée lui cria de s'arêter, il l'auroit assommé dans la colere où il étoit. Pensez-vous, dit-il, miserable païsan, que je sois toûjours d'humeur à soufrir vos insolences, & que je vous pardonne à toute heure? Ne vous l'imaginez pas, veillaque excommunié; oüi, excommunié sans doute, puisque vous avez ouvert la bouche contre la nompareille Dulcinée. Ne savez-vous pas, bélitre, que c'est d'elle que j'emprunte ma valeur & ma force, & que sans elle je ne suis pas capable de venir à bout d'un enfant? Dites-moi un peu, langue de vipere, qui pensez-vous qui a conquis ce Roïaume, qui a coupé la tête à ce Geant, & qui vous a fait Marquis, car je tiens cela pour fait, si ce n'est la valeur de Dulcinée même, qui s'est servie de mon bras pour faire ces grandes actions? C'est elle qui combat en moi, & qui remporte mes victoires, comme moi je vis & respire en elle; & c'est d'elle que je tiens l'être & la vie. Lâche & méchant! il faut que vous soïez bien ingrat; il n'y a qu'un moment que je vous ai élevé de la poussiere au rang

Liv. IV. Ch. XXX. des plus grands Seigneurs ; & pour reconnoissance vous vous emportez à dire du mal de ceux qui vous font du bien ? Sancho n'étoit pas en si mauvais état, qu'il n'entendît bien tout ce que son Maître disoit ; mais il vouloit être en lieu de sûreté pour y répondre. Il se leva donc le plus promtement qu'il put, & s'allant mettre derriere le palefroi de la Princesse, il dit à Don Quichotte : Or çà, Monsieur, dites-moi un peu, n'est-il pas vrai que si vous ne vous mariez pas avec cette Princesse, son Roïaume ne sera pas en votre disposition ; & cela étant, quelle recompense avez-vous à me donner ? C'est cela dont je me plains ; voïez si j'ai tort. Et pourquoi faites-vous difficulté de vous marier avec cette Reine, pendant que vous l'avez-là comme si elle étoit tombée du Ciel ? Ce sera toûjours autant de pris, & ne pourrez-vous pas bien retourner après avec votre Dulcinée ? Voilà qui est bien difficile ? Pour ce qui est de la beauté, je n'en parle plus ; & pour dire la verité, elles m'ont paru fort belles l'une & l'autre, encore que je n'aïe jamais vû Madame Dulcinée. Comment traître ! tu ne l'as jamais vûë, dit Don Quichotte, & ne m'aportes-tu pas tout-à-l'heure

une réponse de sa part ? Je dis que je ne Liv. IV.
l'ai pas assez vûë, répondit Sancho, pour C. LXXX.
remarquer sa beauté en détail, mais en gros je l'ai trouvée fort belle. A present je te pardonne, dit Don Quichotte, pardonne-moi aussi ce petit déplaisir que je t'ai fait; les premiers mouvemens ne dépendent point des hommes. Je le sens bien, répondit Sancho, & l'envie de parler est toûjours en moi un premier mouvement à quoi je ne saurois resister; & il faut que je dise une fois pour le moins ce qui me vient sur la langue. Avec tout cela, Sancho, dit Don Quichotte, prens bien garde à l'avenir de quelle maniere tu parleras; car après tout, tant va la cruche à l'eau.... Je ne t'en dis pas davantage. Et bien, bien, dit Sancho, Dieu voit au Ciel comme tout se passe en ce monde; & il jugera entre nous qui fait le plus mal, ou moi en ne parlant pas bien, ou votre Seigneurie en ne faisant gueres mieux. C'est assez, dit Dorothée. Sancho, allez baiser la main de votre Seigneur & Maître, & lui demandez pardon, & souvenez-vous une autre fois de loüer & de blâmer avec plus de retenuë. Surtout, ne dites jamais de mal de cette Dame du Toboso, que je ne connois

point, mais que je voudrois servir de bon cœur, puisque le fameux Don Quichotte la considere: du reste fiez-vous en moi, que vous ne manquerez point de recompense. Sancho s'en ala la tête basse demander la main à son Seigneur, qui la lui donna avec beaucoup de gravité; & après qu'il l'eût baisée, & reçû sa benediction, D. Quichotte s'écarta un peu & lui dit de le suivre, parce qu'il avoit des choses de grande importance à lui demander. Ils prirent tous deux le devant; & quand Don Quichotte se vit assez loin de la compagnie: Ami Sancho, dit-il, je n'ai pas eu le loisir de t'entretenir depuis ton retour touchant ton Ambassade; à present que nous en avons un peu, raconte-moi, je te prie, exactement tout ce qui s'est passé, & informe-moi de toutes les particularitez que je te vais demander. Demandez tout ce que vous voudrez, Monsieur, & vous alez être satisfait, sans qu'il y manque une obole: mais, je vous suplie, une autre fois ne soïez pas si vindicatif. Pourquoi dis-tu cela, Sancho, dit D. Quichotte? Je le dis, répondit Sancho, parce que ces deux coups de lance me viennent de la querelle que nous avons eue en-

semble sur l'afaire des galeriens, & non de ce que j'ai dit contre Madame Dulcinée, que j'honore & revere comme une relique, encore qu'elle ne le merite pas, mais parce que c'est un bien qui vous apartient. Sancho, dit Don Quichotte, une fois pour toutes, laissons-là ce discours ; en un mot, il me chagrine ; je te l'ai assez pardonné de fois, & tu sais bien qu'on dit, à peché nouveau, nouvelle penitence. Comme ils en étoient-là, ils virent venir dans le chemin un homme monté sur un âne, qu'ils prirent pour un Bohême, quand il fut plus proche. Mais Sancho, qui depuis la perte de son âne, n'en voïoit point que le cœur ne lui sautât, n'eût pas plûtôt vû cet homme, qu'il le reconnut pour Ginés de Passamont, comme ce l'étoit en éfet. Ce compagnon s'étoit déguisé en Bohême, dont il entendoit parfaitement le jargon, pour n'être pas connu, & pour vendre l'âne qu'il avoit aussi déguisé : mais comme le bon sang ne peut mentir, Sancho reconnut aussi-bien la monture que le cavalier, & s'écria à pleine tête : Ha larron de Ginesille, laisse-moi mon bien, mon repos & ma vie ; rends-moi mon âne, mon plaisir & ma joïe, fuis, fuis,

Sancho retrouve son âne.

LIVRE IV. CH. XXX.

brigand ; escampe, fils-de-putain de larron, & lâche la prise. Il ne faut point tant de paroles à qui entend à demi mot : dès la premiere, Ginés sauta à bas, & avec un trot précipité qui aprochoit fort du galop, il s'éloigna en un moment de ses ennemis, qui ne se mirent pas en peine de le poursuivre. Sancho s'aprocha en même-tems de son âne, & l'embrassant avec beaucoup de tendresse : Hé bien, lui dit-il, comment te portes-tu, mon enfant, grison de mon ame, mon cher compagnon, mon fidel ami ? & en disant cela il le baisoit & le caressoit comme une personne qu'il auroit cherement aimée. A tout cela l'âne ne savoit que dire, & se laissoit baiser & caresser sans répondre une seule parole. Toute la compagnie arivant là-dessus, chacun témoigna de la joie à Sancho de ce qu'il avoit retrouvé son âne : & Don Quichotte, aprés l'avoir loüé de son bon naturel, lui confirma encore la promesse qu'il lui avoit faite des trois ânons. Pendant que nôtre Chevalier & son Ecuïer s'étoient écartez pour s'entretenir, le Curé s'entretenoit aussi avec Dorothée. Vous m'avez paru, lui dit-il, Madame, bien spirituelle & fort habile dans l'histoire

que

que vous avez composée : j'admire la facilité que vous avez à vous exprimer dans les termes de Chevalerie, aussi-bien que d'avoir sû dire tant de choses en si peu de paroles. Vraiment, répondit Dorothée, j'ai assez feüilleté les Romans pour en savoir le stile ; mais veritablement je ne sai pas bien la Carte, & j'ai été dire assez mal-à-propos que j'avois débarqué à Ossone. Cela n'a rien gâté, dit le Curé, & le petit remede que j'y ai aporté a tout racomodé. Mais n'admirez-vous pas, Madame, la credulité de ce pauvre Gentilhomme qui reçoit si facilement tous ces mensonges, & seulement parce qu'ils ont de l'air des extravagances qu'il a lûës dans les Romans ? Assurément, dit Cardenio, c'est une chose surprenante & inoüie, & de la maniere que je le vois entêté, je croi qu'on ne sauroit forger des fables si déraisonnables & si éloignées de l'aparence, qu'il n'y ajoûtât foi. Ce qu'il y a d'admirable en ceci, repartit le Curé, c'est qu'ôté la simplicité de ce bon Gentilhomme sur les matieres de Chevalerie, il n'y a point de sujet dont il ne discoure pertinemment, & où il ne fasse voir qu'il a de l'entendement, & le sens delicat, & de telle

LIV. IV. CH. XXX.

ſorte, que pourvû qu'on ne touche point l'autre corde, il n'y a qui que ce ſoit qui ne le prenne pour un homme d'eſprit & de jugement. Cependant D. Quichotte s'étant encore ſeparé des autres avec ſon Ecuier, renoüa la converſation que Ginés avoit interrompuë. Ami Sancho, dit-il, oublions je te prie, tous nos démêlez comme choſes non avenuës & indignes de gens de notre profeſſion, & dis-moi où, quand & comment tu trouvas Dulcinée? que faiſoit-elle? que lui dis-tu? qu'eſt-ce qu'elle te répondit? de quelle humeur te parut-elle quand elle reçut ma lettre? & qui eſt-ce qui te l'a tranſcrite? enfin dis-moi tout, ſans ajouter ni diminuer dans le deſſein de me faire plaiſir; car il eſt important que je ſache au vrai comment les choſes ſe ſont paſſées. Monſieur, répondit Sancho, s'il faut dire la verité, perſonne ne m'a tranſcrit de lettre, car je n'en ai point emporté. Tu as raiſon, dit D. Quichotte. Deux jours après ton départ je trouvai les tablettes & je fus fort en peine de ce que tu pourois faire, mais je crûs toujours que tu reviendrois les chercher. Je l'aurois bien fait auſſi, dit Sancho, ſi je n'euſſe pas ſû la lettre par cœur; mais

je l'avois aprise pendant que vous me la lisiez, & je la dis toute entiere à un Sacristain qui l'écrivit, & la trouva si bonne, qu'il jura qu'il n'en avoit jamais vû de meilleure en toute sa vie, quoi qu'il eût lû cent fois des billets d'enterrement, & des excommunications. Et t'en ressouviens-tu encore, dit Don Quichotte ? Non, Monsieur, répondit Sancho, car quand je la vis une fois écrite, je me mis à l'oublier, je me souviens seulement de cette longue & souterraine Dame, & puis de la fin, qui est le vôtre jusqu'à la mort, le Chevalier de la Triste-figure, & puis, je pense, il y avoit au milieu plus de trois cens âmes & vies, mes yeux & mamour.

CHAPITRE XXXI.

Du plaisant dialogue de Don Quichotte & de Sancho.

TOUT va bien jusques-ici, dit Don Quichotte, poursuis, Sancho quand tu arivas, que faisoit cette Reine de la Beauté ? Tu la trouvas sans doute enfilant des perles, ou brodant quelque riche écharpe avec l'or & la soie,

pour ce Chevalier son esclave. Je la trouvai, répondit Sancho, qui cribloit deux boisseaux de blé dans une cour. Mais ne t'aperçûs-tu pas, dit Don Quichotte, que chaque grain se convertissoit en perle en touchant ses belles mains, & ne pris-tu pas bien garde que le blé étoit du froment pur ? Ce n'étoit que de l'orge mêlée avec de l'avoine, répondit Sancho. Assûrément, dit Don Quichotte, étant sassée par ses belles mains, elle aura fait le plus beau & le meilleur pain du monde : mais passons outre. Quand tu lui rendis ma lettre, ne la baisa-t-elle pas ? ne la mit-elle pas sur sa tête, & ne témoigna-t-elle pas une joïe extrême ? que fit-elle en un mot ? Le crible étoit plein de blé, répondit Sancho, quand je lui presentai la lettre, & elle le remuoit de la bonne façon, si bien qu'elle me dit : Camarade, metez votre letre sur ce sac, car je ne la saurois lire, que je n'aïe achevé de cribler tout ce que vous voïez-là. Voilà une discretion admirable, dit Don Quichotte, car elle le faisoit sans doute pour lire la letre seule, afin que personne ne fût témoin de la joïe qu'elle en recevroit. Et pendant qu'elle étoit ainsi atentive à son ouvrage, de quoi t'en-

tretenoit-t-elle ? Ne te demanda-t-elle rien de moi, & que lui répondis-tu ? Acheve, ne me cache rien, & contente mon impatience. Elle ne me demanda rien, répondit Sancho ; mais moi, je lui apris de quelle maniere je vous avois laiſſé dans ces montagnes, faiſant penitence à ſon ſervice, nû de la ceinture en bas comme un vrai Sauvage, dormant ſur la terre, ne mangeant point de pain ſur nape, ne ſe peignant jamais ſa barbe, pleurant comme un veau, & maudiſſant votre fortune. Tu fis mal, dit Don Quichotte, de dire que je maudiſſois ma fortune, parce qu'au contraire je la benis, & la benirai tous les jours de ma vie, pour m'avoir rendu digne d'aimer une ſi grande Dame que Dulcinée du Toboſo. Ho ! pour cela, elle eſt fort grande, dit Sancho, en bonne foi elle a demi-pié plus que moi. Hé comment ! Sancho, dit Don Quichotte, t'es-tu meſuré avec elle pour en parler ainſi ? Je me meſurai avec elle, répondit Sancho, en lui aidant à mettre un ſac de blé ſur ſon âne, nous nous trouvâmes ſi proche l'un de l'autre, que je vis bien clairement, qu'elle étoit plus haute que moi de toute la tête. Mais n'eſt-il pas vrai, dit D. Qui-

chotte, que cette riche taille est acompagnée d'un million de graces, tant de l'esprit que du corps? Au moins ne me nieras-tu pas une chose: quand tu t'aprochas d'elle, ne sentis-tu pas une odeur merveilleuse, un agreable composé des plus excellens aromates, un je ne sai quoi de bon qu'on ne sauroit nommer, une vapeur delicieuse, une exhalaison qui t'embaumoit, comme si tu avois été dans la boutique du plus curieux parfumeur? Tout ce que je saurois vous dire, répondit Sancho, c'est que je sentis une certaine odeur aigre, qui aprochoit de celle d'un homme, & c'est sans doute parce qu'elle étoit échaufée, & qu'elle suoit à grosses gouttes. Ce ne peut être cela, dit Don Quichotte, c'est que tu étois enrhumé, ou que tu te sentois toi-même, car je sai bien ce que doit sentir cette Rose entre les épines, ce Lys des champs, cet Ambre dissous. Je n'ai rien à dire à cela, repartit Sancho; il est vrai qu'il sort bien souvent de moi l'odeur que je sentois, & que je m'imaginois qu'il sortoit de la Seigneurie de Madame Dulcinée: mais il n'y a rien là de si étrange, un diable ressemble à l'autre. Et bien, dit Don Quichotte, elle nettoïa

ſon froment, & l'envoïa au moulin, & que fit-elle en liſant ma letre? Votre letre, répondit Sancho, elle ne la lut point, car elle dit qu'elle ne ſavoit ni lire ni écrire, au contraire elle la rompit en mile pieces, en diſant qu'elle ne vouloit pas que perſonne vît ſes ſecrets, & qu'il ſufiſoit de ce que je lui avois dit de bouche, touchant l'amour que vous lui portez, & la penitence que vous faiſiez pour l'amour d'elle. Enfin finale, elle me commanda de dire à votre Seigneurie qu'elle lui baiſe bien fort les deux mains, & qu'elle a plus d'envie de vous voir, que de vous écrire: qu'ainſi donc elle vous ſuplie, & vous commande bien humblement, qu'auſſi-tôt la preſente revûë vous ſortiez de ces roches, ſans faire davantage de folies, & que vous vous mettiez incontinent en chemin pour vous rendre au Toboſo, à moins que quelque afaire de grande importance ne vous en empêche, parce qu'elle meurt d'envie de vous revoir. Elle penſa crever de rire, quand je lui dis que vous vous nommez le Chevalier de la Triſte-figure. Je lui demandai ſi le Biſcaïen de dernierement l'avoit été trouver: elle m'aſſura qu'oüi, & que c'eſt un fort

honnête homme. Je lui parlai aussi des forçats, mais elle me dit qu'elle n'en avoit encore vû pas un. Tout va bien jusqu'à present, dit Don Quichotte : mais dis-moi, Sancho, quel present te fit-elle, quand tu pris congé d'elle, pour les bonnes nouvelles que tu lui avois portées? Car c'est une ancienne coûtume entre les Chevaliers errans & leurs Dames, de donner quelque riche bague aux Ecuïers, aux Demoiselles, ou aux Nains qui leur portent des nouvelles, pour recompense de leurs messages. Cela devroit bien être ainsi, répondit Sancho, & pour moi, je n'en desaprouve point la coûtume ; mais sans doute cela ne se pratiquoit qu'au tems passé : à present on se contente seulement de donner un morceau de pain & un peu de fromage ; au moins voilà tout ce que Madame Dulcinée me donna par dessus la muraille de la cour, quand je pris congé d'elle ; à telles enseignes que le fromage étoit bien moisi ; mais, Dieu merci, tout fait ventre. O elle est extrémement liberale, dit Don Quichotte, & si elle ne te donna pas quelque diamant, c'est qu'elle n'en avoit pas sur elle ; mais ce qui est diferé n'est pas perdu, je la verrai, & elle te satisfera.

Sais-tu

Sais-tu bien ce qui m'étonne, Sancho, c'est qu'on diroit que tu es allé & revenu en l'air, car tu n'as pas été plus de trois jours en ton voïage ; & s'il y a trente bonnes lieües d'ici au Toboso. Cela me fait croire que le sage Negromant qui prend soin de mes afaires, & qui ne veut pas qu'il y manque rien de la vraïe Chevalerie errante, t'a sans doute aidé à marcher, quoique tu ne t'en sois pas aperçû ; car il y a tel sage parmi ces Messieurs-là, qui vous prend un Chevalier errant tout endormi dans son lit, & il se trouve le lendemain, sans savoir comment, à deux ou trois mile lieües du lieu où il étoit couché le soir d'auparavant ; & si ce n'étoit cela, les Chevaliers ne pouroient pas subsister, ni se secourir les uns les autres, comme ils le font à toute heure. Il arivera quelquefois qu'un Chevalier sera dans les montagnes d'Armenie, combatant un Endriague, ou un autre monstre, ou contre quelque Chevalier, qui le serre de si près, qu'il se trouve en danger de sa vie ; & lors qu'il y pense le moins, il voit ariver sur une nuë, ou dans un chariot ardent, un Chevalier de ses amis, qu'il savoit être auparavant en Angleterre, qui le délivre du peril où

il est ; & le soir même le Chevalier se trouvera chez lui frais & gaillard comme s'il revenoit de la promenade : & il y a quelquefois deux ou trois mile lieües d'Allemagne, d'un lieu à l'autre. Tout cela se fait par la science & l'industrie de ces sages enchanteurs, qui prennent soin des Chevaliers errans & semblent les avoir adoptez. Ainsi je ne m'étonne plus, ami Sancho, si tu as mis si peu de tems en chemin, car tu as assûrément été mené de la sorte. Par ma foi, je le croirois bien, dit Sancho, car Rossinante aloit comme l'âne d'un Bohême ; on eût dit qu'il avoit de l'argent vif dans les oreilles. En doutes-tu, dit D. Quichotte, qu'il eût du vif-argent, & jusqu'à une legion de démons, qui sont des gens qui vont bien à pié, & qui font cheminer les autres tant qu'ils veulent, sans sentir jamais la moindre lassitude ? Mais revenons à nos afaires ; que crois-tu, Sancho, que je doive faire touchant l'ordre que me donne Madame Dulcinée de l'aler trouver ? car, quoique je sois obligé de lui obéïr ponctuellement, & qu'efectivement j'en meure d'envie, je me suis cependant engagé avec cette Princesse, & les Loix de la Chevalerie veulent que j'execute ma parole, & que je prefere

l'honneur à mon plaisir. D'un côté, je me sens pressé d'un ardent desir de voir ma Dame ; d'un autre côté, ma foi donnée & la gloire m'apellent, & tout cela ensemble m'embarasse extrêmement. Mais je viens de trouver moïen de satisfaire à l'un & à l'autre : je prétens, Sancho, m'en aler vîte chercher le Geant; en arivant lui couper la tête, remettre aussi-tôt la Princesse sur le Trône, & lui rendre ses Etats paisibles. Cela fait je pars au même instant, & je m'en viendrai retrouver cette Etoile brillante, qui illumine mes sens, à qui je donnerai des excuses si legitimes, qu'elle me saura gré de mon retardement, parce qu'elle verra bien que tout ce que j'aurai fait doit retourner à sa gloire, & à l'acroissement de sa reputation. Car tout l'honneur que j'ai jamais acquis, que j'aquiers tous les jours, & que j'aquererai à l'avenir, me vient de celui que j'ai d'être à elle, & de la faveur qu'elle me donne. Haïe, dit Sancho, c'est toûjours la même note; & que diable, Monsieur, est-ce que vous voulez faire tout ce chemin-là pour rien, & laisser perdre l'ocasion d'un mariage qui vous aporte un Roïaume, mais un Roïaume, qui, à ce que j'ai oüi dire, a plus

de vingt mile lieües de tour, qui regorge de toutes les choses necessaires à la vie, & qui est tout seul plus grand que la Castille & le Portugal ensemble? Ma foi, Monsieur, vous devriez mourir de honte des choses que vous dites. Alez, prenez mon conseil, & mariez-vous au premier vilage où il y aura un Curé, sinon voici le nôtre qui en fera bien l'afaire. Voïez-vous, Monsieur, pardi je sai un petit ces choses-là; déja je suis assez vieux pour donner du conseil, & celui que je vous donne, un autre le prendroit bien. N'avez-vous jamais oüi dire que le moineau dans la main vaut mieux que la gruë qui vole? il n'est pas question de serrer l'anguille, il n'y a que façon de la prendre. Sancho, répondit Don Quichotte, tu ne prens pas garde que ce qui fait que tu me conseilles tant de me marier, c'est afin que je sois vîte Roi, pour te donner les recompenses que je t'ai promises: mais je t'aprens que sans cela je sai un moïen facile de te contenter, parce que je mettrai dans mes conditions, avant que d'entrer au combat, que si je sors vainqueur, on me donnera une partie du Roïaume, pour en disposer comme il me plaira, & quand je serai une fois le maître, à

qui penses-tu que je la donne, si ce n'est à toi ? Vraiment je n'en doute pas, répondit Sancho; mais Monsieur, songez bien, je vous prie, à choisir le côté qui va vers la Mer, afin que si je ne suis pas content de la demeure, je puisse embarquer mes Mores, & en faire ce que j'ai dit tantôt. Oh bien, ne vous mettez donc pas en peine pour l'heure d'aler trouver Madame Dulcinée, mais alez-moi assommer le Geant, & finissons promtement cette afaire; je ne saurois m'ôter de la fantaisie qu'elle sera honorable & de grand profit. Je te répons, Sancho, dit Don Quichotte, que je suivrai ton conseil, & que je ne pense pas à voir Dulcinée que je n'aïe ramené & rétabli la Princesse. Pour toi, qu'il te souvienne de ne rien dire à personne au monde, pas même à ceux qui viennent avec nous, de la conversation que nous venons d'avoir, parce que Dulcinée est si reservée, qu'elle ne veut pas qu'on sache rien de ses secrets, & il seroit de mauvaise grace que je les eusse découverts. Et si cela est, dit Sancho, à quoi pensez-vous, Monsieur, quand vous envoiez à Madame Dulcinée les gens que vous avez vaincus ? N'est-ce pas leur dire que vous en êtes amoureux, & est-

ce bien garder le secret pour vous & pour elle, que de forcer les gens de s'aler jetter à ses genoux, & lui dire que vous les envoïez là pour qu'elle en faisse à sa fantaisie ? Que tu es ignorant ! que tu es simple ! s'écria Don Quichotte, & ne vois-tu pas que tout cela est à sa gloire ? Ne sais-tu pas encore qu'en matiere de Chevalerie, c'est un grand avantage à une Dame d'avoir plusieurs Chevaliers errans qui la servent, sans que pour cela ils prétendent d'autres recompense de leurs services que l'honneur de les lui rendre, & qu'elle daigne les recevoir pour ses Chevaliers ? Je pense que vous vous moquez, Monsieur, dit Sancho, c'est de cette maniere-là que j'ai oüi prêcher qu'il faut aimer Dieu, seulement à cause de lui, & sans songer au Paradis ni à l'Enfer ; & pour moi aussi je voudrois l'aimer & le servir au hazard de ce qui en pouroit ariver. Et qu'est-ce que ceci ? dit Don Quichotte, pour un païsan, tu dis quelquefois des choses surprenantes ; on diroit que tu as étudié. Par ma foi, si ne sai-je pas lire, répondit Sancho, mais j'ai pourtant envie de l'aprendre un de ses jours, car je m'imagine que cela ne sauroit nuire. En cet endroit-là Maître Nicolas

leur cria qu'ils arêtâssent, parce que la Princesse vouloit se rafraîchir au bord d'une fontaine. Cela fit grand plaisir à Sancho, qui étoit las de mentir, & craignoit enfin que son Maître ne le prît par le bec: car encore qu'il sût bien que sa Dulcinée étoit fille d'un laboureur du Toboso, il ne l'avoit jamais vûë. Cardenio avoit en ce tems-là vêtu les habits que portoit Dorothée, quand ils la rencontrerent, & quoi qu'ils ne fussent pas des meilleurs, ils l'étoient cependant beaucoup plus que ceux qu'il venoit de quiter. Ils mirent donc tous pié à terre auprès de la fontaine, & firent un leger repas de ce que le Curé avoit aporté de l'hôtellerie.

André rencontre Don Quichotte.

Pendant qu'ils mangeoient, il passa dans le chemin un jeune garçon, qui se mit à les considerer, & un moment après il s'aprocha de Don Quichotte, & lui embrassant la cuisse: Helas, Monsieur! dit-il en pleurant, ne me connoissez-vous plus? Ne vous souvient-il point d'André, que vous trouvâtes ataché à un chêne, & que vous détachâtes? Don Quichotte le reconnut à ces paroles, & le prenant par la main, il se tourna vers la compagnie, & leur dit: Vous voiez ici, Messieurs, dequoi

justifier l'importance & la necessité des Chevaliers errans, qui remedient aux desordres qui se font dans le monde. Il y a quelque tems que passant auprès d'un bois, j'entendis des cris & des plaintes pitoïables : je courus aussi-tôt de ce côté-là pour satisfaire à mon inclination naturelle & à l'exercice dont je fais profession, & je trouvai ce jeune garçon en un étrange état ; je suis ravi qu'il vous en puisse rendre témoignage lui-même. Il étoit ataché à un chêne, & nû de la ceinture en haut ; & un païsan robuste & vigoureux le déchiroit à coups d'étrivieres. Je demandai au païsan pourquoi il le traitoit avec tant de cruauté, & le Rustre me répondit que c'étoit son valet, & qu'il le châtioit pour des friponneries & des negligences qui sentoient plus le larron que le paresseux. Monsieur, repartit celui-ci, il me foüette parce que je demande mes salaires. Son maître me voulut donner quelques excuses, dont je ne fus pas content. En un mot, je fis détacher le pauvre garçon, & je fis faire serment au païsan qu'il l'emmeneroit chez lui, & le païeroit jusques à une obole. Tout cela n'est-il pas vrai, André mon ami ? Te souvient-il avec quelle autorité je

gourmandai le païsan, & avec combien d'humilité il me promit d'acomplir tout ce que je lui ordonnois ? Répons hardiment sans te troubler, & dans la pure verité, afin que ces Messieurs aprennent de cet exemple quel bien c'est dans le monde que la Chevalerie errante. Tout ce qu'a dit vôtre Seigneurie est veritable, répondit le jeune garçon ; mais l'afaire ala tout au contraire de ce que vous vous imaginez. Comment, repliqua Don Quichotte ? le païsan ne te païa-t-il pas sur l'heure ? Non seulement il ne me païa pas, répondit André ; mais si-tôt qu'il vit que vous aviez traversé le bois, & que nous étions seuls, il me r'atacha au chêne, & me donna tant de coups, que je ressemblois à un chat écorché. Il acompagna même chaque coup de tant de plaisanteries, en se moquant de vous, que j'en aurois ri de bon cœur, si ç'eût été un autre que moi qui les eût reçûs. Enfin il me mit en tel état, que j'ai toujours été depuis dans un hôpital, où j'ai eu bien de la peine à me remetre. Pour en parler franchement, je vous ai l'obligation de tout cela, Monsieur le Chevalier, car si vous eussiez passé vôtre chemin, sans metre votre nez où l'on ne

vous demandoit pas, j'en eusse été quitte pour une vingtaine de coups, & puis mon maître m'eût païé ce qu'il me devoit. Mais vous lui alâtes dire tant d'injures, & si mal à propos, que vous le mîtes en furie, & ne pouvant se venger sur vous, il s'en prit à mes épaules. Le mal est, dit Don Quichotte, que je m'en alai trop tôt, je ne devois point partir qu'il ne t'eût entierement païé; car les païsans ne sont guéres sujets à tenir leur parole, à moins que d'y trouver leur compte. Mais tu te souviens bien, André, comme je jurai, que s'il manquoit de te satisfaire, je le saurois bien trouver, fût-il caché dans les entrailles de la terre? Cela est vrai, Monsieur le Chevalier, répondit André; mais à quoi est-ce que cela sert? Tu verras tout-à-l'heure, si cela sert à quelque chose, répondit Don Quichotte; & disant cela, il se leva brusquement, & ordonna à Sancho de brider Rossinante, qui pendant que la compagnie dînoit, paissoit aussi de son côté. Dorothée demanda à Don Quichotte ce qu'il vouloit faire: Partir tout-à-l'heure, dit-il, pour aler châtier ce brutal de païsan, & lui faire païer jusques au dernier sou ce qu'il doit à ce pauvre

garçon, en dépit de tous les païsans du monde, qui voudroient s'y oposer. Mais, Seigneur Chevalier, dit Dorothée, après la promesse que vous m'avez faite, vous ne pouvez entreprendre aucune avanture que vous n'aïez achevé la mienne; remetez donc celle-là, je vous prie, jusqu'à ce que vous m'aïez rétablie dans mon Roïaume. Cela est juste, Madame, répondit Don Quichotte, & il faut necessairement qu'André atende mon retour: mais je jure de nouveau de ne me reposer jamais que je ne l'aïe vengé, & qu'il ne soit entierement satisfait. Je me fie, comme je dois à ces juremens, dit André; mais j'aimerois bien autant quelque piece d'argent pour me rendre à Seville, que toutes les vengeances du monde. Monsieur le Chevalier, continua-t-il, faites-moi donner un morceau à manger, si vous en avez, & quelque soû pour mon voïage, & Dieu vous conserve, vous & tous les Chevaliers errans du monde; puissent-ils être tous aussi chanceux pour eux, qu'ils l'ont été pour moi. Sancho tira un quartier de pain, & un morceau de fromage, & le donnant à André: Tenez, mon frere, lui dit-il, il est juste que chacun ait sa part

de vôtre mauvaise avanture. Et qu'est-ce qu'il vous en coûte à vous, dit André ? Ce pain & ce fromage que je vous donne, répondit Sancho ; Dieu sait s'il me fera faute. Car afin que vous le sachiez, André mon ami, nous autres Ecuïers de Chevaliers errans, nous sommes toujours à la veille de mourir de faim & de soif, sans conter beaucoup d'autres accidens qu'on sent bien mieux qu'on ne les dit. André prit le pain & le fromage, & voïant qu'on ne lui donnoit rien autre chose, il baissa la tête, & tourna le dos à la compagnie. Mais en partant il dit à Don Quichotte: Pour l'amour de Dieu, Monsieur le Chevalier, ne vous mêlez point une autre fois de me secourir, quand vous me verriez metre en pieces ; laissez-moi avec ma mauvaise avanture, elle ne sauroit être pire que celle que m'atireroit vôtre Seigneurie ; que je prie Dieu de confondre aussi-bien que tous les Chevaliers errans qui naîtront d'ici au Jugement. Don Quichotte se levoit pour châtier André ; mais celui-ci s'étant mis à courir de si grande force, qu'il eût été dificile de l'atraper, nôtre Chevalier demeura dans la place, pour n'avoir pas la honte d'avoir tenté une chose inutile, mais tel-

lement en colere de la mauvaise plaisanterie d'André, que pas un de la compagnie n'osa rire, quelque envie qu'ils en eussent tous, de crainte de l'irriter davantage.

CHAPITRE XXXII.

De ce qui ariva dans l'hôtellerie.

LE repas étant fini, ils monterent à cheval, c'est-à-dire, ceux qui en avoient, les autres allerent à pié, & le lendemain ils ariverent à cette hôtellerie que Sancho ne pouvoit regarder de bon œil. L'hôte, l'hôtesse, leur fille, & Maritorne, qui reconnurent de loin D. Quichotte & son Ecuïer, s'avancerent au devant d'eux avec de grandes marques de joïe. Nôtre Chevalier les reçut à son ordinaire avec beaucoup de gravité, & leur dit de lui preparer un meilleur lit que la derniere fois. A quoi l'hôtesse répondit, que pourvû qu'il païât mieux, elle lui donneroit un lit de Prince, D. Quichotte l'aïant promis, on lui en dressa un tout aussi-tôt dans le même endroit où il avoit déja couché, &

il s'y ala jeter sur l'heure, parce qu'il étoit extrêmement fatigué, & tout moulu des folies qu'il avoit faites dans la montagne. Cependant l'hôtesse aïant reconnu le Barbier, lui alla sauter au visage, & le prenant par la barbe postiche: Et par ma foi, dit-elle, vous ne vous en carerez pas davantage; il est bien tems qu'elle me revienne; c'est une honte que le peigne de mon mari n'ait pas été nétoïé depuis que vous avez emporté sa queüe. L'hôtesse avoit beau tirer, le Barbier ne vouloit point rendre la queüe si le Curé ne lui eût dit qu'on n'avoit plus besoin de ce déguisement, & qu'il pouvoit dire à Don Quichotte, que quand les forçats l'avoient volé, il s'en étoit venu toûjours courant à cette hôtellerie, & que si par hazard il demandoit des nouvelles de l'Ecuïer de la Princesse, on diroit qu'elle l'avoit envoïé devant, pour assûrer ses sujets qu'elle ariveroit bien-tôt avec son liberateur. Après cela le Barbier ne fit plus de dificulté de rendre la queüe à l'hôtesse avec toutes les nipes qu'elle leur avoit prêtées.

Tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie trouverent Dorothée admirablement belle: & Cardenio dans son habit de Berger leur parut aussi de fort

belle taille, & de très-bonne mine. L'hôte sur la parole du Curé & sur la bonne opinion qu'il eut de la compagnie, leur ala preparer un dîner assez raisonnable pour une hôtellerie d'Espagne. D. Quichotte dormoit cependant de toute sa force, & ils ne voulurent pas l'éveiller, parce que le sommeil lui valoit mieux que toute autre chose en l'état où il étoit. Pendant le dîner on ne parla presque que de l'étrange folie du pauvre Chevalier, & de la maniere dont on l'avoit trouvé. L'hôtesse qui étoit presente, avec tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, raconta de son côté ce qui étoit arivé à nôtre Heros avec le muletier, & l'archer de la sainte Hermandad; & voïant que Sancho n'étoit point dans la chambre, elle fit aussi l'histoire de son bernement, qui donna bien dequoi rire à toute la compagnie. Le Curé prenant de-là ocasion de déplorer le malheur du pauvre Gentilhomme, en acusa les Livres de Chevalerie, & dit que c'étoit dommage qu'ils lui eussent ainsi troublé le jugement. Et comment cela peut-il être, interrompit l'hôte? est-ce qu'il y a une meilleure lecture au monde? J'ai là deux ou trois de ces livres avec d'autres papiers, & je puis

Liv. IV. Ch. XXXII.

Hoste gâté par les livres de Chevalerie.

bien juger qu'ils m'ont donné la vie, & non seulement à moi, mais encore à beaucoup d'autres. Car dans la saison que l'on coupe les blez, il vient ceans quantité de moissonneurs les jours de Fêtes, & comme il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire, nous nous mettons vingt ou trente autour de lui, & nous nous divertissons si bien qu'il ne peut finir de lire, ni nous de l'entendre. Il ne faut point que j'en mente, quand j'entens parler de ces terribles coups que donnent les Chevaliers errans, je meurs d'envie d'aler chercher les avantures, & je ne m'ennuïrois pas d'entendre lire les jours & les nuits. Pour moi je ne m'y oposerois pas, dit l'hôtesse; car je n'ai jamais meilleur tems dans la maison, que quand vous êtes aprés votre lecture, au moins ne songez-vous pas à gronder, tant que vous y êtes ataché. Il est vrai que cela est bien plaisant, dit la bonne Maritorne : mais le plus beau que j'y trouve, c'est de voir une belle Madame, qui est là sous des orangers avec Monsieur le Chevalier, & qu'il y a tout auprès la vieille gouvernante qui fait garde, & qui enrage bien, que je pense. Et vous, que vous en semble la belle jeune

jeune fille, dit alors le Curé, en s'adressant à la fille de l'hôtesse ? Je veux mourir, Monsieur, si j'en sai rien, répondit-elle, je l'écoute comme les autres, & j'y prens quelquefois plaisir, encore que je ne l'entende pas ; car je m'imagine que cela est tout-à-fait plaisant. Mais ces grands coups que raconte mon pere, ne me divertissent point, & les lamentations que font ces pauvres Chevaliers quand ils sont loin de leurs Maîtresses, me font si grand'pitié, que j'en pleure bien souvent. Je m'assûre, dit Dorothée, que vous en auriez encore plus de pitié, si c'étoit pour vous qu'ils soufrissent, & que vous ne les laisseriez pas pleurer long-tems. Vraiment je ne sai ce que je ferois, répondit la jeune fille, mais il est vrai qu'il y a de ces Demoiselles qui sont si cruelles, que Messieurs les Chevaliers les apélent lionnes, tigresses, & mile autres vilenies. Je ne sai pas pour moi d'où sont ces Demoiselles qui n'ont ni honneur ni conscience, & qui laisseroient mourir un honnête homme, ou le verroient devenir foû, plutôt que de l'assister : & à quoi servent toutes ses façons ? si elles le font par sagesse, que ne se marient-elles avec ces Messieurs, qui ne

demandent pas mieux ? Taisez-vous, petite fille, dit l'hôtesse, vous en savez beaucoup, il n'apartient pas aux filles de votre âge d'être si savantes & de tant babiller. Mais, ma mere répondit la jeune fille, ce Monsieur m'interoge, il faut bien que je lui réponde. Elle dit fort bien, reprit le Curé, & je lui en sai bon gré; cependant, ajouta-t-il en se tournant vers l'hôte, aportez-moi un peu vos livres que je les voïe. Je les vais querir, répondit l'hôte; & étant sorti il rentra un moment après avec une vieille malle fermée d'un cadenas, d'où il tira trois grands livres, & quelques papiers écrits à la main. Le Curé prit les livres, & le premier qu'il ouvrit, fut Don Cirongilio de Thrace, l'autre Don Felix-marte d'Hircanie, & le dernier, l'Histoire du grand & fameux Capitaine Gonçales Hernandés de Cordoüe, avec la vie de Don Garcias de Paredés. Si-tôt que le Curé eût vû le titre des deux premiers: Compere, dit-il regardant le Barbier, il ne nous manque plus ici que la niece & la servante de notre ami. Nous n'en avons pas besoin, répondit le Barbier, je les jeterai par la fenêtre aussi-bien qu'un autre, & sans aler plus loin, il y a assez bon feu

dans la cheminée. Comment, Messieurs, s'écria l'hôte, vous voulez brûler mes livres? Ces deux-ci seulement, répondit le Curé, Don Cirongilio, & Felixmarte. Est-ce donc, reprit-il, qu'ils sont étiques, que vous les condamnez d'abord au feu? Vous voulez dire heretiques, dit le Curé en souriant? Tout comme vous voudrez, répondit l'hôte; mais si vous avez si grande envie d'en faire brûler quelqu'un, je vous livre de bon cœur celui du grand Capitaine, & de ce Diego Garcia; mais pour ce qui est des autres, je laisserai aussi-tôt brûler ma femme & mes enfans. Mon patron, dit le Curé, ces deux livres ne sont qu'un amas de mensonges & de sotises qui n'aboutissent à rien; & cet autre est l'histoire veritable des actions de Gonçales Hermandés de Cordoüe, qui pour ses fameux exploits merita le surnom de grand Capitaine; & pour Diego Garcia de Parédes, c'étoit un Cavalier d'importance de la vile de Truxillo dans l'Estramadure, vaillant soldat & d'une force si prodigieuse, que d'un seul doigt il arêtoit une meule de moulin au plus fort de sa furie. On dit de lui qu'étant une fois à l'entrée d'un pont avec une épée à deux mains, il

empêcha le passage à toute une grande armée, & il a fait tant d'autres choses dignes d'admiration, que si elles avoient été écrites par un autre, au lieu qu'il a été lui-même son historien, & qu'il en a parlé avec une extrême modestie, ses actions auroient fait oublier celles d'Hector & d'Achille, & de tous les Heros du monde. Mais regardez, dit l'hôte, la belle chose pour s'en étonner, que d'arêter une roüe de moulin! Lisez pour plaisir Felix-marte d'Hircanie, qui d'un seul revers coupa cinq Geans par le milieu du corps comme il auroit fait cinq raves; & qui ataquant tout seul une des plus grandes armées qu'on ait jamais vûës, en tailla en pieces seize cens mile soldats armez depuis les piez jusqu'à la tête. Mais que direz-vous de Don Cirongilio de Thrace, qui avoit tant de courage, comme vous verrez dans son histoire, qu'étant un jour sur je ne sai quelle riviere, d'où il vit sortir tout à coup un grand dragon de feu, il lui sauta aussi-tôt sur le corps, & lui serra si fort la gorge avec les deux mains, que le dragon ne pouvant plus respirer, se plongea jusqu'au fond, sans que pour cela le brave Cavalier quitât jamais

prise. Et puis quand il fut là-bas, il se trouva dans un grand Palais, où il y avoit les plus beaux jardins du monde, & le dragon se changea en un vieillard venerable, qui lui conta des choses si merveilleuses, qu'on n'en a jamais vû de pareilles. Alez, alez, Monsieur le Curé, par ma foi je ne croi pas que vous ne devinssiez foû de plaisir, si vous aviez lû cette histoire, & nargue pour celle de ce grand Capitaine, & pour ce Garcia de Paradés. Dorothée se tournant alors vers Gardenio : Que dites-vous de tout ceci, lui dit-elle à demi bas, croïez-vous qu'il en manque beaucoup à nôtre hôte, pour devenir bien-tôt un second Don Quichotte ? Je le trouve assez avancé pour cela, répondit Gardenio, & je suis d'avis qu'on lui donne ses licences. De la maniere qu'il parle, il n'y a pas un mot dans les Romans qu'il ne croïe comme article de foi : & je défie tous les Carmes déchaussez de l'en desabuser. Mais, nôtre hôte, continuoit cependant le Curé, croïez-vous par vôtre foi qu'il y ait veritablement eu au monde un Cirongilio de Thrace, & un Felix-marte d'Hircanie, & tant d'autres Chevaliers de cette trempe ? Ne savez-vous pas

que ce ne sont que des fables inventées par des gens qui ne savoient que faire, & qui n'avoient d'autre dessein que de se divertir ? Desabusez-vous une fois pour toutes, & aprenez qu'il n'y a pas un seul mot de vrai de tout ce qu'on dit des Chevaliers errans. A d'autres, à d'autres, Monsieur le Curé, répondit l'hôte, à qui vendez-vous vos coquilles ? Oh ! vraïement on ne me donne pas ainsi le change. Je ne suis pas trop fin, Monsieur ; mais afin que vous le sachiez, il y en a de plus bêtes, & vous vous leverez de bon matin avant que de me faire croire que des livres moulez ne contiennent que des mensonges, & des rêveries, comme si Messieurs du Conseil Roïal étoient gens à soufrir qu'on imprimât des faussetez, qui ne seroient bonnes qu'à faire tourner la tête à ceux qui les liroient. Je vous ai déja dit, nôtre ami, repliqua le Curé, que tout cela n'est fait que pour amuser les gens inutiles, & sans ocupation : & de même que dans les Republiques bien policées on soufre de certains jeux, comme la paume, les échets, le billard, & quelques autres pour le divertissement de certaines gens qui ne peuvent travailller ; ou qui ne le doivent pas ; tout

de même on permet d'imprimer & débiter ces ſortes de livres, parce qu'il ne vient point à l'eſprit qu'il y ait des gens aſſez ſimples pour s'imaginer que ce ſoient de veritables hiſtoires. Si c'en étoit le tems, & que la compagnie le ſouhaitât, je dirois quelque choſe touchant les Romans, & de quelle maniere ils doivent être compoſez pour être bons, & peut-être ce que j'en dirois ne ſeroit pas inutile, ni même déſagreable. Mais cela aura ſon tems, & je ne deſeſpere pas d'en communiquer un jour avec ceux qui ont pouvoir d'y mettre ordre. Cependant, nôtre hôte, croïez ce que je vous ai dit & profitez-en, & Dieu veüille que vous ne clochiez pas du même pié que le Seigneur Don Quichotte. Ho! pour cela ne l'aprehendez-pas, Monſieur, répondit l'hôte: je ne ſerai pas aſſez foû pour me faire Chevalier errant, je vois fort bien qu'ils ne ſont pas en uſage preſentement comme ils étoient autrefois. Sancho qui ſe trouva préſent à une partie de cette converſation, fut bien étonné d'entendre dire que la Chevalerie errante n'étoit plus en ſage, & que tous les Romans n'étoient que folies & menſonges. Il en devint tout mélancolique & tout in-

Des Romans.

terdit, & resolut en lui-même d'atendre encore à quoi aboutiroit le vóïage de son Maître, & au cas qu'il ne réüssît pas aussi heureusement qu'il le souhaitoit, de le planter là & de s'en aler retrouver sa femme & ses enfans.

L'hôte prit sa male & ses livres pour les emporter ; mais le Curé l'arêta en lui disant qu'il vouloit voir de quoi parloient les papiers qu'on n'avoit pas lûs, & dont l'écriture lui paroissoit si belle ; & les prenant en même-tems, il trouva qu'il y avoit huit ou dix feüilles écrites à la main, avec ce titre au commencement : Nouvelle du Curieux impertinent. Il en lut tout bas sept ou huit lignes, & sans lever les yeux de dessus l'ouvrage, J'avoue, dit-il, que ce titre me tente, & j'ai envie de lire le reste. Vous y aurez du plaisir assurément, dit l'hôte, j'ai fait lire cette histoire à quantité d'honnêtes gens, qui en ont été bien satisfaits, & ils me l'ont tous demandée; mais je n'ai pas voulu m'en défaire, parce que le maître de cette male pourra repasser quelque jour, & je la lui veux rendre telle qu'il l'a laissée. Ce ne sera pourtant pas sans regret que je me déferai de ces livres : mais enfin ils ne sont pas à moi, & tout hôte que je suis, je

je ne laisse pas d'avoir ma conscience à garder. C'est bien dit à vous, répondit le Curé, mais si je trouve l'histoire agreable, vous voulez bien que j'en prenne une copie ? De bon cœur, Monsieur, repartit l'hôte. Pendant ce discours Cardenio avoit pris la Nouvelle, & en aïant lû quelque chose, Monsieur, dit-il au Curé, cela me paroît assez bon, & si vous voulez prendre la peine de lire tout haut, je croi que tout le monde sera bien aise de vous entendre. Je le voudrois bien, dit le Curé, mais ne seroit-il point plûtôt l'heure de dormir que de lire ? Pour moi, dit Dorothée, j'écouterai de bon cœur, & j'ai même besoin de quelque chose d'agreable pour me remettre l'esprit. Puisque cela est, Madame, repartit le Curé, voïons ce que c'est & si nous en serons aussi contens que les autres. Le Barbier & Sancho témoignerent aussi quelque curiosité, & s'étant tous placez, le Curé commença à lire ce qu'on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIII.

Le Curieux impertinent.

NOUVELLE.

IL y avoit à Florence, ville fameuse d'Italie, dans la province de Toscane, deux illustres Cavaliers, Anselme & Lothaire, qui vivoient ensemble dans une si grande union, & une amitié si parfaite, qu'on ne les apeloit que les deux amis. Ils étoient tous deux jeunes, d'un même âge, & avec les mêmes inclinations, si ce n'est qu'Anselme étoit un peu plus galand, & Lothaire aimoit plus la chasse. Mais ils s'aimoient tous deux encore plus que toutes choses, & renonçoient toujours l'un pour l'autre à leurs propres plaisirs. Anselme étoit devenu passionément amoureux d'une très-belle personne de la même Ville, & c'étoit un parti si grand, & pour le bien & pour l'aliance, qu'il resolut avec le consentement de son ami, sans quoi il ne faisoit rien, de la faire demander en mariage. Ce fut Lothaire luy-même qui en fit la demande, & il s'y conduisit si

bien, qu'en peu de jours il mit son ami en possession de sa Maîtresse qui s'apeloit Camille, & reçut de l'un & de l'autre mile témoignages de reconnoissance. Lothaire alla tous les jours chez Anselme, tant que durerent les réjoüissances des nôces : il aida même à en faire les honneurs, & ne negligea rien pour en augmenter les divertissemens. Mais aprés que les parens & les amis eurent fait leurs visites aux nouveaux mariez, il crut qu'il devoit retrancher les siennes, & que cette grande familiarité qu'il avoit euë avec Anselme, n'étoit pas de bonne grace aprés son mariage. Tout amoureux & tout passionné qu'étoit Anselme, il ne laissa pas de remarquer que Lothaire ne le voïoit plus avec le même empressement : il lui en fit des plaintes, & lui dit qu'il neût jamais pensé à se marier, s'il eût crû que cela les dût éloigner l'un de l'autre : que la femme qu'il avoit prise, n'étoit que comme un tiers dans leur amitié, & qu'il ne faloit pas qu'une circonspection hors de propos leur fit perdre ce beau nom des deux amis, qui leur avoit toujours été si cher : que Camille même avoit autant de déplaisir que lui de son éloignement, & qu'elle se trouvoit si heu-

reuse dans son mariage, qu'elle n'avoit pas plus de joie que de voir souvent celui qui y avoit le plus contribué. Enfin il n'oublia rien pour obliger Lothaire de venir chez lui comme auparavant ; & l'assura qu'il ne pouvoit être heureux sans cela. Lothaire répondit à ce discours avec tant de modestie & de prudence, qu'Anselme avoüa qu'il lui étoit obligé de sa discretion, & pour acommoder l'amitié & la bienseance, ils convinrent que Lothaire iroit trois ou quatre fois la semaine manger chez Anselme: mais Lothaire ne le promit que pour contenter son ami, & il n'y alla qu'autant qu'il crut le pouvoir faire, sans commettre la reputation d'Anselme, qui ne lui étoit pas moins chere que la sienne. Il lui disoit souvent que ceux qui ont de belles femmes, ne sauroient les veiller de trop près, quelque assurez qu'ils soient de leur vertu, le monde ne manquant jamais de donner un mauvais tour aux actions les plus innocentes, pour peu qu'il ait matiere de parler. Et par de semblables discours, & des conseils d'un veritable ami, il tâchoit de faire trouver bon à Anselme qu'il le vît moins qu'à l'ordinaire, & ne le voioit en effet que très-rarement. On trouvera

ſans doute peu d'exemples d'une auſſi ſincere amitié, & je ne ſai s'il y a jamais eu que Lothaire qui ait veillé ſi ſoigneuſement pour l'honneur de ſon ami, qu'il s'empêchât même de le voir, de crainte qu'on n'interpretât mal ſes viſites, & cela dans un âge où l'on fait peu de reflexions, & où le plaiſir tient lieu de tout. Cependant Anſelme ne voïoit point ce fidéle ami, qu'il ne lui fit des reproches de cette maniere de vie ſi reſervée : mais Lothaire lui donnoit de ſi bonnes excuſes, qu'il ne manquoit jamais de l'apaiſer. Un jour qu'ils ſe promenoient enſemble hors de la Vile, Anſelme prenant Lothaire par la main, lui parla de la ſorte : Croirois-tu bien, mon cher Lothaire, qu'après les graces que le Ciel m'a faites en me donnant de grands biens & de la naiſſance, & ce que j'eſtime incomparablement plus, Camille & ton amitié, je ne ſuis pourtant pas content, & que je n'ai gueres moins d'inquietude que ſi j'étois privé de tous les biens que je poſſede. Je me trouve depuis quelque tems dans un ſentiment étrange & bizare, dont je ne ſaurois me défaire ; j'avoüe avec confuſion que ce n'eſt qu'une fantaiſie extravagante: moi-même je m'en éton-

ne, & m'en fais à toute heure des reproches : mais elle s'est si bien emparée de mon esprit, que je n'en suis pas le maître, & n'aïant d'autre parti à prendre que de la satisfaire, je m'en ouvre sans scrupule à un ami qui m'a fait voir toute sa vie qu'il aime ma gloire & mon repos. Ne te moque point de moi, mon cher Lothaire, quand je t'aurai dit ce que c'est ; mais plains-moi en veritable ami, & aporte quelque remede à mon mal, toi qui peux me rendre par tes soins la joïe & le plaisir que j'ai perdu par mon extravagance.

Lothaire étonné des paroles d'Anselme, ne pouvoit penetrer à quoi tendoit ce discours ; il cherchoit en vain dans son imagination ce que pouvoit être que ce sentiment si étrange & si bizare, dont Anselme étoit tourmenté, & pour sortir promtement de peine, il lui dit, qu'il faisoit tort a leur amitié, en prenant un si long détour pour lui ouvrir son cœur, & que si son mal étoit sans remede, il lui aideroit au moins à le suporter, & à y chercher de la consolation. Mon cher ami, répondit Anselme, j'ai honte d'avoir tant balancé: mais une autre honte me retenoit, & je n'osois découvrir une pensée si dé-

raiſonnable. Aprens donc qu'elle eſt ma folie, puiſque tu le veux bien, & me donne le ſecours que je ne puis atendre que de toi. Je voudrois ſavoir en un mot ſi Camille m'eſt auſſi fidele dans le cœur que je l'ai cru juſqu'ici, & je ne puis m'en aſſurer qu'en la mettant à la derniere épreuve. Car enfin je m'imagine que ce qu'on apele vertu dans les femmes eſt comme ces pieces fauſſes, qui ont tout l'éclat de l'or ou de l'argent, mais que la coupelle diſſipe en fumée. Ce mot de vertu eſt un nom ſpecieux, & une belle aparence, qui couvre ſouvent de grandes foibleſſes, & je croi qu'on ne peut apeler vertueuſes que celles qui ne ſont tentées ni par les promeſſes, ni par les preſens, & que les larmes & la perſeverance d'un Amant n'ont jamais émuës. Car après tout, ce n'eſt pas une grande merveille qu'une femme ſoit ſage quand un mari ne lui donne pas ſujet de ne la point être; quand elle n'a pas aſſez de liberté, & que perſonne ne la ſolicite. Tu vois donc bien, Lothaire, que je ne fais gueres de cas d'une vertu qui n'eſt fondée que ſur la crainte, ou qui manque d'ocaſion, & que je ne puis eſtimer que celle que rien n'éblouït, & qui reſiſte à toutes ſortes d'ataques.

LIV. IV. CH. XXXIII.

Le curieux impertinent.

Voïons, je te prie, si celle de Camille est de cette nature, & éprouvons-la par tout ce qui est capable de tenter. Je sai bien que l'experience en est dangereuse, mais enfin je ne saurois avoir de repos si je ne suis absolument assûré de ce côté-là. Si Camille resiste, je suis le plus heureux de tous les hommes, & si elle sucombe, j'aurai au moins l'avantage de ne m'être point trompé dans l'opinion que j'ai des femmes, & de n'avoir pas été la dupe d'une sotte confiance, qui en abuse tant d'autres. Au reste ne songe point à me détourner d'un dessein qui te paroît sans doute ridicule : tous tes éforts seroient inutiles, dispose-toi seulement à me rendre toi-même cet office : tâche de faire croire à Camille que tu l'aimes, & ne neglige rien pour t'en faire aimer ; rends-lui tous les soins imaginables, & n'épargne ni les presens ni les promesses. Imagine-toi, encore un coup, que tu ne saurois me donner une preuve plus sensible de ton amitié, & commence dès aujourd'hui, je t'en prie. Anselme s'étant tû, Lothaire encore plus surpris qu'il ne l'avoit été d'abord, le regarda quelque tems sans parler, & après l'avoir bien consideré : Faut-il, Anselme, lui dit-il, que je

prenne serieusement ce que tu viens de dire ? & crois-tu que si je ne l'avois pris pour une raillerie, je ne t'aurois pas interrompu au premier mot ? Tu ne me connois plus, Anselme, & tu ne te connois pas toi-même, & si tu y avois fait un peu de reflexion, je ne croi pas que tu m'eusses voulu charger d'un emploi de cette sorte. On se sert de ses amis jusqu'à un certain point, mais les pousser par-de-là, c'est leur faire injure ; & quand on est resolu de les éprouver, ce ne doit pas être en des choses qui choquent la raison, & dont on ne peut atendre aucun bien. Tu veux que je fasse l'amoureux de ta femme, & qu'à force de presens & de soins je tâche de la corompre & de m'en faire aimer! Mais si tu es assûré de sa vertu, que te faut-il davantage, & qu'est-ce que mes soins ajoûteront à son merite? Sans doute, tu n'es pas persuadé de ce que tu dis, ou tu ne sais ce que tu demandes. Si tu doutes que Camille soit plus sage que les autres, prens ton parti sans vouloir éprouver ce qui en est, & dans la mauvaise opinion que tu as des femmes en general, jouïs paisiblement d'une incertitude qui ne t'est point desavantageuse. Souviens-toi, mon cher Anselme, que l'honneur d'une

Discretion necessaire dans les services que l'on exige de ses amis.

Livre IV. Ch. XXXIII. Le Curieux Impertinent.

femme ne consiste presque qu'en la bonne opinion qu'on a d'elle; contente-toi là-dessus dés sentimens de tout le monde, & des tiens propres; & puisque tu connois pour le moins autant qu'un autre la foiblesse des femmes, ne vas point tendre des pieges à la tienne par la simple curiosité d'éprouver si elle pourroit les éviter. Car enfin une belle femme est une glace polie, que la moindre vapeur ternit, & une fleur délicate qui se flétrit pour peu qu'on la touche. Je me souviens à propos de cela, de quelque Vers de Comedie, que je suis bien aise de te dire. C'est un bon vieillard qui conseille à un pere de veiller de près sur sa fille, de l'enfermer, de ne s'en point fier qu'à lui même, & lui dit ceci entre autres choses:

Les femmes sont comme le verre
Qu'il ne faut jamais éprouver
S'il casseroit ou non, en le jettant par terre;
Car on ne sait enfin ce qui peut ariver.

Mais comme il casseroit selon toute aparence,
Faut-il pas être fou, pour vouloir hazarder

Une semblable experience,
Sur un corps qu'on ne peut sonder?

Ceci sur la raison se fonde,
Et c'est l'opinion de tout le monde encor,
Que tant que l'on saura des Danaés au monde,
On y verra pleuvoir de l'or.

Après avoir parlé pour ton interêt, continua Lothaire, ne trouve pas mauvais, Anselme, que je parle pour le mien. Tu me regardes, dis-tu, comme ton veritable ami, & cependant tu me veux ôter l'honneur, & tu veux que je te l'ôte à toi-même. Que pensera Camille quand je lui ferai une déclaration d'amour, si ce n'est que je suis un perfide, qui ne fais point scrupule de violer les Loix les plus sacrées de l'amitié, & qui sacrifie encore à une passion criminelle la reputation de mon ami? Et n'aura-t-elle pas lieu de s'ofenser d'une liberté qui semblera lui reprocher que j'ai reconnu quelque chose d'indigne dans sa conduite? Mais si je la trouve foible, faudra-t-il que je te trahisse, Anselme? & si je ne le fais, quelle sera sa haine pour un homme qui ne lui aura donné des marques d'amour que pour se moquer

de sa credulité ? Si je m'excuse sur la priere que tu m'as faite, quelle opinion aura-t-elle d'un homme qui prend une telle commission, & combien même aura-t-elle de mépris pour celui qui me l'aura donnée ? Enfin comment éviterai-je les reproches des honnêtes gens, après avoir troublé par une fausse complaisance le repos de toute ta famille ? Ne deviendrons-nous pas l'un & l'autre la risée du public, qui admiroit nôtre intelligence ? Crois-moi donc, mon cher Anselme, demeure dans une opinion qui te rend heureux, & considere que tu hazardes tout contre rien dans un dessein si temeraire. Car aprés tout, si l'évenement ne répondoit pas à ton attente, tu en serois mortellement afligé ; quoi que tu en dise; & tu ne ferois plus que traîner une vie malheureuse qui me jetteroit moi-même dans le desespoir. En un mot, & pour ne te point flater de l'esperance de me pouvoir séduire, je veux bien que tu saches que je m'ofense de ta priere ; & qu'assurément je ne te rendrai jamais le dangereux ofice que tu souhaites de moi, quand ce refus me devroit coûter ton amitié, qui est la plus sensible perte que je puisse faire.

Le discours de Lothaire donna tant de

confusion à Anselme, qu'il fut long-tems sans pouvoir dire une seule parole: mais revenant enfin de son étonnement, Mon cher Lothaire, lui dit-il, je t'ai écouté avec atention & même avec plaisir, j'ai remarqué dans tes paroles tout ce qu'on peut avoir de discretion & de prudence, & tu me donnes la derniere marque d'amitié, en me refusant; j'avoüe même que je te fais une priere injuste, & qui ne peut avoir que de fâcheuses consequences; que si je ne suis tes conseils, je m'écarte entierement de la raison, & que je me jette en aveugle dans un précipice. Mais je suis malade, Lothaire, & d'un mal qui s'irite incessament; ainsi je ne puis plus guerir sans faire de remedes. Veritablement ceux que je demande, peuvent m'ôter la vie, aussi-bien que me soulager, mais je meurs inévitablement, si je ne les tente. Je t'ai long-tems caché mon mal dans l'esperance de le pouvoir surmonter, mais je n'ai pû m'en rendre le maître, & c'est ce déplorable état qui m'oblige de chercher du secours. Ne m'abandonne pas, mon cher ami; ne te pique point contre un homme qui a perdu la raison: traite-moi du moins comme ces malades qui ont le goût dépravé, & qui ne savent

Livre IV. Ch. XXXIII. Le Curieux impertinent.

ce qu'ils veulent. Commence, je te prie, à éprouver Camille sans faire les derniers éforts; elle n'est pas assez foible pour se rendre à la premiere ataque, & peut-être que me trouvant déja à demi persuadé par la force de tes raisons, cette legere épreuve de sa vertu & de ton amitié guérira mon imagination, sans qu'il soit besoin d'en faire davantage. Une fois pour toutes, souviens-toi, Lothaire, que j'en suis au point de ne pouvoir guerir sans remede, & que si tu m'obliges d'emploïer le secours d'un autre, je publie moi-même mon extravagance, & je hazarde l'honneur que tu veux me conserver. Enfin je te le repete, tu n'as presque rien à faire pour me rendre heureux; car pour peu que tu fasses d'éforts, & que tu trouves de resistance, je suis content de Camille & de toi; & tu nous mets tous trois en repos pour jamais. Au reste, ne crains rien de la part de Camille, si nous sommes obligez de lui découvrir notre intelligence, & fie-toi en moi, qu'elle ne la prendra que comme un jeu, sans en savoir mauvais gré ni à l'un ni à l'autre.

Lothaire, voïant l'ostination d'Anselme, & le danger qu'il y avoit à le re-

fuser, accepta cet étrange emploi, dans la resolution de s'y conduire si adroitement, que sans iriter Camille il trouvât le moïen de contenter son ami. Il n'est pas necessaire, lui dit-il, de vous découvrir à un autre; je me charge de l'entreprise, & mon amitié ne peut plus vous refuser cette complaisance. A ces mots, Anselme l'embrassa aussi tendrement que s'il lui eût redonné la vie; & après lui avoir fait mille remercîmens, il arêta avec lui, que dès le jour suivant il commenceroit l'execution de ce beau dessein, & que pour cela il lui donneroit moïen d'entretenir Camille tête à tête. Il lui fit ensuite comme un plan des galanteries qu'il vouloit qu'il fît à sa femme, sans oublier les Serenades & les Vers qu'il s'ofrit de faire lui-même, si Lothaire ne s'en vouloit pas donner la peine; ajoûtant à tout cela qu'il lui metroit entre les mains de l'argent & des pierreries pour les ofrir à Camille, quand il le jugeroit à propos. Lothaire ne fit point dificulté de consentir à tout pour se défendre d'un ami si déraisonnable, & ils revinrent ensemble chez Camille, qui étoit déja dans l'impatience de ce que son mari revenoit plus tard que de coû-

tume. Après quelques discours indiferens, Lothaire laissa son ami plein de joïe de la promesse qu'il lui avoit faite, & se retira bien embarassé de s'être chargé d'une si impertinente afaire. Il passa la nuit à songer comment il s'en démêleroit, & dès le lendemain il ala dîner chez Anselme, où Camille, à l'ordinaire, lui fit très-bon visage, sachant bien qu'elle faisoit plaisir à son mari, & se sentant elle-même redevable à Lothaire. En sortant de table, Anselme dit qu'il avoit afaire pour une heure ou deux, & pria Lothaire de s'entretenir cependant avec Camille. Lothaire fit ce qu'il put pour l'acompagner, & Camille voulut le retenir, mais ils n'y gagnerent rien ni l'un ni l'autre; & après avoir engagé Lothaire à l'atendre, sur ce qu'il avoit quelque chose d'important à lui dire, il sortit & les laissa seuls. Lothaire se trouva alors dans la conjoncture du monde la plus redoutable, & ne sachant que faire pour éviter le peril où son ami l'exposoit, il feignit d'être acablé de sommeil, & après s'en être défendu deux ou trois fois, il en fit des excuses à Camille, & se laissa insensiblement aler dans sa chaise, où s'il ne dormit, il en fit pour le moins

le moins le semblant. A quelque tems de-là Anselme revint, & trouvant encore Camille dans la chambre, & Lothaire qui dormoit, il crut qu'il n'avoit pas laissé de parler, & qu'ensuite il s'étoit endormi, & il atendit son réveil pour lui demander ce qui s'étoit passé. Mais Lothaire lui dit qu'il avoit craint d'éfaroucher Camille en lui faisant tout d'un coup une declaration d'amour; qu'il s'étoit contenté pour la premiere fois de lui parler de sa beauté, & de lui dire qu'en quelque lieu qu'il alât on ne s'entretenoit d'autre chose que de l'heureux choix qu'Anselme avoit fait: ne doutant point qu'il ne s'insinuât par-là dans son esprit, & qu'il ne la disposât à l'écouter une autre fois. Ce commencement satisfit tout-à-fait Anselme, & il dit à Lothaire qu'il lui donneroit tous les jours la même commodité d'entretenir sa femme, sans sortir pour cela de la maison; de crainte qu'une trop grande afectation ne lui donnât quelque soupçon du dessein. Quelques jours se passerent ainsi, que Lothaire ne disoit rien à Camille, & faisoit toûjours acroire au mari qu'il lui parloit; mais que jusques-là il n'avoit pas la moindre esperance d'en

LIVRE IV. CH. XXXIII.

Le Curieux impertinent.

pouvoir être écouté favorablement ; qu'au contraire elle l'avoit menacé de se plaindre à son mari, & de lui faire rompre tout commerce avec un ami si dangereux, si jamais il lui faisoit de semblables discours. Mais Anselme n'étoit pas homme à s'en tenir là ; & sa destinée ne le vouloit pas. Camille, dit-il, a resisté à des paroles : voïons, mon cher Lothaire, si elle aura la force de tenir contre quelque chose de plus réel ; je te donnerai demain deux mille écus d'or pour les lui ofrir, & autant pour acheter des pierreries ; il n'y a rien que les femmes aiment tant que de se voir parées, & les plus sages même ; & si Camille resiste à cet épreuve, je ne t'importunerai pas davantage. J'acheverai, puisque j'ai commencé, répondit Lothaire, & suis bien assuré que je ferai des éforts inutiles. Dès le lendemain Anselme, qui étoit trop exact pour manquer à sa parole, mit entre les mains de son ami les quatre mille écus d'or, & le jeta par-là en de nouveaux embaras. Mais enfin il resolut de dire que Camille étoit à l'épreuve de tout ; que ses presens ne l'avoient pas plus émûë que ses paroles ; & qu'après tout il craignoit d'attirer sa haine à force de la per-

secuter. Il eût aisément réüssi par-là, si le pauvre Anselme eût été le maître de lui-même : mais c'étoit un esprit renversé, que rien ne pouvoit contenter. Un jour, qu'il avoit laissé Camille & Lothaire seuls, comme il avoit acoûtumé, il entra dans une chambre tout proche, & d'où il pouvoit voir tout ce qui se passoit. Après les avoir observez près d'une heure, il vit que pendant tout ce tems-là Lothaire n'avoit pas seulement ouvert la bouche ; ce qui lui fit croire que tout ce qu'il lui avoit dit des reproches de Camille n'étoit qu'une défaite. Pour s'en mieux assurer, il entra dans la chambre où ils étoient, & aïant tiré Lothaire à part ; Hé bien, lui dit-il, de quelle humeur est aujourd'hui Camille ? De fort mauvaise humeur, répondit-il, & elle m'a parlé avec tant d'aigreur & de colere, qu'en verité je n'ose plus lui rien dire. Ah ! Lothaire ; Lothaire, s'écria Anselme, est-ce donc là ce que vous m'avez promis, & ce que je devois atendre de votre amitié ? J'ai fort bien vû que vous n'avez pas dit un mot à Camille, & je ne doute plus que vous ne m'aïez trompé en tout ce que vous m'en avez dit. Pourquoi m'empêchez-vous de me servir

d'un autre, si vous n'avez pas envie de me satisfaire? Lothaire tout honteux de se voir convaincu d'un mensonge, ne songea qu'à apaiser Anselme, au lieu d'essaier à le guerir; & il lui fit serment qu'il emploiroit tous ses soins pour lui donner satisfaction. Anselme le crut, & pour lui laisser plus de liberté, il resolut d'aler passer huit jours à la campagne, & s'en fit prier par un de ses amis, afin d'avoir un pretexte qui contentât Camille. Fut-il jamais un homme plus miserable que celui-là? Il avoit toutes choses à souhait, & en joüissoit tranquilement, s'il n'eût lui-même troublé son repos; il aimoit cherement sa femme, il en étoit tendrement aimé; elle avoit de la beauté, du bien & de la vertu; & comme s'il n'y eût pas eu dequoi le contenter; il s'amuse encore à chercher ce qui ne se trouve point dans la nature. Mais il ne vaut pas une digression, reprenons nôtre Histoire.

L'industrieux Anselme ne manqua pas d'aler à la campagne dès le lendemain, & dit à Camille, en partant, que Lothaire viendroit dîner avec elle, & prendroit soin de tout en son absence, & qu'il la prioit de le traiter comme elle le traiteroit lui-même. Ce fut une

chose assez fâcheuse pour Camille que l'ordre de son mari, aussi lui témoigna-t-elle modestement, qu'elle ne le recevoit pas sans peine. Elle lui dit qu'elle ne croïoit pas qu'il fût tout-à-fait dans la bienséance que Lothaire vînt si familierement chez lui pendant qu'il n'y seroit pas, & que si c'étoit qu'il doutât de sa capacité à conduire seule les afaires de la maison, elle le prioit d'en vouloir faire une fois l'experience, & qu'il verroit qu'elle ne manquoit ni de soin ni de conduite. Anselme repliqua avec autorité qu'il le souhaitoit ainsi, & partit en même-tems. Lothaire ala donc le lendemain voir Camille, qui le reçut avec toute l'honnêteté imaginable; mais elle fit si bien, qu'elle ne se trouva pas un moment seule avec lui, y aïant toujours quelqu'un de ses gens dans sa chambre; & sur-tout Leonelle, une fille qui avoit été nourrie avec elle, & qu'elle aimoit beaucoup. Les trois premiers jours, Lothaire ne dit rien, quoi qu'il lui fût aisé d'en prendre le tems pendant que les gens de la maison mangeoient. Il est vrai que la prudente Camille avoit ordonné à Leonelle de dîner toujours avant les autres, afin d'être en état de se tenir près d'elle; mais cette fille qui

Liv. IV.
Ch. XXXIII.
Le Curieux impertinent

avoit bien d'autres afaires en tête, ne se soucioit pas trop des ordres de sa Maîtresse, & la laissoit souvent seule. Lothaire ne se servit point, comme j'ai dit, de l'ocasion, soit qu'il eût encore envie d'abuser son ami, ou qu'il ne pût consentir à se joüer de Camille, qui le traitoit si honnêtement, & qui d'ailleurs avec tant de beauté & de douceur, avoit l'air si serieux & si modeste, qu'il ne la pouvoit regarder qu'avec respect. Mais cette retenuë de Lothaire, & le silence qu'il gardoit, eurent à la fin un éfet tout contraire à son intention, & les charmes de cette belle personne ne manquerent pas de faire sur lui l'impression qu'il en craignoit. Pendant qu'il s'empêchoit de lui parler, il ne laissoit pas de faire des reflexions sur sa beauté, & croïant ne tourner les yeux vers elle que par bienséance, il commença peu à peu à la regarder avec admiration, & après cela avec tant de plaisir, qu'il ne pouvoit plus s'en détacher. Enfin l'amour naissoit insensiblement dans son cœur, & avoit déja fait bien du progrès avant qu'il s'en aperçût. Que ne se dit-il point lors qu'il vint à se reconnoître, & quels combats ne sentit-il point en lui-même entre cet amour naissant, & la sincere ami-

tié qu'il avoit pour Anselme ? Il se repentit mile fois de la complaisance qu'il avoit euë pour cet imprudent ami, & il étoit à tout moment sur le point de prendre la fuite ; mais tout autant de fois le plaisir de voir Camille le retenoit, & dans trois ou quatre jours la beauté, la douceur, & les rares qualitez de cette femme, & peut-être la destinée qui vouloit châtier l'imprudence d'Anselme, triomphèrent de la fidelité de Lothaire. Il crut qu'une résistance de trois jours avec de perpetuels combats sufisoit pour l'afranchir des devoirs de l'amitié, & ne trouvant plus de raison qu'à aimer la plus aimable personne du monde, il franchit entierement le pas, & fit connoître à Camille la violence de sa passion. Camille, qui se trouva dans un étonnement incroïable d'une declaration si peu atenduë, ne répondit pas une parole ; elle se leva seulement du lieu où elle étoit, & se retira dans une autre chambre. Mais une maniere si dédaigneuse ne rebuta point Lothaire ; il en estima davantage Camille, & l'estime augmentant encore son amour, il resolut de suivre son dessein, & ne perdit point l'esperance. Cependant Camille, après avoir long-tems consulté

quel parti elle devoit prendre, jugea enfin que le plus sûr étoit de ne donner plus occasion à Lothaire de l'entretenir, & envoïa dès le soir même un Laquais à Anselme, avec ce billet :

Vous m'avez témoigné beaucoup de confiance, en me laissant seule, & je vous en suis extrémement obligée. Mais il me semble, mon cher Anselme, que cela n'est pas de trop bonne grace, & que vous n'êtes point assez jaloux d'un bien que vous dites que vous estimez. Pour moi, qui vous aime veritablement & avec toute la tendresse imaginable, je ne puis plus soufrir vôtre absence; & je me trouve si triste & si embarassée, que si vous ne revenez promtement, je me retirerai chez mon pere. Car aussi bien je ne sai si celui à qui vous avez laissé le soin de vôtre maison, ne pense point plus à ses afaires qu'aux vôtres. Vous êtes sage & prudent, je ne vous en dis pas davantage.

Anselme vit bien par ce billet, que Lothaire lui avoit tenu parole, & que Camille avoit fait son devoir; & ravi d'un si heureux commencement, il fit dire à sa femme qu'elle ne pensât point du tout

du tout à sortir de sa maison ; & qu'il seroit bien-tôt de retour. Camille qui avoit atendu toute autre chose de la part de son mari, fut bien étonnée de cette réponse, qui la mettoit encore en de nouveaux embaras. Elle ne savoit si elle devoit demeurer dans sa maison, où sa reputation étoit exposée par la liberté que Lothaire y avoit ; & elle n'osoit l'abandonner, de crainte de déplaire à son mari. Après y avoir bien pensé, elle choisit malheureusement le pire, & resolut de demeurer, & de ne point éviter Lothaire, pour ne pas donner quelque chose à penser à ses gens ; elle se repentit même de ce qu'elle avoit écrit à son mari, qui pouroit la soupçonner sur ce billet d'avoir donné quelque ocasion à Lothaire de lui manquer de respect. Elle se crut en sûreté contre Lothaire, se trouvant assûrée d'elle-même, & elle s'imagina que c'étoit assez combatre sa passion que de n'y pas répondre, sans en donner avis à son mari, qu'elle craignoit si fort de commettre avec son ami, qu'elle songea même comment elle pouroit expliquer son billet lors qu'il viendroit à lui en demander le sujet. Dans une resolution si prudente en aparence, & en éfet si perilleuse, Camille écouta

le jour suivant tout ce que voulut dire Lothaire. Et lui pressé de sa passion, & trouvant l'ocasion favorable, sût dire tant de choses, & parla avec des sentimens si passionnez & une expression si tendre, que la fermeté de Camille commençant à s'ébranler, elle eut bien de la peine à empêcher que ses yeux ne découvrissent ce qui se passoit dans son cœur. Tous ces mouvemens qui étoient si soigneusement observez de Lothaire, redoublerent sa passion & ses esperances; & la liberté qu'il avoit trouvée à parler, lui faisant croire que Camille n'étoit pas invincible, il n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit toucher, & vint enfin à bout de la rendre aussi infidelle qu'il l'étoit lui-même. Voici un bel endroit pour faire une reflexion morale, mais chacun la peut faire en particulier; & tout le monde est assez instruit qu'il est dangereux de faire tête à l'amour, & qu'on ne s'en défend que par la fuite.

Camille aïant pleinement justifié par sa foiblesse l'opinion qu'Anselme avoit de toutes les femmes, fit confidence du tout à Leonelle, à qui il étoit dificile de le cacher, & dont même elle crut avoir besoin dans la suite. Pour Lothaire, il ne voulut point découvrir à Camille

qu'Anſelme l'avoit forcé de la rechercher, & lui avoit donné lui-même les moïens d'en venir à bout, de crainte qu'elle ne prît ſon amour pour une feinte, dont elle avoit été la dupe, & que venant à ſe repentir de ſa foibleſſe, elle ne le haït encore plus qu'elle ne l'auroit aimé. Anſelme qui ſe réjoüiſſoit cependant à la campagne de ce que Lothaire s'étoit aquité de ſa promeſſe, revint enfin, & plein de ſon impatience ordinaire ala voir auſſi-tôt ce cher ami, pour lui demander quel fruit il avoit tiré de ſon abſence. Anſelme, lui dit Lothaire en l'embraſſant, tu peux te vanter d'avoir une femme incomparable, & que toutes les autres doivent regarder comme l'ornement de leur ſexe, & le modèle de leur conduite. Toutes mes paroles ſe ſont perduës en l'air; elle s'eſt moquée de mes larmes, & mes ofres n'ont fait que l'iriter. Enfin j'ai trouvé une ſageſſe à l'épreuve & un cœur inébranlable; & pour le dire en un mot, Camille a encore plus de vertu que de beauté, & tu es le plus heureux de tous les hommes. Tiens, cher ami, voilà ton argent que je te rends, je n'ai point voulu m'en ſervir. Camille m'a bien fait connoître qu'elle a le cœur trop bon

pour se rendre à des choses basses. Hé bien, Anselme, tu dois être content, joüis donc paisiblement de ta bonne fortune, sans la commettre davantage. C'est le conseil que mon amitié te donne, & tout le fruit que je veux tirer de la complaisance que je t'ai renduë. On ne sauroit exprimer la joïe que ce discours mit dans le cœur d'Anselme, qui ne pouvoit cesser de se loüer d'un si bon ami. Mais n'étant pas encore pleinement satisfait, il le pria de continuer ses galanteries, quand ce ne seroit que pour se divertir ; qu'il pouvoit s'épargner une partie des soins qu'il avoit pris jusques-là, mais qu'il ne cessât pas tout-à-fait : & comme les vers ne lui coûtoient rien, qu'il le conjuroit d'en vouloir faire pour Camille sous le nom de Cloris, & que lui feroit semblant de croire que c'étoit pour une autre personne dont il étoit amoureux. Lothaire à qui ses complaisances n'étoient plus à charge, lui promit tout ce qu'il voulut : & Anselme étant de retour chez lui, la premiere chose qu'il fit, fut de demander à Camille ce qui l'avoit obligée de lui écrire en campagne. Je m'étois figurée, répondit Camille, que Lothaire me regardoit en votre absence

avec d'autres yeux que quand vous étiez present ; mais j'ai bien reconnu depuis que ce n'étoit qu'une imagination ; car il me semble même qu'il évite avec soin de me voir, & de demeurer seul avec moi. Au reste je n'étois pas fâchée d'avoir un pretexte de vous faire revenir ; & il me semble que vous n'aviez pas la même impatience. Anselme lui dit là-dessus, qu'elle ne devoit rien craindre de la part de Lothaire, parce qu'il étoit amoureux d'une jeune Demoiselle de la Ville, pour qui il faisoit souvent des Vers sous le nom de Cloris, & que quand cela ne seroit pas, il étoit assûré de son amitié & de sa vertu. Cette feinte Cloris ne donna point de jalousie à Camille, Lothaire l'aïant déja avertie qu'il diroit à Anselme qu'il étoit amoureux, afin de lui ôter toute sorte d'ombrage, & de pouvoir faire des Vers pour elle sous un nom emprunté. Quelques jours après, aïant dîné tous trois ensemble, Anselme pria Lothaire de leur dire quelques Vers de ceux qu'il faisoit pour Cloris, lui disant qu'il n'en devoit point faire scrupule, puisque Camille ne la connoissoit pas. Quand elle la connoîtroit, repliqua Lothaire, je n'en ferois point de scru-

pule ; un Amant ne fait point de tort à la personne qu'il aime lors qu'il se plaint de sa rigueur, au même-tems qu'il louë sa beauté. Voici un Sonnet que j'ai fait il n'y a pas long-tems.

SONNET.

Pendant qu'un doux sommeil, dans l'ombre & le silence,
Délasse les mortels de leurs divers travaux,
Des rigueurs de Cloris je sens la violence,
Et j'implore le Ciel sans trouver de repos.

Quand l'Aurore renaît, ma plainte recommence,
Et je ressens aussi mile tourmens nouveaux;
Je passe tout le jour dans la même souffrance,
Esperant vainement la fin de tant de maux.

La nuit revient encore, & ma plainte de même;
Tout est dans le repos, & mon mal est extrême,

Comme si j'étois né seulement pour souffrir.

Qu'est-ce donc que j'atends de ma perseverance,
Si le Ciel & Cloris m'ôtent toute esperance?
Mais n'est-ce pas assez d'aimer & de mourir?

Camille ne trouva pas ce Sonnet mauvais, & Anselme qui s'acommodoit de tout ce qui servoit à son dessein, le trouva admirable, & l'aïant extrêmement loüé: Il faut, dit-il, que cette Dame soit bien cruelle, & bien injuste pour prendre plaisir à desesperer un honnête homme, qui lui donne tant de marques de son amour? Quoi donc! dit Camille, est-ce que tous les amans disent vrai dans leurs Vers? Non pas comme Poëtes, répondit Lothaire, mais comme amoureux, ils en disent encore beaucoup moins qu'il n'y en a. Cela n'est que trop vrai, dit Anselme, pour apuïer toujours les sentimens de Lothaire, & les faire valoir auprès de Camille (car on eût dit que ce pauvre homme eût été bien fâché de negliger la moindre chose qui pût servir à le per-

dre) Camille sans s'apercevoir de l'artifice de son mari, prenoit beaucoup de plaisir à ce qu'ils disoient, parce qu'elle aimoit éperduëment Lothaire, & qu'elle ne doutoit point que ce ne fût pour elle qu'il faisoit des Vers. Elle lui demanda s'il n'en savoit point d'autres, & le pria d'en dire. Voici un autre Sonnet, répondit Lothaire, dont je n'ai gueres meilleure opinion que du premier, mais vous en jugerez.

AUTRE SONNET.

Je sens bien que je meurs, il est inévitable;
La douleur qui me presse, acheve son éfort;
En moi-même aprés tout, j'aime bien mieux mon sort,
Que de cesser d'aimer ce que je trouve aimable.

A quoi bon essaïer un remede haïssable,
Qui pour me bien guerir ne peut être assez fort?
Mais bravant les rigueurs, les mépris & la mort,
Faisons voir à Cloris un Amant veritable.

Ha ! qu'on est imprudent de courir au hazard,
Sans connoître de Port, sans Pilote, & sans art,
Une Mer inconnuë, & sujette à l'orage !

Mais pourquoi murmurer ? s'il faut mourir un jour,
Il est beau de mourir par les mains de l'Amour :
Et mourir pour Cloris est un heureux naufrage.

Anselme qui ne songeoit qu'à son dessein, trouva ce Sonnet aussi bon que l'autre, & ne le loüa pas moins ; & continuant à se tromper lui-même, il ajoûtoit tous les jours quelque chose à son malheur, & ne cessoit de se loüer d'un homme qui le trahissoit incessament, & d'une femme qui faisoit le deshonneur de sa maison. A quelque tems de-là Camille se trouvant seule avec Leonelle, & l'entretenant de sa passion : Que je me veux de mal, lui dit-elle, ma chere amie, de m'être si-tôt laissée persuader ; & que je crains que Lothaire ne vienne à me mépriser quand il se souviendra de ma foiblesse, & du

peu que lui coûte mon amitié ! Hé ! de quoi vous attristez-vous là, Madame, répondit Leonelle ? Au contraire c'est ce qui doit redoubler sa reconnoissance ; & après tout qu'est-ce que peut avoir Lothaire à vous reprocher ? N'a-t-il pas fait le même chemin que vous ? ne vous alez donc point mettre dans l'esprit toutes ces imaginations fâcheuses, mais croïez que Lothaire vous estime autant que vous l'estimez, & qu'il est le plus content du monde d'être aimé d'une belle personne ; car enfin il ne faut pas douter que ce ne soit un honnête homme. Pour moi, ajouta-t-elle, j'ai remarqué une chose dans le monde, qui est que l'amour ne se ménage pas comme on voudroit, & que c'est lui qui nous mene à sa fantaisie. Camille sourit de ce que venoit de dire Leonelle, & connut bien par ce discours qu'elle étoit encore plus savante en matiere d'amour qu'elle n'en faisoit semblant. Cette creature ne s'en cacha même pas, avoüant franchement à sa maîtresse qu'un jeune Gentilhomme de la Vile lui faisoit l'amour. Camille extrêmement troublée d'aprendre une chose qui pouvoit avoir de si dangereuses suites, voulut savoir au vrai s'il n'y avoit

entre eux que des paroles. Mais cette fille lui dit effrontément que la chose ne pouvoit aler plus loin qu'elle aloit. Tout ce que put faire Camille dans l'embaras où elle se trouva, fut de prier Leonelle de ne rien dire à son amant de ce qu'elle savoit d'elle, & de prendre garde sur tout à se conduire si bien avec lui, que son mari ni Lothaire n'en pussent avoir de connoissance. Leonelle le promit & en jura; mais elle s'en aquita de telle sorte, qu'elle fit bien-tôt voir à Camille qu'elle avoit eu raison de la craindre. Cette imprudente creature, autorisée de l'exemple de sa maîtresse, & s'assûrant qu'elle n'oseroit plus lui rien dire, fut assez hardie pour faire venir son amant jusques dans la maison d'Anselme, & même aux yeux de Camille, qui desormais reduite à tout soufrir, étoit contrainte de la servir dans sa passion, & lui aidoit souvent à faire cacher ce jeune homme, de crainte que son mari ne le découvrît. Avec cela tous ses soins ne pûrent empêcher qu'un matin à la pointe du jour Lothaire ne vît sortir l'amant de Leonelle. Il en fut si surpris, qu'il le prit d'abord pour un phantôme; mais le voïant marcher à grans pas, & le nez dans son manteau,

Liv. IV.
Ch. XXXIII.

Le Curieux impertinent.

il vit clairement que c'étoit un homme qui ne vouloit pas être connu; & ne songeant pas plus à Leonelle que si elle n'eût jamais été au monde, il s'imagina que ce devoit être un homme à bonne fortune, que Camille ne traitoit pas moins bien que lui. Lothaire transporté de jalousie & de rage ne pensa plus qu'à se venger de Camille; & s'abandonant à sa fureur, il entra brusquement chez Anselme; & sans atendre qu'il fût levé : Anselme, lui dit-il, il y a déja quelques jours que je me fais violence pour ne te pas découvrir une chose qu'il t'importe de savoir; mais enfin l'amitié que je te dois, l'emporte sur toute autre consideration & je ne puis te la cacher plus long-tems; en un mot j'ai vaincu, Anselme, & je puis me vanter que Camille n'est plus si farouche. Je ne t'en ai pas averti plûtôt, parce que je n'étois pas encore assûré si ce que je prenois pour foiblesse en ta femme, n'étoit point une ruse pour éprouver si je parlois tout de bon. Je m'atendois toujours que tu me viendrois dire qu'elle t'a averti de tout, comme le devoit faire une femme d'honneur; mais puis qu'elle ne t'a parlé de rien, je ne doute plus qu'elle n'ait envie de me tenir la parole qu'elle m'a don-

née, de me laisser toute liberté de l'entretenir seul à seul, la premiere fois que tu iras à la campagne. Mais, Anselme, c'est un secret que je te confie, & qui ne doit pas te donner d'emportement; car après tout, Camille ne t'a point encore offensé; & elle peut revenir d'une foiblesse que tu crois si naturelle aux femmes. Jusqu'ici tu t'es bien trouvé de mes conseils, sers-toi de celui que je vais te donner; fais croire à Camille que tu vas aux champs pour deux ou trois jours, & trouve moïen cependant de te cacher dans sa chambre; nous verrons ce qu'elle fera, & quelle resolution tu dois prendre.

Il n'est pas aisé de dire ce que sentit Anselme à une nouvelle si desagreable; il demeura tout éperdu, les yeux baissez en terre, & comme un homme sans sentiment. A la fin regardant tristement Lothaire; Vous avez fait, lui dit-il, ce que j'atendois de votre amitié, voïez maintenant ce qu'il faut que je fasse; je m'abandonne entierement à votre conduite. Lothaire ne sachant que lui dire dans l'état où il le voïoit, l'embrassa, & sortit assez brusquement. Mais il ne fut pas plûtôt parti qu'il commença à se repentir de ce qu'il venoit de

faire en exposant si inconsiderément Camille, dont il eût pû se venger avec moins de honte & de peril pour elle. Cependant ne pouvant plus empêcher que la chose ne fût faite, ni trouver le moïen de la racommoder, il se resolut de l'en avertir elle-même, & comme il lui pouvoit parler à toute heure, il le voulut faire dès le même jour. Anselme étoit déja sorti de chez lui quand Lothaire y entra, & Camille se voïant seule avec lui: Ha, mon cher Lothaire! lui dit-elle, que j'ai sur le cœur une chose qui me fait de peine, & que j'en aprehende les suites! Leonelle a un amant, & elle a si bien perdu toute honte, qu'elle ne craint pas de le faire venir toutes les nuits dans sa chambre, où il demeure jusqu'au jour. Voïez, je vous prie, à quoi m'expose cette malheureuse fille; & ce que pourront penser ceux qui verront sortir cet homme à une telle heure? Mais ce qui m'embarasse le plus, c'est de me voir contrainte de dissimuler; parce qu'en la voulant châtier de son insolence, je ferois peut-être un éclat qui retomberoit sur moi. Cependant je suis absolument perduë, si cela ne change; songez, je vous prie, à y metre ordre. D'abord que Lothaire entendit parler Camille,

il crut que ce n'étoit qu'un artifice, pour lui faire croire que celui qu'il avoit vû sortir le matin étoit l'amant de Leonelle ; mais la voïant toute en larmes, il ne douta plus qu'elle ne dît vrai, & ne fut pas moins afligé qu'elle-même. Il lui aprit ensuite que ce n'étoit pas-là le plus grand de leurs maux ; & lui demandant cent fois pardon de ses soupçons & de ses emportemens, il lui avoüa ce que la jalousie l'avoit forcé de dire à Anselme, & qu'il l'avoit fait resoudre de se cacher pour être témoin du reste. Peu s'en falut qu'un coup si terrible n'achevât d'acabler Camille ; mais comme si la colere l'eût soûtenuë, elle s'emporta avec fureur contre Lothaire & lui dit mille injures ; elle se reprocha à elle-même sa mauvaise conduite, & fit des resolutions étranges, & dit tant de choses, que Lothaire tout confus se jetta à ses piés sans oser la regarder, & sans savoir que lui répondre. Ses larmes & son silence apaiserent enfin Camille, qui trouvant en même-tems dans son esprit dequoi reparer l'imprudence de son amant, ne le jugea pas si coupable, & lui pardonna une faute, qu'il n'eût peut-être pas faite s'il ne l'eût trop aimée. Elle lui dit seulement

Liv. IV. Ch. XXXIII.

Le Curieux impertinent.

qu'il ne manquât pas de faire ensorte qu'Anselme se cachât le lendemain dans son cabinet; & que selon ce qu'elle avoit projeté, elle étoit assûrée qu'ils se verroient à l'avenir avec plus de liberté que jamais. Lothaire eut beau la presser, elle ne s'ouvrit pas davantage, de crainte qu'il ne trouvât à redire à ce qu'elle avoit pensé. Mais elle l'avertit de venir si-tôt qu'elle le feroit apeler, & de répondre à tout ce qu'elle lui diroit, comme s'il ne croïoit pas qu'Anselme l'écoutât. Le lendemain Anselme monta à cheval, sur le prétexte d'aler voir un de ses amis à la campagne, & rentrant aussi-tôt, il s'ala cacher dans la chambre de sa femme, où il s'acommoda comme il voulut, sans être troublé de Camille & de Leonelle qui lui en donnerent tout le loisir: & ces deux honnêtes personnes après l'avoir laissé quelque tems dans les fraïeurs que peut avoir un homme qui va s'assûrer par ses propres yeux de la perte de son honneur, entrerent enfin dans la chambre.

Jusqu'à quel point une femme infidéle est capable de pousser l'hipocrisie.

A peine Camille y eut-elle mis le pié, qu'elle fit un grand soûpir & dit à Leonelle : Helas! ma chere amie, tu ne devinerois jamais pourquoi je t'ai demandé le poignard de mon mari, & je ferois

rois peut-être bien mieux de m'en percer le cœur tout-à-l'heure, que d'executer la resolution que j'ai prise. Mais auparavant je veux savoir de Lothaire quelle foiblesse il a pû remarquer en moi, pour m'oser déclarer des sentimens qui m'ofensent au dernier point, & qui n'ofensent pas moins le meilleur ami qu'il ait au monde. Regarde s'il ne paroît point dans la ruë, & l'apele; car voici l'heure qu'il croit trouver des momens favorables à sa passion. Mais il s'y trompera le lâche, & je lui ferai voir combien mes intentions sont éloignées des siennes. Hé! mon Dieu, Madame, répondit la rusée Leonelle, que voulez-vous faire de ce poignard? Voulez-vous vous tuer, ou tuer Lothaire; & ne voïez-vous point que cela iroit toujours contre vous-même? Helas! Madame, il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que vous fait ce méchant homme, & ne le laisser point entrer à cette heure que nous sommes seules. C'est un insolent que sa passion aveugle, & nous ne sommes que des femmes sans force & sans resolution; & que sait-on si devant que vous veniez à bout de vous venger de lui, il ne fera point quelque violence plus fâcheuse, que s'il vous

ôtoit la vie à Mais, Madame, quand vous l'aurez tué, car je vois bien que c'est vôtre dessein, qu'est-ce que nous en pourons faire ? Qu'Anselme en fasse ce qu'il voudra, répondit Camille, pour moi je ne pense qu'à me venger ; il me semble que le tems que j'y perds me rend moi-même coupable de l'afront que j'ai reçû, & que je fais autant d'infidelitez à mon mari, que je retarde de momens à reparer son honneur & le mien.

Anselme entendoit tout cela, caché derriere une tapisserie, & à chaque parole de Camille il formoit autant de différentes pensées : mais quand il la vit si resoluë de tuer Lothaire, il fut sur le point de se découvrir pour sauver son ami : néanmoins il voulut voir jusqu'où pouvoit aler la resolution de sa femme, se reservant à paroître quand il seroit tems de s'y oposer. Cependant il prit une grande foiblesse à Camille, ou du moins Anselme le crut ; & Leonelle la voïant tomber sur un lit, se mit à crier comme si elle l'eût vûë morte, & fit des cris & des lamentations si pitoïables, qu'il n'y a personne qui n'eût crû qu'elle étoit la fille du monde la plus afligée, & sa maîtresse la plus innocen-

te de toutes les femmes. Camille ne fut pourtant pas long-tems à revenir de son feint évanoüissement, & la premiere chose qu'elle fit, ce fut de dire à Leonelle: Hé bien, Leonelle, que ne vas-tu donc apeler ce traitre; fais-le venir tout-à-l'heure, qu'une seconde foiblesse ne me mete hors d'état de m'en venger, & que mon ressentiment ne se dissipe en paroles inutiles. J'y cours, Madame, répondit Leonelle en s'essuïant les yeux, mais je vous prie auparavant de me donner ce poignard. Vas, vas, Leonelle, ne crains rien, repartit Camille, je suis resoluë de me venger : je veux bien mourir, mais avant toute chose il faut que le sang de Lothaire me fasse raison de l'outrage qu'il me fait. Leonelle ne pouvoit se resoudre à laisser sa Maîtresse, & elle ne sortit qu'après se l'être fait dire encore plusieurs fois. Et alors Camille se voïant seule commença à marcher à grands pas par la chambre ; elle se jeta trois ou quatre fois sur son lit & témoigna dans toutes ses actions une inquietude terrible. Non, non, s'écria-t-elle enfin, il n'y a plus à balancer ; il faut qu'il périsse, il me coûte trop de larmes, il lui en coûtera la vie, & il ne se vantera jamais d'avoir impunément

tenté la vertu de Camille. Elle se promenoit en disant cela, le poignard à la main, & les yeux pleins de fureur, & elle animoit ses paroles d'un air où il paroissoit tant de desespoir, que tout le monde y auroit été trompé. Anselme dans une admiration incroïable de tout ce qu'il voïoit, n'en vouloit pas davantage pour se guerir des soupçons que Lothaire lui avoit donnez; & craignant pour lui la fureur de sa femme, ou que dans son impatience elle ne la tournât contre elle-même, il aloit sortir pour la desabuser, quand Leonelle entra, tenant Lothaire par la main. A peine Camille le vit paroître qu'elle lui cria: Arêtez, Lothaire, ne passez pas plus avant; car si vous êtes assez hardi pour vous aprocher de moi, je me donnerai au même instant de ce poignard dans le sein. Connoissez-vous Anselme, Lothaire, & me connoissez-vous? Répondez sans chercher de détour. Lothaire qui s'étoit bien douté du dessein de Camille, d'abord qu'elle lui avoit dit de faire cacher Anselme, ne fut pas surpris de se voir reçû de la sorte; & acommodant la réponse à l'intention de sa Maîtresse, il lui répondit: Je ne croiois pas, belle Camille, que vous me fissiez

apeler pour me parler de la sorte, j'avois meilleure opinion de mon bonheur; & si vous n'étiez pas resolue de me tenir la parole que vous m'avez donnée, vous deviez m'y preparer, au lieu de me tendre un piege qui fait tort à vôtre foi, & à la grandeur de mon afection. Mais pour vous répondre exactement: Oüi, je connois bien Anselme, & nous nous connoissons lui & moi dès l'enfance; je ne parle point de nôtre amitié, vous savez ce qu'en est, & que si j'ai des sentimens qui semblent la trahir, il faut s'en prendre à l'amour qui ne connoît de loix que les siennes: & pour vous, belle Camille, si je vous connoissois moins, je serois plus innocent & plus tranquile. Si cela est, injuste & lâche ami, s'écria Camille, si tu nous connois si bien l'un & l'autre, pourquoi violes-tu une amitié que mon mari a toujours sincerement respectée? & comment oses-tu paroître devant moi, après une perfidie qui ne m'ofense pas moins que lui? Que pensois-tu de moi, quand tu me vins déclarer ta passion? T'avoit-on dit que je fusse si aisée à toucher, que je pûsse voir sans horreur la trahison que tu faisois à ton ami; ou croiois-tu qu'un si grand sacri-

fice fût capable de me tenter ? Mais non, il faut qu'il y ait autre chose, je ne me suis peut-être pas assez ménagée devant toi, & ne croïant pas avoir lieu de m'en défier, j'ai sans doute negligé quelque bienséance, ou j'ai pris des libertez que tu as mal interpretées. Cependant, lâche que tu es, ai-je jamais fait la moindre chose qui pût flater ton esperance ? m'as-tu trouvée sensible aux presens, & m'as-tu jamais parlé de ta passion que je ne t'aïe rejeté avec mépris ? Mais après tout, j'ai tort de ne t'avoir pas châtié assez severement ; c'est ma douceur qui t'a fait perseverer, & quand je n'aurois d'autre crime que la sote prudence qui m'a si souvent empêchée de me plaindre à Anselme, dans la crainte de vous broüiller ensemble, & dans l'esperance que tu pourrois te repentir, je suis assez coupable, & je veux bien m'en punir ; mais en mourant il faut que je t'arache la vie, & que je satisfasse ma vengeance. En disant cela, elle se jeta avec une legereté incroïable sur Lothaire, feignant si bien de le vouloir fraper, que lui-même ne savoit plus qu'en croire, sur-tout quand il se vit contraint d'emploïer tout ce qu'il avoit de force & d'adresse pour se

garantir. Et veritablement Camille peignoit ce desespoir avec des couleurs si naturelles qu'il étoit impossible de n'y être pas trompé, jusques-là qu'elle ne craignit point de se tirer du sang pour autoriser sa fourberie. Voïant donc, ou feignant qu'elle ne pouvoit venir à bout de Lothaire; Hé bien, tu vivras, dit-elle, puisque je n'ai pas assez de force pour te faire mourir, mais au moins tu n'empêcheras pas que je ne me venge sur moi-même, & en même-tems se tirant des bras de Lothaire qui l'avoit saisie, & choisissant un endroit qui ne fût pas dangereux, elle se frapa du poignard au-dessous du bras gauche, & se laissa tomber comme évanoüie. Lothaire, & Leonelle qui virent couler du sang, ne savoient plus que penser, & coururent tout éfraïez pour relever Camille; mais trouvant la blessure fort legere, ils se mirent à se regarder l'un & l'autre également émerveillez de l'étrange artifice de cette femme. Cependant pour rendre la chose encore plus vrai-semblable. Lothaire fit le desesperé, il se donna mile maledictions, & n'en donna pas moins à celui qui étoit cause de tout ce malheur, & cela avec une douleur si aparente, qu'on eût dit qu'il étoit le

Liv. IV. Ch. XXXIII. Le Curieux impertinent.

plus à plaindre: Leonelle prit sa chere maîtresse entre ses bras, & l'aïant mise sur le lit, elle pria Lothaire d'aler chercher quelqu'un pour la panser, lui demandant aussi conseil de ce qu'elle devoit dire à Anselme, s'il revenoit avant qu'elle fût guerie. Faites ce que vous aviserez, répondit-t-il, je suis si peu en état de donner des conseils, que je ne sai moi-même ce que je dois faire; empêchez au moins que le sang ne lui dérobe la vie; pour moi je vais chercher quelque lieu où je ne puisse jamais être vû de personne; & aussi-tôt il sortit avec toutes les marques d'un veritable desespoir. Leonelle n'eut pas de peine à étancher le sang de Camille, dont la plaïe étoit si petite, qu'il n'en avoit coulé qu'autant qu'il faloit pour apuïer sa feinte: mais cette fille disoit des choses si admirables en pansant sa maîtresse, qu'Anselme auroit juré que sa femme étoit une seconde Lucrece. Camille de son côté s'acabloit de reproches pour avoir manqué sa vengeance, & paroissoit inconsolable de se voir encore en vie. Après qu'elle se fut bien tourmentée, elle demanda à Leonelle si elle lui conseilloit de dire à Anselme tout ce qui s'étoit passé. Mon Dieu, non, Madame, répondit.

dit Leonelle, il ne manqueroit jamais de se porter aux extrêmitez contre Lothaire; & une honnête femme ne doit point exposer un mari qu'elle aime. Cela est vrai, dit Camille, aussi suivrai-je ton conseil; mais, ma chere amie, il faut bien inventer quelque chose à lui dire quand il verra ma blessure. Madame, je vous demande pardon, repartit Leonelle, je ne saurois mentir, quand ce ne seroit qu'en riant. En verité, reprit Camille, je ne saurois non plus dire un mensonge, quand il iroit de ma vie, & je ne vois rien de meilleur que d'avoüer ingenûment la chose comme elle est. Madame, ne vous mettez pas en peine, dit Leonelle, j'y songerai, & peut-être vôtre plaïe sera si bien fermée qu'il n'y paroîtra pas. Tâchez seulement de vous remettre de l'émotion où vous êtes, vous en serez plutôt guérie, & si Monsieur vient auparavant, vous ne mentirez point en disant que vous êtes indisposée, & que vous avez besoin de repos. Pendant que les deux hypocrites se joüoient ainsi de la credulité d'Anselme, ce pauvre homme qui n'avoit pas perdu une seule de leurs paroles, se réjoüissoit en son cœur, se regardant comme le plus heureux homme du monde,

& il atendoit la nuit avec impatience pour aler faire part de sa joïe à ce fidéle ami, qu'il consideroit comme principal auteur de son bonheur. Camille & Leonelle qui n'étoient pas au bout de leurs finesses, lui laisserent bien-tôt la liberté qu'il souhaitoit ; & lui sans perdre de tems s'en ala chez Lothaire, qui s'atendoit bien à cette visite. Il se jeta d'abord à son cou, & lui fit tant de remercîmens, & dit tant de choses à la loüange de Camille, dont il ne parloit qu'avec transport, que Lothaire tout confus & bourellé en sa conscience, ne savoit que lui répondre, & n'avoit pas l'assûrance de lui témoigner la moindre joïe, quoiqu'il lui en vît une si excessive. Anselme s'apercevoit bien de la froideur de son ami : mais croïant que ce fût à cause de la blessure de Camille, dont il pouvoit en quelque façon se sentir coupable, il se mit bonnement à le consoler, en l'assûrant que ce n'étoit pas grand'chose, puisqu'elle étoit resoluë de n'en rien dire. Il lui dit encore, qu'au lieu de s'afliger, il devoit se réjoüir avec lui de ce qu'après avoir contribué à lui faire épouser la plus belle personne de Florence, il le faisoit encore joüir d'un bonheur qu'il estimoit plus que toutes cho-

ſes, & qu'il n'étoit plus queſtion que de faire des Vers à la loüange de Camille pour éterniſer ſon nom, & ſa vertu dans la memoire des hommes. Lothaire répondit qu'il n'y avoit rien de plus juſte, & lui promit d'y travailler. Voilà de quelle maniere Anſelme réüſſit dans une entrepriſe ſi bien concertée, ſe livrant lui-même entre les mains d'un homme qui le deshonoroit, & ſe plaignoit ſouvent à Camille de ce qu'elle faiſoit mauvais viſage à Lothaire, pendant qu'elle vivoit avec lui dans la derniere intelligence. Ils profiterent encore quelque tems d'une tromperie qu'Anſelme avoit renduë ſi ſûre, juſques à ce que la fortune joüant ſon rôle, la découvrit aux yeux de tout le monde, & que l'impertinente curioſité d'Anſelme, après lui avoir coûté l'honneur, lui coûta encore la vie.

CHAPITRE XXXIV.

Où finit la Nouvelle du Curieux impertinent.

IL ne restoit plus guéres à lire de la nouvelle, quand Sancho sortit tout épouvanté du galetas où étoit Don Quichotte, criant à pleine tête : Venez tous, venez vîte secourir mon Maître, que je viens de laisser dans la plus enragée bataille que j'aïe jamais vûe ; je sois pendu, si du premier coup qu'il a donné à l'ennemi de Mademoiselle la Princesse de Micomicon, il ne lui a fait voler la tête tout rasibus des épaules. Que dites-vous là, Sancho, dit le Curé, vous n'êtes pas dans vôtre bon sens, le Geant est à plus de deux mille lieuës d'ici, mon ami, & vôtre Maître ne tuë pas les gens de si loin. Dans le même tems on entendit dans le galetas la voix de Don Quichotte, qui crioit de toute sa force : Arrête, larron, arrête brigand ; ha ! je te tiens à la fin, & ton cimeterre, & toute ta force ne te serviront de rien. Et cela étoit acompagné d'un bruit de coups d'épée qui reten-

rissoient contre les murailles. Hé, alons donc, Messieurs, crioit toujours Sancho, à quoi vous amusez-vous, que vous ne veniez separer les combatans, quoique je pense pourtant bien qu'il n'en est pas besoin, parce que le Geant est déja alé rendre compte de sa mauvaise vie à Dieu, & delà à tous les diables, car j'ai vû couler le sang comme une riviere, & la tête qui rouloit par la place. Par ma foi, si elle n'est grosse comme un muid, au moins comme un élephant que je ne mente. Je puisse mourir, s'écria l'hôte qui étoit acouru au bruit avec les autres, si Don Quichotte, ou Don Diable n'aura donné quelques coups d'estoc aux oudres qui sont dans sa chambre, & c'est le vin qui en sort que ce bon-homme a pris pour du sang. Il entra aussitôt, suivi de toute la compagnie, dans le prétendu champ de bataille, où ils trouverent Don Quichotte dans le plus terrible équipage du monde. Il n'avoit que sa chemise, & elle étoit si courte, qu'elle ne lui venoit par devant que jusqu'à la moitié des cuisses, & il s'en faloit près de demi pié qu'elle ne fût aussi longue par derriere ; ses jambes étoient longues, seches, fort veluës, & tres-crasseuses, il portoit sur la tête un bon-

net si gras, qu'à peine pouvoit-on connoître qu'il avoit été rouge, & il avoit la couverture de son lit autour du bras gauche, & dans la main droite l'épée nuë, dont il frapoit à tort & à travers, disant les mêmes choses, & avec autant d'agitation que s'il eût éfectivement combatu contre quelque redoutable ennemi. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est qu'on lui voïoit les yeux fermez, car il dormoit en éfet, & il songeoit sans doute qu'il étoit aux mains avec le Geant Pandafilando. Et comme il avoit l'imagination vive & remplie de cette avanture, dont il s'étoit chargé, il ne lui avoit gueres coûté en dormant de faire le voïage de Micomicon, où il croïoit être aux prises avec son ennemi, & lui donner tous les coups qu'il ruoit. Mais par malheur la plûpart étoient tombez sur certains boucs de vin qu'il y avoit dans la chambre, ensorte qu'on y auroit presque nâgé. L'hôte entra en telle fureur quand il vit ce désordre, qu'il se lança à corps perdu sur Don Quichotte, & l'acabla de gourmades; & il eût bien-tôt mis fin à la guerre du Geant, si Cardenio & le Curé ne lui eussent ôté notre Heros des mains. Pour tout cela le pauvre Gentilhomme

ne s'éveilloit point, & il auroit dormi jusqu'au lendemain sans que le Barbier lui jetta sur le corps un sceau plein d'eau froide, qui l'éveilla, mais non pas si-bien qu'il s'aperçût de l'état où il étoit. Dorothée entra dans ce moment, & voïant son défenseur si succintement vêtu, retourna promtement sur ses pas, & n'en voulut pas voir davantage. Pendant tous ce tracas, Sancho n'avoit cessé de chercher la tête du Geant, qu'il avoit vû tomber par terre, & ne la pouvant trouver : C'est maintenant, dit-il, que je vois bien que tout se fait par enchantement dans cette maison; voici le même endroit où l'on me donna il n'y a pas long-tems deux mille coups de poing comme un, sans que je pusse savoir d'où ils venoient, ni que je visse personne; & à present le diable ne veut pas que je trouve cette tête, moi qui l'ai vû couper de mes deux yeux, & le sang qui ruisseloit comme une fontaine. Que veux-tu dire ennemi de Dieu & de ses Saints, s'écria l'hôte? Ne vois-tu pas, traître, que la fontaine & le sang ne sont autre chose que mes oudres, qui sont percez comme des cribles, & le vin dont cette chambre est noïée? Que je puisse voir bien-tôt couler en Enfer

celui qui m'a fait tout ce ravage ! Ce ne sont pas-là mes afaires, repartit Sancho, mais je sai bien que cette tête me vaudroit tout-à-l'heure une bonne Comté, & qu'à faute de la trouver, m'en voilà venu, comme si elle étoit fonduë dans la Mer. L'hôte se désesperoit de voir le flegme de l'Ecuïer, après le desordre que venoit de lui faire le Maître ; il juroit que l'afaire ne se passeroit pas comme l'autre fois, qu'ils s'en étoient alez sans païer ; & que malgré les privileges de leur Chevalerie, ils lui païeroient jusqu'au dernier soû, & les boucs & le vin. Le Curé tenoit pour lors Don Quichotte par les mains, après avoir jeté sur lui une espece de méchante robe de chambre, qui se trouva là par hazard ; & le Chevalier croïant avoir achevé l'avanture, & qu'il se trouvoit auprès de la Princesse Micomicona, se jeta à genoux devant elle, & lui dit : Votre Grandeur est maintenant en sûreté, belle Princesse ; vous n'avez plus à craindre le Tyran qui vous persecutoit, & pour moi, je suis quite de ma parole, puis qu'avec le secours du Ciel, & la faveur de celle pour qui je vis, mon bras vous remet en possession de vos Etats. Hé bien, Messieurs, que vous

avois-je dit, s'écria lors Sancho? je sai bien que je ne suis pas yvre. Voïez, si mon Maître ne s'est pas batu contre le Geant; & par ma foi la vache est à nous, & ma Comté est sauvée. Tout le monde rioit à gorge déploïée des folies du Maître & du valet. Il n'y avoit que l'hôte qui se donnoit à tous les diables, & ne pouvoit entendre raillerie. Enfin le Curé, Cardenio & le Barbier obligerent Don Quichotte de se remettre au lit, où il demeura dans le plus grand repos du monde; mais ils eurent de la peine à venir à bout de l'hôte qui étoit désesperé de la mort subite de ses oudres. L'hôtesse, de son côté, crioit les hauts cris, & s'arachoit les cheveux à pleines mains. A la malheure, disoit-elle, ce diable errant est entré dans ma maison, il n'y est venu que pour me ruiner, le traître; l'autre fois il m'emporta la dépense de lui & de son chien d'Ecuïer, d'un cheval & d'un âne, sous ombre qu'ils sont tous Chevaliers errans, & qu'il est écrit dans leurs diables de registres qu'ils ne doivent jamais débourser un soû. Que Dieu leur donne mauvaise avanture à tous tant qu'ils sont, & que l'Ordre en puisse finir dès demain. Aujourd'hui, pour nous achever de peindre,

ce beau Chevalier de... avec sa vaillance de bale, est encore venu répandre toute notre provision de vin: Mort de ma vie ! il n'en sera pas quite à si bon marché qu'il pense ; il me les païera, ou je perdrai le nom que je porte, & je ne serai pas femme d'honneur. Pendant que l'hôtesse faisoit ces plaintes, Maritorne tenoit aussi sa partie, & crioit de tems en tems, que le diable puisse emporter tous les Chevaliers errans. Il n'y avoit que la fille de l'hôte qui ne disoit mot, & ne faisoit que soûrire. Enfin le Curé apaisa tout, en promettant à l'hôte qu'il lui feroit païer ses boucs & son vin, sans oublier le loïer de la queüe de vache dont sa femme avoit aussi fait grand bruit. Dorothée, de son côté, consola Sancho qui restoit à consoler, & l'assûra que si le Chevalier son Maître avoit coupé la tête du Geant, elle lui donneroit la meilleure Comté de son Roïaume, dès qu'elle s'y verroit rétablie. Sancho, content de cette promesse, lui jura qu'il avoit vû tomber la tête ; aux enseignes, ajoûta-t-il, qu'elle avoit une barbe qui aloit jusqu'à la ceinture ; & que ce qui faisoit qu'on ne la trouvoit pas, c'est que tout se passoit par enchantement dans cette hôtellerie, comme il

l'avoit lui-même éprouvé d'autrés fois. Dorothée lui repartit qu'elle n'en doutoit point, mais qu'il ne se mît en peine de rien, & que tout iroit si bien à la fin qu'il en seroit plus que satisfait. Le Curé voïant toutes choses pacifiées, voulut achever l'Histoire du Curieux impertinent, & en aïant été prié par la compagnie, il continua de lire ce qui suit.

Suite du Curieux impertinent.

Anselme transporté de joie de se voir assûré de la vertu de sa femme, étoit le plus content du monde. Et Camille faisant à dessein mauvais visage à Lothaire, & Lothaire priant tous les jours son ami de trouver bon qu'il n'alât plus chez lui, puis qu'il étoit si desagreable à Camille, ils entretenoient ce malheureux homme dans une erreur dont il ne pouvoit plus revenir; jusques-là que croïant qu'il ne manquoit plus à son bonheur que de voir son ami & sa femme en bonne intelligence, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les réünir, & leur donnoit mille moïens de le tromper. Cependant Leonelle, emportée de sa passion, & voïant que la conduite de sa Maîtresse lui étoit si favorable, ne garda plus aucune mesure. Elle crut qu'il y avoit de la sotise à ne pas profiter du tems & de l'ocasion, & en vint

Le Curieux impertinent.

à tel point d'insolence, que sans considerer ce qui en pouvoit ariver, elle passoit les jours & les nuits avec son Amant. Il ariva enfin qu'une nuit, Anselme entendit du bruit dans la chambre de cette fille, & voulant y entrer pour voir ce que c'étoit, il sentit qu'on apuïoit la porte par derriere. Cette resistance augmentant sa curiosité, il fit tant qu'il s'en rendit le maître, & il entrevit en entrant un homme qui se couloit par la fenêtre dans la ruë. Il courut promtement pour tâcher de l'arêter, ou de le reconnoître; mais il ne put faire ni l'un ni l'autre, parce que Leonelle le tenoit embrassé, & se metoit au devant, le priant instamment de ne point faire de bruit, & l'assûrant que c'étoit une afaire qui ne regardoit qu'elle seule, & que cet homme étoit son mari. Anselme ne l'en voulut pas croire, & transporté de fureur, ou en faisant le semblant, la menaça de la tuer d'un poignard qu'il avoit à la main, si elle ne lui disoit la verité. Leonelle éfraïée, se jeta à ses genoux, & sans savoir ce qu'elle disoit, le suplia de ne la point tuer, lui prometant de lui aprendre ce qu'il vouloit savoir, & des choses encore plus importantes. Fais-le donc

tout-à-l'heure, dit-il, ou je te tuë. Hé, Monſieur, il ſeroit impoſſible pour l'heure, répondit Leonelle, tant je ſuis troublée; pour l'amour de Dieu, atendez à demain, & je vous dirai tout; mais, je vous jure, que celui qui s'eſt jeté dans la ruë, eſt un jeune homme de la Vile qui m'a promis de m'épouſer. Anſelme trouvant de l'ingenuité dans les paroles de Leonelle, lui donna le tems qu'elle demandoit; & après lui avoir dit qu'elle pouvoit s'aſſûrer qu'il ne la laiſſeroit point ſortir de ſa chambre qu'elle ne lui eût dit tout ce qu'elle ſavoit, il l'enferma à la clef, & s'en ala dire à Camille tout ce qui lui venoit d'ariver, & que cette fille lui devoit aprendre le lendemain des choſes de plus grande importance. Le diſcours d'Anſelme épouvanta Camille, qui ne douta point que ces choſes importances ne la regardaſſent, & n'en voulant pas atendre l'évenement, ſi-tôt qu'elle vit Anſelme endormi, elle prit tout ce qu'elle put de pierreries & d'argent, & ſortant ſans que perſonne s'en aperçût, elle ala trouver Lothaire à qui elle aprit ce qui ſe paſſoit, & le pria de la mettre en ſûreté, ou de s'enfuïr avec elle en quelque endroit où ils fuſſent à couvert de

la colere d'Anselme. La vûë de Camille mit Lothaire dans un si grand trouble, qu'il ne sût que lui répondre, & encore moins quel parti prendre. Cependant l'afaire ne pouvant soufrir de retardement, & Camille le pressant, il la mena dans un Couvent, & la laissa entre les mains de sa sœur, qui en étoit l'Abbesse, & montant aussi-tôt à cheval, il sortit de la Ville, sans en rien dire à personne. Le jour venu, Anselme plein d'impatience, & sans prendre garde à l'absence de Camille, entra dans la chambre de Leonelle, qu'il croïoit trouver au lit, mais qu'il ne trouva même nulle part, parce qu'elle s'étoit coulée dans la ruë par des draps noüez l'un à l'autre, qu'il vit atachez à la fenêtre. Il retourna promtement pour en avertir Camille, & il fut encore plus surpris de ne la trouver plus au lit, ni même dans toute la maison, & de ce que pas un de ses gens ne lui en put dire de nouvelles. Il ariva seulement par hazard qu'en cherchant Camille il vit un cabinet ouvert, où l'on avoit pris quantité de pierreries; là-dessus redoublant ses soupçons, & faisant reflexion sur ce que lui avoit dit Leonelle, il ne douta plus qu'il n'y eût quelque desordre, dont

cette fille n'étoit pas l'unique cause. En cet état-là, & sans achever de s'habiller, tant il étoit éperdu, il courut chez Lothaire, pour lui conter sa disgrace : mais quand on lui eut dit qu'il n'y étoit point, & que cette nuit-là même il étoit monté à cheval, après avoir pris tout l'argent qu'il avoit, il ne sut que faire ni que penser ; & peu s'en falut qu'il ne perdît entierement l'esprit. En éfet que pouvoit penser un homme, qui après s'être vû au comble du bonheur, se voïoit tout d'un coup sans femme, sans ami, & aparemment sans honneur ? Enfin ne sachant que devenir, il se resolut d'aler chez un de ses amis, qui avoit une maison à la campagne ; il sortit à cheval, après avoir fermé les portes de sa maison : mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'acablé d'ennui, & persecuté de mile diferentes pensées, & toutes desesperantes, il fut contraint de metre pié à terre, & de se laisser aler contre le tronc d'un arbre, où il pensa mourir de douleur. Il étoit presque nuit, quand il passa près de lui un Cavalier qui venoit de la Vile, & Anselme lui aïant demandé quelle nouvelle il y avoit à Florence ? D'assez étranges, répondit le Cavalier : on dit par toute

la Vile, que Lothaire, ce grand ami d'Anſelme, lui a enlevé ſa femme la nuit derniere, & on ne ſait où eſt Anſelme, non plus que les autres. On a apris cela d'une fille qui ſervoit Camille, que le Guet a arêtée comme elle ſe couloit dans la ruë avec des draps qu'elle avoit atachez à la fenêtre. Je ne ſaurois vous dire préciſément comment tout cela s'eſt paſſé; mais on ne parle d'autre choſe, & tout le monde en eſt dans un étonnement étrange, parce que l'amitié de Lothaire & d'Anſelme étoit ſi étroite & ſi connuë, qu'on ne les apeloit que les deux amis. Et ne dit-on point le chemin qu'ont pris Lothaire & Camille, reprit Anſelme? Je ne l'ai pas oüi dire, répondit le Cavalier, mais ſeulement que le Gouverneur les fait chercher avec beaucoup de ſoin. Ces triſtes nouvelles acheverent non ſeulement de troubler la raiſon du malheureux Anſelme, mais de l'acabler entierement. Il ſe leva comme il put, & remontant à cheval avec bien de la peine, il ala décendre chez un de ſes amis, qui n'avoit pas encore apris ſon malheur, mais qui jugea bien en l'état où il le vit, qu'il lui étoit arivé quelque choſe de terrible. Anſelme le pria en entrant de lui faire preparer

parer

parer un lit, & qu'il pût avoir du papier & de l'encre, & si-tôt qu'il se vit seul, comme il avoit témoigné le souhaiter, les tristes idées de son malheur se presenterent si vivement à son esprit, & l'acablerent à tel point, que jugeant bien qu'il n'y avoit plus de remede à sa douleur, & qu'il aloit mourir, il voulut aprendre à tout le monde l'étrange sujet de sa mort. Il commença donc à l'écrire; mais la douleur l'étoufa avant qu'il pût achever: & le maître de la maison étant entré dans sa chambre pour voir ce qu'il faisoit, & s'il n'avoit besoin de rien, le trouva sans vie, la moitié du corps étendu sur la table, le visage en bas, & la plume encore à la main, & apuïée sur une feüille de papier, où il avoit écrit ces paroles:

Une curiosité impertinente me coûte la vie. Si la nouvelle de ma mort va jusqu'à Camille, qu'elle aprenne en même-tems que je lui pardonne, parce qu'elle n'étoit pas obligée de faire un miracle, & que je n'avois point de raison de vouloir qu'elle en fit, & puisqu'enfin j'ai moi-même été la cause de ma mauvaise fortune, il n'est pas juste que....

Liv. IV. Ch. XXXV. Le Curieux impertinent.

Anselme en avoit écrit jusques-là, & il y a aparence qu'en cet endroit la foiblesse & la douleur lui avoient fait rendre l'esprit. Le jour suivant, cet ami fit savoir sa mort à ses parens, qui savoient déja sa triste avanture. Pour Camille, elle étoit dans le Couvent, inconsolable, & presque en état de suivre son mari, mais c'étoit à cause de l'absence de Lothaire. On dit qu'elle ne voulut point prendre de parti, que lors qu'elle eût apris que Lothaire avoit été tué dans une bataille, que M. de Lautrec avoit donnée à Gonçales Ferdinand de Cordoüe, dans le Roïaume de Naples. Cette nouvelle la fit resoudre à faire profession, & depuis ce tems-là elle traîna toujours une vie languissante, qu'elle acheva en peu de jours.

La nouvelle ne me paroît pas mal écrite, dit le Curé, mais je ne saurois me persuader qu'elle soit veritable; & si elle est feinte, elle est mal imaginée, & par un homme de peu de sens. Car après tout il n'y a point d'aparence qu'il y ait jamais eu mari assez sot pour vouloir faire une épreuve si dangereuse; cela seroit plus suportable dans un amant; mais dans un mari, cela n'est pas vrai-semblable.

CHAPITRE XXXV.

Des choses admirables qui ariverent dans l'Hôtellerie.

COMME le Curé achevoit de parler, l'hôte qui étoit sur le pas de la porte, s'écria : Voici une assez bonne troupe de gens, s'ils s'arêtent ici, nous gagnerons bien nôtre journée. Quelles gens sont-ce, demanda Cardenio ? Ce sont quatre Chevaliers, répondit l'hôte, avec le bouclier & la lance, & qui portent chacun un masque noir. Il y a parmi eux une Dame à cheval, habillée de blanc, qui a aussi le visage couvert, & deux valets à pié. Et sont-ils loin, dit le Curé ? Les voilà qui arivent, répondit l'hôte. Dorothée mit aussi-tôt son masque, & Cardenio ne se trouvant pas en état de paroître, entra dans la chambre de Don Quichotte. En même-tems les Cavaliers ariverent ; & mettant pié à terre, alerent décendre cette Dame, que l'un d'eux aïant prise entre ses bras, mit dans une chaise qui se trouva à l'entrée de la chambre où Cardenio ve-

noit d'entrer. Jusques-là aucun de la troupe n'avoit encore quité le masque, ni dit aucune parole ; mais cette Dame fit seulement un grand soûpir en s'asseïant, laissant aler ses bras comme une personne évanoüie. Le Curé, à qui ce déguisement & ce silence donnoient de la curiosité, suivit les valets à l'écurie, & demanda à l'un d'eux qui étoient ses Maîtres ? Ma foi, Monsieur, je serois bien en peine de vous le dire, répondit le valet ; il faut pourtant que ce soit des gens de condition, particulierement celui qui a décendu de cheval cette Dame que vous avez vûë, car les autres lui portent beaucoup de respect. Voilà tout ce que j'en sai. Et qui est la Dame, repliqua le Curé ? Je ne suis pas plus savant sur cela que sur le reste, repartit le valet, & dans tout le chemin je ne l'ai pas vûë une fois au visage ; mais en revanche je l'ai bien oüi soûpirer, & se plaindre : on diroit qu'elle va rendre l'ame à tout moment. Mais, Monsieur, il ne faut pas s'étonner si je ne puis vous dire que cela, il n'y a que deux jours que nous servons ces Messieurs, mon camarade & moi : nous les avons rencontrez en chemin, & ils nous ont prié de les suivre jus-

ques en Andalousie, en nous promettant Liv. IV.
de nous bien payer. N'en avez-vous Ch. XXXV.
pas oüi nommer quelqu'un, demanda le Curé ? Non vraiment, Monsieur, répondit le garçon, ils voïagent comme des Chartreux sans rien dire, & nous n'avons rien entendu depuis que nous les servons, que les soûpirs & les plaintes de cette pauvre Dame, que ces Messieurs, si je ne me trompe, emmenent malgré elle. Pour moi, à voir son habit, je pense que c'est une Religieuse, ou qu'elle va l'être; & c'est peut-être parce qu'elle n'aime pas la Religion, qu'elle est si triste & si mélancolique. Cela pouroit bien être, dit le Curé; & sortant de l'écurie, il ala chercher Dorothée, qui aïant oüi soûpirer cette Dame masquée, s'étoit aprochée d'elle, pour lui ofrir tous les soins qu'on peut atendre d'une femme. Mais quelques éforts qu'elle fit, elle ne put jamais l'obliger à lui répondre, jusques à ce que le Cavalier qui l'avoit décenduë de cheval, s'aprocha d'elle, & dit à Dorothée : Ne perdez point le tems, Madame, à faire des honnêtetez à une ingrate, qui ne sait ce que c'est que de reconnoissance; & ne la forcez point de parler, si vous n'avez envie d'en-

tendre dire des mensonges. Je n'en ai jamais dit, repartit fierement la Dame afligée, & ce n'est que pour avoir été trop sincere, que je me trouve réduite au mauvais état où je suis: mais je n'en veux pas d'autre témoin que vous-même, qui ne me faites tant de persecutions, que parce que je n'ai rien voulu faire contre la verité, Ha Dieu! quelle voix est-ce-là! s'écria Cardenio, qui oüit bien distinctement tout ce discours qu'on faisoit à la porte de sa chambre. Au cri de Cardenio, cette Dame leva la tête, & voulut se lever pour y entrer, mais elle en fut empêchée par le Cavalier qui étoit auprès d'elle. Cependant dans le trouble & l'agitation où elle étoit, le voile qu'elle avoit sur la tête tomba, & fit voir, malgré son inquietude, & la pâleur qui lui restoit, une beauté incomparable. Le Cavalier qui la tenoit par les épaules, étoit si ocupé à la retenir, de crainte qu'elle ne se levât, qu'il laissa aussi tomber son masque sans oser y porter la main; & Dorothée qui tenoit cette Dame embrassée, aïant en même-tems levé les yeux, vit que c'étoit Don Fernand, & ne l'eût pas plûtôt reconnu, qu'elle fit un grand cri, & tom-

ba évanouïe. Le Curé ala promtement Liv. IV. Ch. XXXV.
pour la secourir ; & comme il lui eût découvert le visage pour lui donner de l'air, Don Fernand fut bien surpris de voir que c'étoit Dorothée. Il demeura tout troublé de cette avanture, mais il ne laissa point aler Luscinde, qui étoit celle qu'il tenoit, & qui faisoit tous ses éforts pour se tirer de ses bras, depuis qu'elle avoit reconnu Cardenio, au cri qu'il avoit fait. Cardenio de son côté aïant entendu le cri de Dorothée, & croïant que ce fût Luscinde, qu'il avoit déja reconnuë à sa parole, sortit de sa chambre tout éfraïé, & le fut bien davantage quand il vit Luscinde entre les bras de Don Fernand, qui ne fut pas peu étonné aussi en reconnoissant Cardenio. Ils étoient si surpris tous quatre qu'ils ne pouvoient revenir de leur étonnement. Après s'être regardez quelque tems les uns les autres sans rien dire, Luscinde parla enfin, & s'adressant à Don Fernand : Seigneur Don Fernand, lui dit-elle, laissez-moi, je vous prie, il est tems de finir une violence injuste, & qui assûrément sera toûjours inutile. Vous savez bien que vos ofres ni vos menaces ne m'ont jamais émûë ; & vous ne devez pas douter que je ne consentîs-

ſe à mourir plûtôt que de me donner à vous, puiſque je ne le ſaurois faire ſans être la plus ingrate & la plus infidéle de toutes les femmes. Je ne ſuis pas à moi pour en pouvoir diſpoſer : ma foi eſt donnée, & Cardenio que vous voïez, eſt mon mari : rendez-lui ſon bien, & rendez-moi le repos, je vous en conjure ; ou ſi après tout ce que vous m'avez fait ſoufrir, vous n'êtes point encore las de me perſecuter, terminez tout d'un coup ma vie & mes infortunes. Pendant ce diſcours Dorothée, qui étoit revenuë de ſon évanoüiſſement, connoiſſant que cette Dame étoit Luſcinde, aux choſes qu'elle venoit de dire ; & voïant que Don Fernand ne la laiſſoit point, & ne lui répondoit pas non plus, elle s'ala jetter à genoux devant lui, & fondant en larmes, elle lui dit ces paroles : Seigneur, ſi vôtre ame eſt ſenſible à la pitié, tournez les yeux ſur Dorothée qui ſe jette à vos piés : ne refuſez pas d'écouter un moment une perſonne que vous avez aimée, & que vous rendez miſerable. J'étois heureuſe dans la maiſon de mon pere, contente de ma condition & d'une fortune mediocre, ſans ambition & ſans envie, & je n'avois encore connu aucune paſſion,

quand

quand vous vîntes troubler mon innocence & mon repos, & que vous me fîtes sentir mes premieres inquietudes. Vous le savez, Seigneur, que vos ofres & vos presens furent inutiles, & que pour me voir seulement, vous eûtes besoin de toute vôtre adresse. Que ne fîtes-vous point pour me faire croire que vous m'aimiez, & pour vous faire aimer? Je ne veux pas vous faire ressouvenir de vos soins & de vôtre complaisance, & de tant de choses que vous trouvez aujourd'hui indignes de vous; mais enfin auriez-vous témoigné plus de soûmission pour une personne au dessus de vous, que vous en eûtes pour moi? Ne prîtes-vous pas les mêmes soins de gagner ceux qui me servoient, que si j'eusse été en état de faire vôtre fortune, & n'y emploïâtes-vous pas toutes sortes d'artifices? Cependant, Seigneur, à quel prix vîntes-vous à bout de ma resistance? Je ne me défens point d'avoir été touchée par vos soûpirs & par vos soins, & d'avoir ressenti de la tendresse; mais vous vous en souvenez, Seigneur; je ne me rendis qu'à l'honneur d'être vôtre femme, & sur la foi que vous me donnâtes, après avoir pris le Ciel à témoin, par des sermens

qu'on ne peut violer. Depuis cela qu'ai-je fait, Seigneur, pour me voir abandonnée ? Me haïssez-vous parce que je vous ai trop aimé, & m'abandonnez-vous parce que vous m'avez renduë malheureuse ? Vous avez souhaité que je fusse à vous, & je l'ai bien voulu quand vous m'avez protesté que vous étiez à moi ; parce qu'il y a de plus saint. Trahirez-vous, Seigneur, tout d'un coup tant d'amour, &, si je l'ose dire, tant de vertu ? Mais enfin vous ne pouvez vous donner à Luscinde, puisque vous êtes à moi, & Luscinde ne sauroit être à vous, puisqu'elle est à Cardenio. Rendez-les donc l'un à l'autre comme un bien où vous n'avez point de droit ; & rendez-moi Don Fernand, que j'ai aquis par des voïes si legitimes, & que personne ne me dispute. Helas ! Seigneur, je n'ai cherché qu'à mourir, depuis que je l'ai perdu.

Dorothée dit ces paroles d'une maniere si touchante, & les acompagna de tant de larmes, qu'il n'y avoit personne qui n'en fût atendri. Don Fernand l'écouta atentivement sans lui rien dire, jusqu'à ce que voïant qu'elle recommençoit à pleurer, & qu'elle s'afligeoit de telle sorte qu'il sembloit qu'elle alât

mourir de douleur, il se sentit si vivement touché, que ne pouvant tenir contre tant de raisons, ni resister au mouvement de son cœur, il s'en ala à elle les bras ouverts, & lui cria: Vous avez vaincu, belle Dorothée, vous avez vaincu. Cependant Luscinde, que Don Fernand avoit quittée lorsqu'elle ne s'y atendoit pas, fut sur le point de tomber: mais Cardenio qui s'étoit toujours tenu derriere Don Fernand, la retint, en lui disant: Belle Luscinde, puisque le Ciel permet enfin qu'on vous laisse en repos, vous ne sauriez mieux être qu'entre les bras d'un homme qui vous a si tendrement aimée toute sa vie. Luscinde tourna la tête à ce discours, & achevant de reconnnoître Cardenio, se leva toute transportée de joïe, & l'embrassa tendrement sans songer à ce qu'on en pouvoit dire. Quoi! c'est vous, mon cher Cardenio, dit-elle! est-il possible que je sois assez heureuse pour revoir encore une fois la seule personne que j'aime au monde? Les caresses que Luscinde fit à Cardenio, furent un étrange spectacle pour Don Fernand; & Dorothée qui avoit toujours les yeux sur lui, s'apercevant qu'il changeoit de couleur, & jugeant à sa contenance qu'il songeoit à

mettre la main à l'épée, s'ala promtement jeter à ses piés, & lui embrassant les genoux : A quoi pensez-vous, Seigneur, lui dit-elle ? vous avez votre femme devant vos yeux, & vous venez de la reconnoître tout-à-l'heure, & cependant vous voulez troubler des personnes que l'amour unit depuis si long-tems, comme si vous aviez raison de vous y oposer ? Pourquoi vous ofensez-vous des témoignages d'amitié qu'ils se rendent, puisque vous n'y avez point d'interêt ? Souvenez-vous, Seigneur, qu'il y a long-tems que je soufre, ne me donnez point, je vous prie, de nouveaux déplaisirs ; & si mon amour & mes larmes ne vous touchent point, épargnez-moi en faveur de la raison & de vos sermens, & rendez-vous aux volontez du Ciel. Comme Dorothée parloit ainsi, Cardenio qui tenoit toujours Luscinde embrassée, ne laissoit pas en même-tems d'observer tous les mouvemens de Don Fernand, afin de ne se laisser point surprendre. Mais ceux qui acompagnoient D. Fernand, étant acourus ; & le Curé s'étant joint avec eux, ils se jetterent tous à ses piés, & le suplierent d'avoir pitié des larmes de Dorothée, puis qu'il lui faisoit l'hon-

neur de la reconnoître pour sa femme. Considerez, Monsieur, ajoûta le Curé, que Cardenio & Luscinde sont liez par le mariage ; que vous ne pouvez entreprendre de les separer sans injustice ; & que ce n'est pas une foiblesse que de ceder à la raison. Mais, Monsieur, la belle Dorothée n'a-telle pas tous les avantages qu'on peut souhaiter en une femme ? Elle a de la vertu, elle vous aime ; vous lui avez donné vôtre foi, & vous avez reçu la sienne, qu'atendez-vous à lui faire justice ? Don Fernand qui avoit l'ame veritablement genereuse, & qui se sentoit persuadé par des raisons si pressanees, acheva de vaincre des sentimens, où l'amour avoit alors bien moins de part que la gloire, & embrassant tendrement Dorothée: Levez-vous, Madame, lui dit-il, je ne saurois soufrir à mes piés une personne à qui j'ai donné mon cœur, & qui me fait voir tant de vertu & tant d'amour ; oubliez les déplaisirs que je vous ai donnez, & l'injustice que je vous ai faite, le repentir que j'en ai, & la beauté de Luscinde me doivent servir d'excuse : & puis qu'enfin je retrouve en vous tout ce que je pouvois souhaiter, que Luscinde vive contente avec Cardenio, je n'y fais plus

d'obstacles, & la belle Dorothée va faire tout le bonheur de ma vie. En disant cela, Don Fernand embrassa encore sa chere Dorothée, mais avec de si veritables sentimens d'amour & de repentir, qu'il eut bien de la peine à retenir ses larmes. Cardenio & Luscinde n'eurent pas la même force ; & tous ceux qui étoient presens, se trouverent si sensibles à la joie de ces amans, qu'ils ne purent s'empêcher d'en donner les mêmes témoignages. Il n'y eut pas jusqu'à Sancho qui pleurât de bon cœur quand il vit pleurer les autres ; mais il a dit depuis que c'étoit de regret de voir que Dorothée n'étoit pas Reine de Micomicon, & de ce qu'il se trouvoit par-là privé des recompenses qu'il en esperoit. Ensuite Luscinde & Cardenio firent de grands remercîmens à Don Fernand de la grace qu'il venoit de leur faire, & ils lui parlerent avec tant d'honnêteté, que Don Fernand ne sachant que leur répondre, se contenta de les embrasser avec beaucoup de témoignage d'afection. Il demanda en même tems à Dorothée par quelle avanture elle se trouvoit dans un païs si éloigné du sien ? Elle lui dit les mêmes choses qu'elle avoit racontées au Curé & à Cardenio, & ravit

Don Fernand & sa compagnie par le recit de son histoire. Don Fernand raconta aussi ce qui étoit arivé dans la maison de Luscinde le jour qu'on les devoit marier ; & qu'après qu'on eût trouvé dans son sein le billet par lequel elle declaroit que Cardenio étoit son mari, il avoit été si transporté de jalousie & de rage, qu'il l'auroit tuée, si les parens ne l'en eussent empêché. Il dit encore qu'il sortit de la maison plein de fureur, & resolu de se venger à la premiere ocasion qu'il en trouveroit ; & que le lendemain il aprit que Luscinde s'étoit retirée sans qu'on sût ce qu'elle étoit devenuë. Mais qu'enfin deux ou trois mois après, aïant découvert qu'elle étoit dans un Couvent, resoluë d'y passer le reste de ses jours, si l'on n'avoit point de nouvelles de Cardenio, il s'étoit fait acompagner de trois Cavaliers ; & aïant épié le tems que la porte du Couvent étoit ouverte, il s'en étoit rendu maître, & avoit enlevé Luscinde, sans lui donner loisir de se reconnoître. Ce qui ne lui avoit pas été dificile à faire, le Couvent étant au milieu de la campagne, & fort éloigné des vilages. Il ajoûta que Luscinde se voïant entre ses bras, s'étoit évanoüie, & qu'étant revenuë, elle n'avoit

cessé de pleurer & de soûpirer, sans dire une seule parole; & qu'ils l'avoient amenée en cet état-là jusqu'à cette hôtellerie, où le Ciel leur avoit fait trouver une si agreable fin à toutes leurs avantures. En achevant de parler, Don Fernand se tourna du côté de Luscinde; & aprés lui avoir cent fois demandé pardon de sa violence, il l'assura qu'il n'auroit pas moins d'ardeur à lui rendre service, qu'il en avoit eu à la persecuter.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'Histoire de l'Infante Micomicona, &c.

SANCHO Pança, qui regardoit attentivement tout ce qui se passoit, étoit desesperé de voir que toutes ses esperances s'en aloient en fumée, depuis que la Princesse de Micomicon étoit changée en Dorothée, & le Geant Pandafilando en Don Fernand; pendant que Don Quichotte dormoit & ronfloit à son aise, sans s'inquieter de tous ces évenemens, dont il n'avoit aucune connoissance. Dorothée se trouvoit si heureuse dans le changement de sa fortune,



qu'elle ne savoit presque si ce n'étoit point un songe; & Cardenio & Luscinde, qui n'avoient pas moins de joïe qu'elle, ne pouvoient comprendre qu'un instant eût terminé tous leurs malheurs, & regardoient cette avanture comme un miracle. Don Fernand de son côté rendoit graces au Ciel de lui avoir donné moïen de se reconnoître, & de sortir d'un embaras où il couroit tant de risques: & tous ceux qui étoient presens, avoient un contentement incroïable de voir réüssir des afaires si desesperées, & la joïe & le repos succeder à tant de disgraces. Le Curé qui étoit prudent & adroit ajustoit admirablement toutes choses: il entretenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, & donnoit à chacun en particulier la gloire d'avoir causé le bonheur dont ils joüissoient tous. La plus contente parmi tout cela étoit l'hôtesse, à qui Cardenio & le Curé avoient promis de païer tout le dégât qu'avoit fait Don Quichotte. Le seul Sancho étoit triste & afligé, comme j'ai déja dit, & entrant tout mélancolique dans la chambre de Don Quichotte qui venoit de s'éveiller: Vôtre Seigneurie, lui dit-il, peut dormir à son aise, Seigneur de la Triste-figure, sans

LIV. IV. CH. XXXVI. vous embaraſſer l'eſprit du ſoin de remettre la Princeſſe de Micomicon dans ſon Roïaume, ni de combatre des Geans; tout cela eſt déja fait & conclu. Je le croi, dit Don Quichotte, puiſque je ſors tout fraîchement d'avec ce Geant, contre qui j'ai fait le plus épouvantable combat qu'on ait vû depuis long-tems, & que d'un ſeul revers je lui ai tranché la tête. Je t'aſſûre que le ſang couroit par terre comme un torrent d'eau qui tombe du haut d'une montagne. Dites plûtôt, Monſieur, comme un torrent de vin rouge, dit Sancho; car ſi vous ne le ſavez, le Geant étoit un grand cuir de bouc, que vous avez percé, & le ſang qui couloit, ſix meſures de vin qu'il avoit dans le ventre; & pour la tête coupée, autant en emporte le vent. Hé, qu'eſt-ce que tu dis-là, Sancho, es-tu foû, repartit Don Quichotte? Levez-vous ſeulement, Monſieur, répondit Sancho, vous verrez le bel exploit que vous avez fait, & de la beſogne qui nous coûtera plus cher qu'au marché: la Reine convertie en une femme toute ſimple, qui s'apele Dorothée, & bien d'autres choſes qui vous étonneront. Vraïement je n'ai garde de m'en étonner, repliqua Don Qui-

chotte, est-ce que tu ne te souviens plus de l'autre fois que nous vînmes ici, & qu'il ne s'y passa rien qui ne se fît par enchantement? pourquoi ne veux-tu pas que ce soit aujourd'hui la même chose? Je le croirois bien, dit Sancho, si je n'avois remarqué que mon bernement n'étoit pas une imagination; car je remarquai fort bien que l'hôte qui est ici present tenoit un des coins de la mante, & le traître me poussoit plus vigoureusement que tous les autres, en riant de toute sa force. Or pour moi, je tiens que quand on reconnoît les gens, qu'il n'y a point d'enchantement, & que c'est seulement une mauvaise avanture. Hé bien, que ce soit ce qu'il poura, dit D. Quichotte Dieu y remediera. Mais cependant donne-moi mes habits que je me leve, & que j'aille voir toutes ces transformations dont tu parles. Pendant que Don Quichotte s'habilloit, le Curé aprenoit à Don Fernand & aux autres quel homme c'étoit, & l'artifice dont il avoit falu se servir pour le tirer de la Roche-pauvre, où il s'étoit retiré à cause des prétendus mépris de sa Dame. Il leur raconta aussi toutes les avantures que Sancho lui avoit aprises, dont ils rirent tous de bon cœur, sans cesser

d'admirer une folie d'un genre si extraordinaire. Après qu'ils en eurent bien ri, le Curé dit qu'il faloit chercher une nouvelle invention pour obliger Don Quichotte de retourner chez lui, puisque le changement de condition de la belle Dorothée empêchoit qu'on n'achevât ce qu'on avoit commencé. Cardenio répondit qu'il ne faloit que continuer le même dessein, & que Luscinde prendroit la place de Dorothée. Mais Don Fernand voulut que Dorothée achevât ce qu'elle avoit entrepris, & dit qu'il feroit bien aise de contribuer à la guerison du pauvre Gentilhomme, puis qu'ils n'étoient pas loin de sa maison. Comme Don Fernand parloit encore, Don Quichotte parut armé de toutes pieces, l'armet de Mambrin en tête, quoique tout enfoncé, embrassant son écu, & s'apuïant sur sa lance. Cette étrange figure surprit extrêmement Don Fernand & ceux qui n'avoient point encore vû nôtre Cavalier. Ils considererent quelque tems ce visage long d'une aulne, sec & bazané, le bizare assemblage de ses armes, & cette contenance fiere; & ils atendirent en silence ce que ce phantôme avoit à leur dire. Don Quichotte arêtant ses

yeux sur Dorothée, lui dit d'une voix grave & d'un ton serieux : Madame, je viens d'aprendre par mon Ecuïer combien vôtre grandeur s'est ravalée, puisque de Reine que vous étiez, vous n'êtes plus qu'une simple Dame. Si cela s'est fait par l'ordre du grand Enchanteur, le Roi vôtre pere, qui a craint que je ne fusse point capable de vous donner tout le secours necessaire, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il s'est trompé, & qu'il étoit bien peu savant dans les histoires de Chevalerie ; car s'il les eût lûës & repassées aussi souvent, & avec autant d'atention que je l'ai fait, il auroit vû qu'elles sont pleines d'évenemens beaucoup plus surprenans, & que quantité de Chevaliers, sans vanité de moindre reputation que moi, ont achevé des avantures incomparablement plus dificiles. Ce n'est pas un si grand miracle que l'on pense que de venir à bout d'un Geant, quelque force qu'il ait, & de quelque taille qu'il puisse être : il n'y a pas bien long-tems que je me suis éprouvé contre un de ces fiers-à-bras ; mais je n'en dis pas davantage : car je ne prendrois pas plaisir qu'on vînt à m'acuser de mensonge. Vous vous êtes éprouvé avec deux boucs de vin, & non

pas avec un Geant, s'écria l'hôte. Il en eût bien dit davantage si Don Fernand ne l'eût fait taire, & Don Quichotte poursuivit : Je dis enfin, très-haute & desheritée Dame, que si ce n'est que pour la raison que je viens de dire, que le Roi vôtre pere a fait cette métamorphose en votre personne, vous ne devez point craindre de vous mettre entre mes mains. Car il n'y a point de danger sur la terre dont je ne vienne à bout avec cette épée ; & c'est avec elle que mettant à vos piez la tête de vôtre redoutable ennemi, je vous rétablirai dans peu sur le trône de vos ancêtres, & vous en rendrai paisible heritiere. D. Quichôtte se tût pour atendre la réponse de la Princesse ; & Dorothée sachant qu'elle faisoit plaisir à Don Fernand de continuer le dessein qu'on avoit entrepris, répondit serieusement & d'un air de Princesse : Quiconque vous a dit que je suis transformée, vaillant Chevalier de la Triste-figure, il ne vous a assûrément pas dit la verité ; car je suis aujourd'hui la même que j'étois hier. Il est veritablement arivé quelque changement agreable dans ma fortune ; mais cela n'empêche pas que je ne sois ce que vous m'avez vûë, & que je n'aïe toûjours la même

envie de me servir de la valeur & de la force de vôtre bras invincible, pour remonter sur le Trône de mes ancêtres. Ainsi, Seigneur Chevalier, reparez, s'il vous plaît, l'honneur de mon pere, & ne doutez plus que ce n'ait été un homme prudent & éclairé, puisqu'il a trouvé dans sa sience un moïen de remedier à mes malheurs si facile & si sûr ; & en verité c'est une chose si surprenante & si avantageuse pour moi, que vôtre rencontre, que je suis persuadée que si vous n'aviez pas été au monde, je ne me serois jamais vûë dans l'heureux état où je me trouve ; & je croi que la plûpart de ces Messieurs sont de mon sentiment, étant témoins de tout ce qui est arivé depuis que je vous ai rencontré. Mais enfin ce qui nous reste à faire, c'est que demain nous nous mettions en chemin ; car pour aujourd'hui il est desormais tard, & nous n'avancerions gueres ; pour ce qui est de l'évenement, je le laisse entre les mains de Dieu, & m'en fie à vôtre courage. Don Quichotte voïant que Dorothée ne parloit plus, se tourna du côté de Sancho, & le regardant d'un œil courroucé : Petit Sancho, mon ami, lui dit-il, vous êtes le plus grand belître & le plus franc maraut qu'il y ait dans

toute l'Espagne. Dites-moi un peu, scelerat, ne venez-vous pas de me dire tout-à-l'heure, que la Princesse n'est plus qu'une simple Demoiselle, appellée Dorothée, & que la tête du Geant que j'ai coupée, est la putain qui vous a engendré ? avec d'autres extravagances qui m'ont donné plus de confusion que je ne l'oserois dire. Par le Dieu vivant, je ne sai qui me tient que je ne t'étrangle tout-à-l'heure, & que je ne te mette en tel état que tu serves d'exemple à tous les Ecuïers menteurs, qui auront jamais l'honneur de suivre des Chevaliers errans. Monseigneur, répondit Sancho, ne vous mettez point en colere; il se peut bien faire que je me sois trompé pour ce qui est du changement de Mademoiselle la Princesse Miconicona; mais pour ce qui est de la tête du Geant, ou des boucs percez, & que le sang n'est que du vin rouge, ha! par ma foi, je ne me trompe point. Les boucs sont encore tout pleins de blessures au chevet de vôtre lit, & le vin rouge qui en a sorti a fait une riviere dans la chambre; & vous le verrez tout à cette heure, je veux dire quand l'hôte vous demandera le païement du dégât que vous lui avez fait. Quant au reste

je

je me réjoüis de toute mon ame de ce que la Reine n'a point changé, & j'y trouve mon compte comme un autre. A present, repliqua Don Quichotte, je dis seulement que tu es un étourdi, Sancho ; pardonne-moi le reste, & n'en parlons plus. C'est assez, Seigneur Chevalier, dit Don Fernand ; & puisque Madame la Princesse veut qu'on remette le voïage à demain, parce qu'il est déja tard, à la bonne heure, il ne faut plus songer qu'à passer la nuit agréablement en atendant le jour ; & nous acompagnerons tous le Seigneur Don Quichotte pour être témoins des grandes & merveilleuses actions qu'il doit faire dans cette entreprise, C'est moi qui aurai l'honneur de vous acompagner, repliqua Don Quichotte ; je suis extrêmement obligé à toute la compagnie de la bonne opinion qu'elle a de moi, & je tâcherai de ne la pas démentir, m'en dût-il coûter la vie, & s'il se peut, davantage.

Don Quichotte & Don Fernand alloient pousser plus loin les complimens & les ofres de services ; mais ils furent interompus par l'arrivée d'un voïageur qui entra dans l'hôtellerie. On le prit à son habit pour un esclave qui revenoit

Histoire de Zoraïde.

Liv. IV. Ch. XXXVI.

de chez les Mores, parce qu'il étoit vêtu d'une camisole de drap bleu fort courte, avec des demies manches & sans colet : ses chausses étoient aussi de toile bleüe, & le bonnet de la même couleur. Il avoit outre cela une espece de brodequins à la maniere des Mores, & il portoit une alfange, ou cimetere ataché à une écharpe autour de la ceinture. Après lui entra une femme montée sur un âne, vêtuë à la moresque, le visage couvert d'un voile qu'elle avoit sur la tête, & sous lequel elle portoit un petit bonnet de brocart d'or. Du reste elle étoit habillée d'une longue simare qui lui venoit jusques aux piés. L'esclave étoit un homme d'environ quarante ans, bien fait & de belle taille, un peu brun de visage, avec de grandes moustaches, & l'on jugeoit à sa mine que ce devoit être un homme de condition. Il demanda une chambre en entrant dans l'hôtellerie, & parut tout chagrin quand on lui dit qu'il n'y en avoit point de vuide. Cependant il prit la Moresque entre ses bras, & la descendit de son âne. Luscinde, Dorothée & les femmes de l'hôtellerie atirées par la nouveauté d'un habit qu'elles n'avoient pas encore vû, s'aprocherent de l'étran-

gore, & après l'avoir bien considerée, Dorothée qui avoit remarqué que l'esclave avoit du déplaisir de ne point trouver de chambre vuide, s'adressa à l'étrangere, & lui dit: Il ne faut point que vous vous étonniez, Madame, de ne trouver pas ici toutes les comoditez que vous pouriez souhaiter; c'est l'ordinaire des hôtelleries. Mais si vous voulez que nous logions toutes ensemble, dit-elle en montrant Luscinde, peut-être avoüerez-vous que vous n'avez point trouvé dans tout votre voïage un meilleur endroit que celui-ci, ni où l'on vous ait fait un plus agreable accuëil. La Dame voilée ne répondit rien à ce compliment; elle se leva seulement du lieu où elle étoit assise, & mettoit ses bras en croix sur l'estomac; elle baissa la tête pour marquer qu'elle se sentoit obligée, & qu'elle faisoit un remercîment; & son silence & sa maniere de saluer firent croire qu'elle étoit More, & qu'elle ne savoit pas l'Espagnol. Cependant l'esclave, qui jusques-là avoit été ocupé à autre chose, voïant que les Dames parloient à la More, s'aprocha d'elles, & leur dit: Mes Dames, cette jeune Damoiselle n'entend pas bien la langue, & n'en parle point d'autre que

la ſienne ; & c'eſt pour cela qu'elle ne répond pas à vos demandes. Nous ne lui demandons rien, dit Luſcinde ; mais nous lui ofrons nôtre compagnie pour cette nuit, & de l'acommoder de tout ce qui lui ſera neceſſaire, autant qu'il dépendra de nous, & que le lieu le permet. Je vous rens graces, mes Dames, &c. pour elle & pour moi, de vos honnêtetez ; repliqua le captif, & je les eſtime d'autant plus, que je voi bien qu'elles ſont faites par des perſonnes de merite. Dites moi, je vous prie ; Monſieur, dit Dorothée, cette Dame-là eſt-elle More ou Chrétienne ? ſon habit & ſon ſilence nous font croire qu'elle n'eſt pas de nôtre Religion. Elle eſt More de naiſſance, répondit l'eſclave, mais dans l'ame elle eſt Chrétienne, & ne ſouhaite rien tant que de l'être éfectivement. Quoi ! elle n'eſt pas batiſée, intérompit Luſcinde ? Nous n'avons pas encore trouvé l'ocaſion de la faire batiſer, répondit l'eſclave, depuis qu'elle eſt partie d'Alger qui eſt ſa patrie, & nous ne l'avons pas voulu faire avant qu'elle ſoit bien inſtruite de nôtre Religion. Mais s'il plaît à Dieu, elle ſera bien-tôt batiſée avec toute la ſolemnité que merite ſa condition, qui eſt plus relevée que ſon habit

& le mien ne le témoignent. Ce discours donna envie à tous ceux qui l'entendoient de savoir qui étoient le captif & la belle More ; mais personne n'osa le demander, parce qu'on crut qu'il étoit plus à propos de les laisser reposer. Dorothée prit la Morisque par la main, & l'aïant fait assoir auprès d'elle, la pria de lever son voile. La Morisque regarda le captif, comme pour lui demander ce que l'on souhaitoit d'elle, & ce qu'il faloit qu'elle fit. Il lui répondit en Arabe, que ces Dames la prioient de lever son voile; & lui aïant dit de le faire, elle fit paroître tant de beauté, que Dorothée la trouva plus belle que Luscinde, & elle parut aux yeux de Luscinde plus belle que Dorothée. Enfin tous ceux qui la virent, demeurerent d'acord qu'elle n'étoit pas moins belle que les deux autres : & comme c'est un éfet ordinaire de la beauté de s'atirer le cœur & l'afection de tout le monde, il n'y eut personne qui ne s'empressât auprès de la belle More ; & ce fut à qui lui rendroit plus de soins & lui feroit plus de caresses. Don Fernand pria l'esclave de lui dire le nom de la More ; & il lui répondit, que c'étoit Lela Zoraïde; mais elle, devinant par la

réponse de l'esclave ce que demandoit Don Fernand, s'écria promtement d'une maniere qui marquoit de l'inquietude; No, No Zoraïda, Maria, Maria; voulant dire qu'elle s'apeloit Marie, & non pas Zoraïde. Ces paroles & l'air dont la More les avoit prononcées, tirerent des larmes des yeux de toute la compagnie, & particulierement des Dames, qui étant naturellement tendres, se trouvent beaucoup plus sensibles à ces sortes de choses. Luscinde embrassa tendrement la belle More, en lui disant, Si, si, Maria, Maria; & la More répondit avec le même empressement que la premiere fois, Si, si, Maria, Zoraïda macangé, qui veut dire, non pas Zoraïde. Cependant l'heure du souper étant venuë, & Don Fernand aïant commandé qu'on cherchât de tous côtez de quoi faire bonne chere, on se mit à table; & comme on força Don Quichotte de prendre la premiere place, il voulut que la Princesse de Micomicon se mît auprès de lui, puis qu'elle étoit sous sa protection. Luscinde & Zoraïde s'assirent au dessous de Dorothée, & de Don Fernand, & Cardenio s'étant mis vis-à-vis d'elles, le Curé & le Barbier prirent aussi leurs places à côté des Dames, &

l'esclave & les Cavaliers de Don Fernand se mirent à table. On soupa avec plaisir, parce que la compagnie étoit agreable, & qu'ils avoient tous sujet d'être contens. Mais ce qui augmenta le divertissement, c'est que Don Quichotte, animé du même esprit qui lui fit faire autrefois ce grand discours en soupant avec les Chevriers, commença à dire avec une espece de transport ; En verité, Messieurs, il faut avoüer que ceux qui font profession de la Chevalerie errante, sont acoûtumez à voir des choses bien extraordinaires ! Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelqu'un dans tout le monde, qui entrant à l'heure qu'il est dans ce Château, & nous voïant de la sorte, pût jamais juger qui nous sommes ? Qui est-ce qui devineroit que cette Dame qui est à côté de moi, est cette grande Reine que nous savons, & que je suis ce Cavalier de la Triste-figure, dont la renommée publie tant de choses ? Peut-on douter maintenant que cet exercice ne surpasse tous ceux que les hommes ont inventez ; & n'est-il pas d'autant plus à estimer, qu'il est le plus exposé à toute sorte de perils ? Qu'on ne vienne donc plus me dire que les Lettres sont préferables aux Armes, ou je

répondrai à qui que ce puisse être qu'il ne sait ce qu'il dit. Car la raison que donnent d'ordinaire ces Messieurs, de la préference des Lettres, & sur laquelle ils se fondent le plus, c'est, disent-ils, que les travaux de l'esprit sont incomparablement plus grands que ceux du corps, & qu'il ne faut que de la vigueur & de la force pour l'exercice des armes, comme s'il n'y avoit point de diference entre un homme de guerre & un crocheteur, & qu'il ne falût point de discernement & de conduite pour emploïer cette force & cette vigueur; & comme si, par exemple, un General d'armée, ou un Oficier qui défend une Place assiegée, n'avoit pas besoin de tête & de vigueur d'esprit, encore plus que de force de corps? Est-ce avec les forces du corps que l'on devine les desseins de l'ennemi, qu'on imagine des ruses pour oposer aux siennes, ou pour les prévenir, & des stratagêmes pour ruïner ses entreprises? & peut-on nier que ce ne soit l'esprit qui conçoit des choses si dificiles? Puisqu'il est donc incontestable qu'il faut de l'esprit à un homme de guerre, aussi-bien qu'à un homme de lettres, examinons maintenant quel est le but que chacun se propose, & nous ver-

rons

ſons en même-tems que celui-là eſt ſans contredit le plus à eſtimer, qui a pour objet une plus noble fin. La fin que ſe propoſe un homme de lettres, je ne parle pas de ceux qui étudient pour leur ſalut, ou pour celui des autres, dont l'objet eſt infini, je parle ſeulement des ſciences humaines, dont la fin regarde la juſtice diſtributive, l'obſervation des Loix & la Politique, fin veritablement utile & loüable, mais qui n'eſt aſſurément pas comparable à celle de la guerre, qui ne tend qu'à la paix, le bien de tous le plus deſirable, qui entretient le commerce & la ſocieté civile, qui fait le bonheur des Etats & des Peuples, & ſans quoi le reſte n'eſt pas un vrai bien. La guerre a donc déja cet avantage ſur les Lettres, qu'elle a une plus noble fin, voïons à cette heure quelle eſt la diference entre le travail & les fatigues d'un hommes de Lettres, & d'un homme de guerre. Pendant que Don Quichotte parloit ainſi, il n'y avoit perſonne qui le prît pour un foû; & comme la plûpart faiſoient le métier de la guerre, ils l'écoutoient avec autant de plaiſir que d'atention, & ne s'ennuïoient point de la longueur de ſon diſcours. Les peines que ſoufre celui qui étudie, pourſuivit

Liv. IV. C. XXXVI.

But d'un homme de Lettres.

Diference entre les fatigues d'un homme de Lettres & d'un homme de guerre.

Liv. IV. Ch. XXXVI.

notre Chevalier, sont principalement la pauvreté, non pas qu'ils soient tous pauvres, mais je le dis pour porter la chose aussi loin qu'elle peut aller, & parce qu'il me semble que la pauvreté est un des plus grands maux qu'on souffre dans la vie. Car qui est pauvre, est exposé au froid, à la faim, à la soif, à être mal vêtu, & à d'autres incommoditez; mais l'écolier n'est jamais si miserable qu'il ne trouve à dîner, & quelque lieu de retraite où il passe la nuit à couvert & en repos, & par ce chemin veritablement un peu rude les écoliers arrivent enfin au but où ils tendent. Et nous en avons vû plusieurs, qui après toutes ces miseres, ont été choisis pour remplir les plus grandes Charges; & la fortune semble les avoir adoptez, & par des miracles qu'elle fait quand il lui plaît, on les a vû passer d'une extrême necessité, à l'abondance de toutes choses.

Définition de la pauvreté.

CHAPITRE XXXVII.

Suite du discours sur les Lettres & les Armes.

NOUS avons fait voir, poursuivit Don Quichotte, l'écolier dans sa pauvreté; examinons si le soldat est plus riche. En verité il n'y a rien de plus pauvre: & c'est la pauvreté même. Il faut que ce miserable se contente toujours de sa paie, qui vient toujours bien tard, & qu'on lui rogne souvent; & s'il hazarde de prendre quelque chose, il le fait contre sa conscience & au peril de sa vie. Vous le verrez tout un hiver avec un méchant juste-au-corps, & peut-être sans chemise & sans chausses. Combien de fois passe-t-il des journées entieres dehors, exposé tantôt aux ardeurs du Soleil, & tantôt à un froid rigoureux, à la grêle, & à la pluïe; sans qu'il lui soit permis d'abandonner son poste pour se mettre à couvert? & quand la nuit est venuë, que ce pauvre malheureux devroit esperer de se délasser de tant de fatigues; il seroit trop con-

Misere d'un Soldat.

tent s'il avoit une poignée de paille pour se garantir de la fraîcheur de la terre où il faut qu'il couche. Le jour il retourne & reprend son exercice, sans avoir à peine pris un peu de repos. Il arivera un jour de bataille, & à la premiere décharge notre soldat reçoit un coup de mousquet qui lui fracasse la tête, ou qui l'estropie d'un bras ou d'une jambe. Mais suposons qu'il s'en tire plus heureusement, en revient-il plus riche qu'il n'étoit, & ne faudra-t-il pas qu'il se trouve en plus de trois combats, & qu'il en sorte toujours favorablement avant que de profiter de quelque chose? Encore aura-t-il besoin de bons témoins de ses actions, & de patrons qui le recommandent; & tout cela même sont des especes de miracles que l'on ne voit que fort rarement. Mais dites-moi, Messieurs, si vous avez jamais fait reflexion sur ceci. Combien y a-t-il peu de gens qui fassent fortune à l'armée, au prix de ceux qui y perissent? Le nombre des morts est innombrable, & les autres n'en font pas la milliéme partie. Il en arive tout au contraire parmi les gens qui étudient; ils ne sont jamais dans la derniere misere, & ne se trouvent point exposez au hazard de perdre la vie.

Comparaison d'un Ecolier, & d'un Soldat.

Cependant quoique le ſoldat ſe fatigue incomparablement plus que l'écolier, il a beaucoup moins de récompenſe à attendre, & rarement ſont-elles fort conſiderables. Il eſt vrai qu'il eſt bien plus aiſé de récompenſer un petit nombre de gens de Lettres, que cette terrible foule de gens qui ſuivent la guerre, parce qu'on donne aux premiers des Charges qui ne peuvent être exercées par d'autres, & que ceux-ci ne peuvent être récompenſez que des bienfaits des Princes; mais cela confirme encore ce que j'ai avancé, bien loin de le détruire. Mais je paſſe outre pour ne me pas engager dans un diſcours de trop grande diſcuſſion, & je retourne à la prééminence des Armes au-deſſus des Lettres, que je prétens prouver par les mêmes raiſons que je viens de dire en faveur de l'un & de l'autre parti. On dit pour les Lettres, que les Armes ne peuvent ſubſiſter ſans elles, parceque quoique la guerre ait ſes Loix, auſquelles elle eſt aſſujetie, ces Loix ont été faites par des gens de Lettres, & c'eſt eux qui en ſont les interpretes auſſi-bien que les diſpenſateurs. Je répons pour les Armes, qu'elles ſont le ſoûtien des Loix, parce qu'elles défendent les Républiques; el-

Prérogatives des Lettres.

Prerogatives des Armes.

LIV. IV. §. XXXVII. les conservent les Roïaumes : elles font la sûreté des chemins & des Viles, & nettoïent la Mer de Corsaires : en un mot elles font la sûreté publique. Mais c'est encore une chose generalement reconnuë, qu'on èstime le plus ce qui coûte davantage. Hé ! qu'est-ce qu'il a coûté à un homme de Lettres pour devenir savant ? du tems, des soins, des veilles, de l'aplication d'esprit, faire mauvaise chere, être mal vêtu, & d'autres fatigues que je croi avoir déja dites : Mais pour devenir bon soldat, il faut soufrir tout cela, & d'autres incommoditez encore plus grandes, presque toujours sans relâche, avec cela de plus qu'on court à toute heure risque de la vie. Qu'est-ce que peut soufrir un écolier, qui aproche de la misere d'un soldat qui se trouve enfermé dans une Place assiegée? Voïez-le sur un rempart ou sur un ravelin où il fait sentinelle pendant qu'il sait que les Ennemis le minent par dessous, sans qu'il ose branler ni s'éloigner d'un peril qui le menace de si près. Il lui est tout au plus permis de donner avis à son Capitaine de ce qui se passe, afin qu'on y remedie par des contremines ; cependant le miserable demeure dans son poste,

attendant que la mine l'enleve dans les nuës, ou l'ensevelisse dans un abîme de ruines. Considerons deux galeres qui s'abordent, se choquent par la proüe, & s'atachent l'une contre l'autre, de telle sorte qu'il ne reste plus au soldat que deux pieds d'espace sur les planches de l'éperon. Tout ce qu'il voit devant lui porte une afreuse image de la mort; ce ne sont qu'ennemis armez de mousquets, de coutelas & de lances; il est en butte aux grenades, aux pots à feu, & tout le canon est pointé contre lui à quatre pas de distance. Que lui reste-t-il à faire dans un état si terrible, pressé de toutes parts, & environné de la Mer où sa perte est comme inévitable? Il n'a point d'autre esperance que dans sa force & dans son courage; il faut qu'il afronte tous les perils qui le menacent, qu'il surmonte tous les obstacles qui semblent invincibles, & qu'il se fasse jour au travers des mousquets & des piques pour se jeter dans l'autre vaisseau, où tout est ennemi, & par consequent redoutable. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'à peine un soldat est emporté d'une volée de canon, ou autrement, qu'un autre succede à sa place; celui-ci n'est pas plûtôt tombé dans la

Mer qui l'engloutit, qu'il en revient un autre, & encore un autre, sans qu'aucun s'effraïe de la perte de ses compagnons : ce qui est sans doute une marque extraordinaire de courage, & une intrepidité merveilleuse. Heureux les siecles qui n'ont point connu ces épouvantables machines de guerre, & mile fois heureuse l'ignorance qui n'avoit pû découvrir le secret de la poudre ! malheur à celui qui a trouvé cette damnable invention, & qui a donné à tous les lâches le moïen de venir à bout des plus braves, tranchant par un coup imprévû, & qu'on ne peut éviter, le cours de leurs belles actions, & celui de leur vie! Aussi quand j'y fais reflexion, je suis presque au point de me repentir d'avoir embrassé la profession de la Chevalerie errante dans ce siécle détestable & indigne : car bien que le plus affreux peril n'ait rien qui m'épouvante, il me fâche pourtant d'avoir à craindre qu'un peu de poudre & de plomb arête mon courage, & m'empêche de faire connoître la force & la valeur de mon bras dans toute l'étenduë du monde. Mais après tout, que la fortune en ordonne ce qu'elle voudra; il y a d'autant plus de reputation à acquerir pour moi, que je m'expose à plus

de perils que n'en ont connu les Cheva-
liers des siecles passez.

Pendant que notre Heros faisoit ce grand discours sans penser à manger, quoique Sancho lui dît de tems en tems de le faire, & qu'après il auroit loisir d'haranguer tout son sou, ceux qui l'écoutoient, trouvoient un nouveau sujet de se plaindre de ce qu'après avoir fait paroître tant d'esprit & de jugement sur diverses matieres, il venoit de le perdre tout d'un coup, sur le sujet de sa ridicule Chevalerie. Le Curé lui aplaudit, & lui dit qu'il avoit raison de donner la préference aux armes, & que tout interessé qu'il se trouvoit, étant Docteur, il l'avoit pourtant forcé d'être de son sentiment. On acheva de souper, & pendant que l'hôtesse & Maritorne préparoient la chambre de Don Quichotte pour les Dames, Don Fernand pria l'esclave de vouloir conter l'histoire de sa vie, lui disant, pour l'engager davantage, que toute la compagnie l'en prioit avec lui, & que la rencontre de Zoraïde leur faisoit croire qu'il y devoit avoir des avantures fort agreables. L'esclave répondit qu'il ne savoit point resister à ce qu'on lui demandoit de si bonne grace, & qu'il craignoit seulement que la

LIV. IV. CH. XXXVIII. maniere de raconter ne leur donnât peut-être pas toute la satisfaction qu'ils s'en promettoient. Enfin, Messieurs, a joûta-t-il, puis qu'il vous plaît, donnez-moi un peu d'atention, & je vais vous aprendre des avantures veritables, qui ne cedent point en beauté aux fables les mieux inventées. Ceci aïant preparé la compagnie à l'écouter sans l'interompre, il commença de cette maniere.

CHAPITRE XXXVIII.

Histoire de l'esclave.

Histoire de l'esclave.

JE suis né dans une Ville des montagnes de Leon, de parens qui reçûrent plus d'avantage de la nature, que des biens de la fortune. Cependant dans un lieu où les peuples sont presque tous miserables, mon pere ne laissoit pas d'avoir la reputation d'être riche; & il l'auroit été en éfet, s'il eût pris autant de soin de conserver ses biens; qu'il aimoit à les dépenser liberalement. Il s'étoit rendu de cette humeur, particulierement à la guerre, aïant passé sa jeunesse dans cette admirable école, qui fait d'un

avare un liberal, & d'un liberal un prodigue; & où celui qui épargne, est regardé comme un monstre, & indigne de la profession des armes. Mon pere voïant enfin que sa liberalité l'incommodoit, & qu'il ne pouvoit se défaire d'une habitude si nuisible à l'établissement de ses enfans, qui étoient en âge d'être pourvûs, se resolut de se dépoüiller de ses biens; & nous aïant fait apeler un jour, deux freres que j'avois, & moi, il nous fit à peu près ce discours: Mes chers enfans, il sufit de dire que vous êtes mes enfans, pour vous dire que je vous aime; mais parce que ce n'est pas vous donner des marques d'amitié, que de dissiper un bien qui vous doit revenir, j'ai resolu de faire une chose à laquelle il y a déja long-tems que je pense, & qui vous persuadera enfin que je suis bon pere. Vous êtes desormais tous trois en âge de faire un établissement, ou pour le moins de penser à une profession qui vous acquiere un jour de l'utilité & de l'honneur; j'y veux aussi contribuer de ma part autant que je le pourai; & dans ce sentiment-là j'ai resolu de partager mon bien en quatre parts égales, dont je vous en abandonne trois, & me reserve la quatriéme pour

LIV. IV. C. XXXVIII.

vivre, mais je souhaiterois une chose, sçavoir qu'après que vous aurez chacun pris votre part, vous voulussiez suivre un des chemins que je vais vous dire. Nous avons un Proverbe en Espagne, qui est à mon sens très-veritable, comme ils le sont tous, étant apuïez sur une longue & sage experience : L'Eglise, dit-il, la Mer, ou la Maison du Roi; pour nous aprendre que celui qui a dessein de se faire considerer, & de s'enrichir, doit ou entrer dans l'Eglise, ou trafiquer sur Mer, ou s'atacher à la Cour. Je voudrois donc, mes chers enfans, que l'un de vous s'apliquât à l'étude, l'autre au commerce, & que l'autre servît le Roi dans ses Armées ; car il est aujourd'hui fort dificile d'entrer dans sa Maison ; & quoique la guerre n'enrichisse pas beaucoup ceux qui en font le métier, elle donne au moins de la reputation & de la gloire. Dans huit jours au plus tard vos parts seront prêtes, & je vous les donnerai en argent, sans qu'il y manque rien. Voilà ce que j'avois à vous proposer ; dites-moi à present quel est vôtre sentiment, & si vous avez envie de suivre mon conseil ? Mon pere se tût après m'avoir ordonné de répondre, parce que je suis l'aîné. Je le priai instamment de

Histoire de l'esclave.

ne se point défaire de son bien, dont il pouvoit faire tel usage qu'il lui plairoit sans que nous y trouvassions à redire, & que nous étions assez jeunes pour en aquerir; & en finissant je lui témoignaî que j'avois dessein de porter les armes, s'il le trouvoit bon. Mon second frere lui fit les mêmes prieres que moi, & prit le parti d'aller aux Indes; & le plus jeune & aparemment le plus sage, dit qu'il souhaitoit être d'Eglise, & d'aler à Salamanque achever ses études. Nous étant ainsi acordez comme de concert à contenter les sentimens de mon pere, il nous embrassa cherement tous trois; & dans le tems qu'il l'avoit promis, il nous donna chacun notre part en argent, qui aloit, si je m'en souviens bien, à trois mile ducats; un de nos oncles aïant acheté tout notre domaine, afin qu'il ne sortît point de la maison. Tout étant prêt pour notre départ, nous nous separâmes tous trois de mon pere en même jour; mais faisant scrupule de laisser ce bon homme avec si peu de bien dans un âge fort avancé, je l'obligeai, à force de prieres, de prendre deux mile ducats des miens, lui faisant voir que j'avois assez du reste pour me mettre en équipage. Mes freres, touchez de cet

Liv. IV. c. XXXVII. Histoire de l'esclave.

exemple, lui laisserent aussi chacun mille ducats, si-bien qu'il lui en resta quatre mille outre sa part qu'il avoit conservée en fonds de terre. Nous prîmes donc congé de mon pere & de mon oncle, qui après nous avoir donné toutes les marques imaginables de leur afection, nous chargerent sur-tout de leur faire savoir souvent des nos nouvelles. L'un prit le chemin de Salamanque, l'autre celui de Sevile, & je m'en alai à Alicante, où je trouvai un vaisseau marchand de Genes, qui étoit venu charger de la laine, dans lequel je m'embarquai. Il peut y avoir à cette heure environ vingt-deux ans que je suis sorti de chez mon pere; & dans tout ce tems-là je n'ai pû avoir de nouvelles, ni de lui, ni de mes freres, quoique j'aie écrit plusieurs fois. Nous arivâmes heureusement à Genes, d'où j'alai à Milan; & après m'être mis en équipage, comme je me resolvois d'aler prendre parti en Piedmont, j'apris sur le chemin d'Alexandrie de la Paille, que le Duc d'Albe passoit en Flandre. Cette nouvele me fit changer de dessein; j'alai servir sous ce grand Capitaine, & je le suivis dans toutes les batailles qu'il donna. Je me trouvai à la mort des Comtes de Horn & d'Egmont, & je fus En-

Histoire de l'esclave.

seigne dans la Compagnie de Don Diego d'Urbina. Quelque tems après que je fus arivé en Flandre, le bruit courut que le Pape, l'Espagne & la Republique de Venise s'étoient liguez contre le Turc, qui venoit de prendre le Roiaume de Chipre sur les Venitiens; que son Altesse Don Jean d'Autriche, frere naturel du Roi, étoit General de la Ligue, & que l'on faisoit de grands preparatifs pour cette guerre. Cela me fit changer de resolution, & me donna l'envie de voir une Journée qui devoit être celebre; & quoique je fusse presque assuré d'avoir une Compagnie à la premiere ocasion, je renonçai à cette esperance, & m'en alai en Italie. Heureusement pour moi, Don Jean d'Autriche venoit d'entrer à Genes lorsque j'y arivai, & il s'embarquoit pour Naples, où il devoit joindre l'armée des Venitiens; ce qu'il ne fit qu'à Messine. On me donna une compagnie d'Infanterie, & je me trouvai à cette grande & fameuse journée, si heureuse à la Chrêtienté, & qui desabusa tout le monde, de l'opinion qu'on avoit que les Turcs étoient invincibles sur mer; cette journée si glorieuse à l'Europe, & qui renversa si bien l'orgueil des Ottomans. Parmi tant de gens heu-

Liv. IV. Ch. XXXVI.

Histoire de l'esclave.

reux, dont les uns joüissent d'une grande victoire, & les autres avoient donné leur vie pour la Religion, je me vis le seul malheureux, & je fus pris prisonnier. Uchialy Roi d'Alger, Corsaire vaillant, & favorisé de la fortune, s'étant rendu maître de la Capitane de Malte, où il n'étoit resté que trois Chevaliers, & encore tout couverts de blessures, la Capitane de Jean Andrea, sur laquelle j'étois, ala pour la secourir. Je sautai d'abord dans la galere d'Uchialy, qui s'éloigna en même-tems de la nôtre, & pas un de mes soldats ne me pouvant suivre, je me trouvai seul au pouvoir des Turcs, qui m'aïant blessé en plusieurs endroits me firent esclave. Uchialy se sauva ensuite, comme vous l'avez sû, avec toute son Escadre, & je perdis ainsi la liberté dans une journée qui la donna à quinze mile Chrétiens qui étoient à la chaîne dans les galeres Turques. Je fus mené à Constantinople, où Selim fit mon maître General de la Mer, pour avoir fait vaillament dans la bataille, & remporté l'étendart de la Religion de Malte. L'année suivante qui fut en 1562. je me trouvai à Navarrins, ramant dans la Capitane apelée les trois Fanaux, où je remarquai qu'on perdit une belle ocasion

sion de défaire toute l'armée des Turcs dans le Port: car les Levantins & les Janissaires qui y étoient, ne doutant point qu'on ne les y vînt ataquer, se tenoient déja tout prêts pour s'enfuir par terre, sans vouloir atendre l'évenement du combat tant ils étoient épouvantez à la seule vûë de notre armée. Mais le Ciel ne le voulut pas ainsi; & ce ne fut point, ni la faute, ni la negligence du General qui commandoit les nôtres. Efectivement Uchialy, qui ne se trouvoit point en sûreté, se retira à Modon, qui est une Isle auprès des Navarrins; & aïant mis ses gens à terre, fortifia l'entrée du Port, & ne sortit point, que Don Jean ne se fût retiré. Les Chrétiens prirent, en s'en retournant, une galere apelée la Prise, & que commandoit un fils du fameux Barberousse: ce fut l'exploit de la Capitane, qu'on nommoit la Louve, commandée par le brave Don Alvar de Baçan, Marquis de Sainte Croix. Vous ne serez peut-être pas fâchez d'aprendre ce qui se passa dans la prise de cette galere. Le fils de Barberousse étoit extrêmement cruel, & traitoit si mal ses esclaves, & en étoit tellement haï, que ceux qui ramoient dans sa galere voïant que la Louve les pour-

Liv. IV. CXXXVIII.

suivoit vivement, & qu'elle étoit sur le point de les joindre, ils laisserent tout d'un coup les rames, & se saisissant de leur Capitaine, qui étoit sur l'estenterol, d'où il leur crioit qu'ils ramassent de toute leur force, ils le firent passer de banc en banc, de la poupe à la proüe, & lui donnerent tant de coups de dent, qu'avant que de passer le grand mâts, son ame étoit déja dans les Enfers. Nous retournâmes à Constantinople; & l'année suivante on aprit que D. Jean avoit pris Thunis, & mis Muley Hamet en possession de ce Roiaume, en ôtant l'esperance d'y pouvoir rentrer à Muley Hamida, le More le plus vaillant, mais le plus cruel qu'il y ait jamais eu au monde. Cette perte fut fort sensible au Grand-Seigneur, qui usant de la prudence & de la politique ordinaire de la Maison Ottomane, fit aussi-tôt la paix avec les Venitiens, qui la souhaitoient encore plus que lui; & en 1564. il assiegea la Goulette, & le Fort que Don Jean avoit fait commencer auprès de Thunis. Pendant tous ces exploits de guerre, j'étois toujours à la chaîne, sans aucune esperance de liberté; au moins n'esperois-je pas de me racheter par rançon, car j'étois resolu de ne point

donner connoissance à mon pere du miserable état où je me trouvois. Enfin nous perdîmes la Goulette & le Fort, qui étoient assiegez par soixante-cinq mille Turcs de solde, & par plus de quatre cens mile Mores & Arabes, de tous les endroits de l'Afrique avec un nombre infini de munitions & d'instrumens de guerre. Il y avoit outre cela tant de pionniers & de gens d'équipage, qu'il y a long-tems qu'on n'a vû une chose si prodigieuse. La Goulette qu'on avoit jusqu'alors crû imprenable, fut la premiere prise, quelque resistance que pussent faire ceux qui la gardoient. Mais les Turcs aïant reconnu qu'il étoit facile de faire des tranchées dans le sable, parce que l'eau qu'on y trouvoit auparavant à un pié & demi, ne se trouva pour lors qu'à plus de deux toises, en éleverent une si haute avec des sacs pleins de sable, qu'elle surpassoit les murailles du Fort; & par ce moïen tirant de haut en bas, personne n'osa plus paroître. On disoit que les nôtres avoient fait une grande faute de se renfermer dans la Goulette, & qu'ils devoient tenir la campagne pour empêcher la décente des Ennemis; mais ceux qui parlent de cette maniere, font bien voir

Liv. IV. C. XXXVIII

qu'ils n'y étoient pas, ou qu'ils n'ont gueres d'experience. Comment auroient-ils voulu que sept mile hommes qu'il y avoit tout au plus dans la Goulette & dans le Fort, pussent se partager pour garder ces deux Places, & tenir en même tems la campagne, contre une si grande armée? & d'ailleurs où est la Place, quelque forte qu'elle puisse être, qui ne se rende point si elle n'est secouruë, surtout quand elle est ataquée par un nombre infini de gens opiniâtres, & qui combatent dans leur païs? Pour moi, j'ai crû, avec beaucoup d'autres, que la prise de la Goulette étoit une grace particuliere que le Ciel faisoit à l'Espagne. Car ce n'étoit qu'une retraite de scelerats, qui coûtoit beaucoup à entretenir & à défendre, sans servir à autre chose qu'à conserver la memoire de Charles-Quint, comme si ce grand Prince avoit besoin de cette masse de pierres pour l'éterniser. Le Fort fut pris aussi, mais il coûta bien cher aux Turcs, qui perdirent plus de vingt-cinq mile hommes en vingt-deux assauts generaux qu'ils donnerent, & les assiegez combatirent avec tant d'opiniâtreté, que de treize cens qui resterent, on n'en prit pas un seul qui ne fût blessé. Un petit Fort, qui

étoit au milieu du lac, & où commandoit le Cavalier Don Jean Zonaguera, brave soldat du Roïaume de Valence, se rendit à composition. D. Pedro Porto Carero, Commandant dans la Goulette, fut fait prisonnier, après s'être signalé à la défense de la Place, & la perte lui en fut si sensible, qu'il en mourut de déplaisir sur le chemin de Constantinople, où on le menoit. On fit aussi prisonier le Commandant du Fort, Gabriel Cerbellon, Cavalier Milanois, excellent Ingenieur, & très-vaillant de sa personne. Il mourut quantité de gens de marque dans ces deux Places; & entr'autres, Païen Doria, Chevalier de l'Ordre de saint Jean, Cavalier genereux & d'une magnificence singuliere; comme il le fit voir par cette liberalité excessive qu'il fit à André Doria son frere. Ce qui rendit sa mort plus déplorable, c'est qu'il fut tué par des Arabes, à qui il s'étoit confié après la prise du Fort. Ces traîtres lui avoient promis de le mener en habit de More jusques à Tabarca, qui est une habitation apartenant aux Genois, qui vont pêcher le corail dans les côtes; mais ils lui couperent la tête, & la porterent à leur General, qui les récompensa suivant le Proverbe Espagnol qui

dit, que la trahison plaît, mais non pas le traître : car il les fit tous pendre, pour ne lui avoir pas amené Doria en vie. Entre les Chretiens qui furent faits prisonniers dans le Fort, il y eut un Don Pedro d'Aguilar, de je ne sai quell endroit de l'Andalousie, vaillant soldat, qui avoit été Enseigne dans le Fort. C'étoit un homme de grande considération, & qui faisoit fort bien des Vers ; il fut mis sur la même galère, & dans le même banc où j'étois, & fut esclave du même maître. Et avant que nous sortissions du Port, il fit deux Sonnets pour servir d'épitaphe à la Goulette & au Fort. Je m'en vais vous les dire, si je m'en ressouviens, je m'assure que vous ne serez pas fâché de les entendre.

Quand l'Esclave nomma Don Pedro d'Aguilar, Don Fernand regardant ses compagnons, ils se mirent tous trois à soûrire ; & comme l'Esclave aloit commencer les Sonnets, un des Cavaliers lui dit : Je vous prie, Monsieur, avant que de passer outre, de me dire ce qu'est devenu ce Don Pedro d'Aguilar. Tout ce que j'en sai, répondit l'esclave, c'est qu'après avoir été deux ans à Constantinople, il s'enfuit un jour avec un espion Grec en habit d'Ar-

naute ; je ne sai point s'il se sauva ; j'ai même bien peur que non, parce que je vis le Grec un an après à Constantinople : mais je ne pus jamais trouver occasion de lui demander le succès de leur voïage. Je puis vous assûrer qu'il s'en sauva, repartit le Cavalier, car ce Don Pedro-là est mon frere : Il est dans son païs en bonne santé, richement marié, & il a trois enfans. Ha ! Dieu en soit loüé, dit l'esclave ; car selon moi, c'est le plus grand bien du monde que la liberté, & j'ai une joïe extrême d'aprendre celle de mon compagnon. Je sai aussi les Sonnets que fit mon frere, dit le Cavalier : Vous me ferez plaisir de les vouloir dire, répondit l'esclave, & vous le ferez bien mieux que moi. Je m'en vais le faire, dit le Cavalier ; mais ce ne sera que pour vous soulager. Voici celui de la Goulette.

Esprits, qui dégagez de la masse du corps,
Joüissez maintenant de cette paix profonde,
Que jamais les mortels ne trouvent dans le monde,
Ce digne & juste prix de vos nobles éforts.

Liv. IV. CXXXVIII.

Que vous fites bien voir par d'illustres transports,
Qu'un zele ardent & saint rend la valeur feconde,
Lorsque de votre sang teignant à peine l'onde,
Vous fites des vainqueurs des montagnes de morts,

Vous manquâtes de vie & non pas de courage,
Et vos corps épuisez aprés tant de carnage,
Tomberent invaincus les armes à la main.

Valeur cent fois heureuse! une seule journée
Te fait vivre ici-bas à jamais couronnée,
Et le Maître du Ciel te couronne en son sein.

C'est comme cela que je le sai, dit l'esclave. Voici celui qui fut fait pour le Fort, reprit le Cavalier.

Ces murs tout démolis dans ces champs infertiles
Sont le fameux Theâtre, où trois mile soldats,

Pour

Pour renaître bien-tôt en des lieux plus tranquiles,
Soufrirent par le fer un illustre trépas.

Aprés avoir rendu leurs remparts inutiles,
Leurs lâches Ennemis ne les vainquirent pas;
Mais leurs corps épuisez, languissans & debiles,
Cederent sous l'éfort d'un milion de bras.

C'est-là ce lieu fatal, où depuis tant d'années,
Par les severes Loix des saintes destinées,
On moissonne en mourant la gloire des lauriers.

Mais jamais cette terre, en prodiges feconde,
N'a nouri pour le Ciel, ni fait voir dans le monde,
Ni de plus vrais Martirs, ni de plus grands Guerriers.

Les Sonnets furent trouvez assez bons, & l'esclave continua ainsi son Histoire. Les Turcs aïant pris ces deux Places, firent démenteler la Goulette; & pour

Liv. IV. C.XXXVIII. Histoire de l'esclave.

en venir plus promtement à bout, ils la minerent de trois côtez. Avec tout cela ils ne purent jamais renverser les vieilles murailles, qui sembloient les plus foibles, & tout ce qui avoit demeuré entier de la nouvelle fortification du Fortin, fut ruiné en un instant. Pour le Fort, il étoit en tel état, qu'il ne fut pas besoin de le ruiner davantage. Enfin toute l'armée retourna victorieuse & triomphante à Constantinople, où Ulchialy mourut quelque tems après. On l'avoit surnommé Fartax, qui veut dire tigneux en langue Turque, parce qu'éfectivement il l'étoit, & que c'est la coûtume des Turcs de se donner des noms qui expriment leurs vertus & leurs vices. Cela vient de ce qu'ils n'ont entr'eux que quatre noms de famille, qui apartiennent à la maison Ottomane, & tous les autres, qui bien-souvent ne connoissent pas leur origine, en prennent comme je viens de dire. Ulchialy avoit été forçat sur les galeres du Grand-Seigneur dont il fut l'esclave quatorze ans, & à l'âge de 34. ans il se fit renegat pour pouvoir se venger d'un Turc qui lui avoit donné un soufflet étant à la chaîne. Il se fit si bien remarquer par sa valeur dans les premieres guerres où il servit, que sans

passer par les moindres emplois, dont les Favoris mêmes du Grand-Seigneur ne sont pas exemts, il fut fait Roi d'Alger, & depuis General de la mer, qui est la troisiémeCharge de tout ce grand Empire. Il étoit Calabrois de naissance, & à la Religion près, fort homme de bien, & assez humain pour ses esclaves. Il en avoit pour lors trois mile, qui furent partagez suivant son testament entre le Grand-Seigneur, qui herite d'ordinaire de ceux qui meurent, & les renegats qu'il avoit avec lui. Pour moi j'échus en partage à un renegat Venitien, nommé Azanaga, qu'Ulchialy avoit fait esclave comme il étoit Matelot, & il devint si agreagle à son maître, qu'il étoit un de ceux qu'il aimoit le plus : mais c'étoit un des plus cruels renegats qu'on ait jamais vû. Cet Azanaga devint extrêmement riche, & fut aussi fait Roi d'Alger. J'y fus mené avec les autres esclaves, & j'eus quelque sorte de joïe de me trouver si près de l'Espagne, me persuadant déja que je trouverois à Alger quelques moïens plus sûrs qu'à Constantinople pour me sauver. Car enfin je ne perdois point l'esperance : & quand ce que j'avois projetté ne réussissoit pas, je songeois à m'en consoler, & à trouver

LIVRE IV. C. XXXVIII.
Histoire de l'esclave.

Liv. IV. C. XXXVII. Histoire de l'esclave.

d'autres inventions. Je passois la vie de cette sorte, renfermé dans une prison que les Turcs apelent bains ou étuves, où ils mettent les esclaves Chretiens, tant ceux qui apartiennent au Roi, que ceux de quelques particuliers, & d'autres aussi qu'on apele esclaves du Conseil, qui travaillent aux ouvrages publics, oú à d'autres choses. Ces derniers ont bien de la peine à ravoir leur liberté, parce que n'aïant point de maîtres particuliers, ils ne savent à qui s'adresser pour traiter de leur rançon. Quelques-uns parmi le peuple mettent, comme j'ai dit, leurs esclaves dans ces bains, sur tout quand ils se sont rachetez, pour les tenir en sureté jusqu'à ce que leur rançon soit venuë. Les esclaves du Roi ne sont plus emploïez à aucun travail, non plus que ceux-ci quand ils ont une fois traité de leur rançon, si ce n'est que leur argent soit trop long à venir, car en ce cas-là on les envoïe au bois avec les autres; ce qui est extrémement penible, pour les obliger d'écrire avec plus d'empressement. Pour moi je me trouvai parmi ceux qui se doivent racheter, car dès que l'on sut que j'étois Officier, il me fut inutile de me faire pauvre: je fus consideré comme un homme de consequen-

Histoire de l'esclave.

ce, & on me mit au nombre des esclaves de rançon, avec une chaîne qui faisoit plûtôt voir que je traitois de ma liberté, qu'elle n'étoit la marque de mon esclavage. Je passai ainsi quelque tems dans ces bains avec quantité d'autres esclaves, qui n'étoient plus retenus que comme moi; & quoique nous fussions souvent pressez de la faim, & de beaucoup d'autres miseres, cependant rien ne nous afligeoit tant que les cruautez barbares qu'Azanaga exerçoit à toute heure contre les esclaves Chrétiens. Il ne se passoit point de jour qu'il n'en fit pendre ou empaler quelqu'un, & le moindre suplice étoit de leur faire couper les oreilles, & tout cela sur si peu de sujet, que les Turcs mêmes jugeoient bien qu'il ne le faisoit que pour le seul plaisir de le faire, & parce qu'il étoit né sanguinaire & cruel. Un seul soldat Espagnol, nommé Suavedra, trouva moien d'adoucir cette humeur barbare, & quoiqu'il eût tenté toutes choses imaginables pour se sauver, jusqu'à en faire de si prodigieuses que les Turcs en parlent incessament, jamais il ni le fit batre, ni ne lui en dit la moindre parole. Pour nous nous étions dans des fraïeurs continuelle, qu'il ne le fît empaler, & il le craignit plus d'une fois

LIV. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

lui-même. Si je n'aprehendois d'être trop long, je vous raconterois quelques tours de ce Suavedra, que je suis assuré qui vous divertiroient, mais il est tems de reprendre mon histoire. Un More riche & considerable avoit sa maison tout proche de notre prison, & ses fenêtres, qui ne sont chez les Mores que de petites lucarnes, avec des jalousies serrées & épaisses, regardoient dans la cour du bain. Il ariva un jour qu'étant dans cette cour sur une terrasse, où je m'exerçois à sauter avec trois de mes compagnons, tout le reste aïant été envoïé au travail, je levai par hazard les yeux vers ces fenêtres, & j'y vis paroître un mouchoir atachê au bout d'une canne. Au mouvement de la canne, qui sembloit nous apeler, un de mes compagnons ala pour la prendre; mais en même-tems on la retira en la remuant de côté & d'autre, comme quand on branle la tête pour dire non. L'esclave revint à nous, & on baissa de nouveau le canne avec le même mouvement que la premiere fois. Un autre ala aussi-tôt faire l'épreuve, & il lui ariva la même chose qu'au premier; le troisiéme tenta aussi l'avanture qui lui succeda de la même sorte. J'alai enfin éprouver ma fortune comme les autres.

& si tôt que je fus au dessous des fenêtres la canne tomba à mes piés. Je denoüai le mouchoir avec impatience, & j'y trouvai dix petites pieces, qui valent environ dix de nos reales. Vous jugez bien quelle fut ma joïe de trouver ce secours dans la misere où j'étois, & de voir encore que c'étoit à moi qu'on faisoit le present. Je revins sur la terrasse, & regardant du côté de la fenêtre, je vis une main extrémement blanche qui la fermoit; ce qui me fit juger que c'étoit une femme de cette maison, qui nous faisoit cette liberalité. Nous la remerciâmes tous d'une grande reverence à la maniere des Turcs, baissant la tête & le corps, & les bras croisez sur la poitrine. De-là à quelque tems nous vîmes paroître au même endroit une petite Croix de roseau, que l'on tira aussi-tôt, & nous ne doutions presque plus que ce ne fût une esclave Chretienne, qui venoit de nous faire du bien. Neanmoins la blancheur du bras, avec un bracelet que nous y avions vû, nous fit croire que c'étoit plutôt une Chretienne renegate, que son Maître avoit épousée; les Mores estimant beaucoup plus ces femmes, que celles de leur païs. Mais nous nous trompions dans toutes nos conjectures,

Liv. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

comme vous alez voir dans la suite. Depuis ce jour-là nous nous entretenions à toute heure de l'agreable avanture qui nous étoit arivée, & nous avions tout le long du jour les yeux atachez sur la bienheureuse fenêtre, dont nous recevions une si agreable assistance. Mais on fut quinze jours sans l'ouvrir, & quelques soins que nous prissions de nous informer s'il y avoit dans cette maison quelque Chrétienne renegate, nous ne pûmes aprendre autre chose, si ce n'est que la maison apartenoit à Agimorato More de grande consideration, qui avoit été Gouverneur de la Plata; ce qui est parmi eux une des premieres Charges. Un jour que nous y pensions le moins, & que nous étions encore tous quatre seuls dans le bain, nous vîmes tout d'un coup reparoître la canne & le mouchoir. Nous fîmes la même épreuve que l'autre fois, & toujours avec le même succès; la canne ne se rendit qu'à moi, & il y avoit dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne, avec une lettre écrite en Arabe, & une grande Croix au bas de la lettre. Nous retournâmes sur la terrasse, d'où nous fîmes nôtre remercîment ordinaire; & après que j'eus fait signe que je lirois le papier,

la main disparut, & on ferma promtement la fenêtre. Cette bonne fortune dans le fâcheux état où nous étions & dans un païs si barbare, nous donna une joïe extrême, & de grandes esperances. Mais comme aucun de nous n'entendoit l'Arabe, nous étions fort embarassez pour savoir ce qui étoit dans la lettre ; ne sachant à qui nous adresser pour ne nous point commettre ni notre bienfaitrice aussi. Cependant la curiosité d'aprendre une chose qui selon toute aparence me devoit faire connoître pourquoi on faisoit choix de moi, plûtôt que de mes compagnons, m'obligea de me fier à un renegat de Murcie, qui me témoignoit beaucoup d'amitié. Mais je ne le fis qu'après avoir pris toutes les précautions necessaires, pour l'engager au secret ; ce que je fis en lui donnant une attestation qu'il étoit homme de bien ; qu'il avoit toujours servi & assisté les Chrétiens, & qu'il avoit dessein de s'enfuir à la premiere ocasion qu'il en trouveroit, qui sont des manieres de certificats, que les renegats prennent des esclaves, quand ils veulent repasser chez les Chrétiens. Je vous dirai en passant, qu'il y en a qui en usent de bonne foi ; mais d'autres le font seulement par a-

Liv. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

dresse & pour s'en servir dans les rencontres. Car quand ils vont pirater, si par hazard ils tombent entre les mains des Chretiens, ils se tirent d'afaire par le moïen de ces certificats, qui justifient que leur intention étoit de demeurer parmi eux, & que c'est pour cela qu'ils viennent en course avec les Turcs; & ils se sauvent ainsi d'une mort inévitable, faisant semblant de se reconcilier avec la Religion Chrétienne sous le voile d'une feinte abjuration: après quoi ils vivent en liberté sans qu'on ose les inquiéter; & ils ne trouvent pas plutôt l'ocasion favorable, qu'ils repassent en Barbarie. Le renegat que je viens de dire, avoit une atestation semblable de tous mes compagnons; & si les Mores l'avoient surpris avec cela, il auroit été brûlé tout vif. Aïant donc pris mes précautions avec lui, & sachant qu'il parloit Arabe, & le savoit écrire: je le priai, sans m'ouvrir davantage pour l'heure, de me lire ce papier, que je dis que j'avois trouvé dans un trou de notre chambre. Il l'ouvrit, & le regarda quelque tems; & après l'avoir lû deux ou trois fois, il me dit que si j'en voulois l'explication mot pour mot, je lui donnasse du papier & de l'encre, ce que je fis, & l'aïant

Histoire de l'esclave.

traduit sur le champ : Voilà dit-il, ce que signifie cette lettre Arabe; sans qu'il y manque une parole; je vous avertis seulement que Lela Marien veut dire la Vierge Marie, & Alla Dieu. Voici ce qu'il y avoit écrit, & qui ne sortira jamais de ma memoire.

Lorsque j'étois encore enfant, une femme esclave de mon pere m'aprit en notre langue la priere des Chretiens, & me dit plusieurs choses de Lela Marien. Cette esclave mourut, & je sai qu'elle n'ala point dans le feu éternel, mais avec Dieu, car je l'ai vûë deux fois depuis qu'elle est morte, & elle m'a dit que je m'en alaße chez les Chretiens voir Lela Marien, qui m'aime beaucoup. J'ai vû de cette fenêtre quantité de Chretiens; mais sans te flater pas un ne m'a paru Chevalier que toi. Je suis jeune & aßez belle, & en état d'emporter de grandes richeßes avec moi : regarde si tu veux entreprendre de m'emmener. Il ne tiendra qu'à toi que je ne sois ta femme, & si tu ne le veux pas, je ne m'en mets point en peine, parce que Lela Marien me donnera bien un mari. C'est moi-même qui ai écrit cette lettre, & je voudrois bien te pouvoir avertir que tu ne te dois fier à aucun More, parce qu'ils sont tous

Liv. IV. C.XXXVIII. Histoire de l'esclave.

traîtres. Pour ne pas mentir, cela me donne beaucoup de peine, & je souhaiterois que tu ne te decouvrisse à personne; car si mon pere a quelque connoissance de ceci, je suis perduë. J'ai mis un fil dans la canne où tu pouras atacher ta réponse; & si tu ne trouves personne qui sache écrire en Arabe, dis-moi ce que tu voudras par signe, Lela Marien me le fera entendre. Je te recommande à Dieu & à elle, & encore à cette Croix que je baise souvent, comme l'esclave m'a dit de le faire.

Il n'est pas necessaire, continua l'esclave, de vous dire combien cette lettre nous donna de joïe & d'admiration. Le renegat qui ne pouvoit croire que nous l'ussions trouvée par hazard, mais qu'elle avoit été écrite exprès à quelqu'un de nous autres, nous pria de lui en dire la verité, & de nous fier entierement à lui, qu'assûrément il hazarderoit sa vie pour notre liberté. En disant cela il tira de son sein un petit Crucifix, & jura tout en larmes par le Dieu que representoit l'image, & en qui il croïoit de tout son cœur, malgré son infidelité, qu'il nous garderoit le secret en tout ce que nous lui confierions; & d'autant plus qu'il voïoit bien que nous pouvions tous re-

Histoire de l'esclave.

couvrer la liberté par le secours de celle qui nous écrivoit ; & qu'il auroit de la consolation de rentrer dans le sein du Christianisme, dont il s'étoit malheureusement separé. Le renegat nous parla avec tant de larmes & de si grandes marques de repentir, que nous ne balançâmes pas plus long-tems à lui découvrir la verité, jusqu'à lui montrer la fenêtre dont nous ayions reçu tant de bien. Il nous promit qu'il emploïeroit toute son industrie pour savoir qui demeuroit dans la maison ; & il écrivit en même-tems en Arabe la réponse que je fis à la lettre de l'obligeante More, dont voici les propres termes, que j'ai très-bien retenus, comme tout ce qui m'est arivé pendant mon esclavage.

Le vrai Alla vous conserve, Madame, & la bienheureuse Lela Marien, qui est la Mere de Nôtre Sauveur & qui vous met dans le cœur d'aler parmi les Chretiens, parce qu'elle vous aime. Priez-la vous-même qu'il lui plaise de conduire le dessein qu'elle vous inspire : elle est si bonne, qu'elle ne manquera pas de le faire. Je vous promets de ma part, & de celle de mes compagnons, que nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour

Liv. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

votre service, jusqu'à perdre la vie. Ne craignez point de m'écrire, & donnez-moi avis de tout ce que vous aurez resolu. Je ne manquerai pas de vous faire réponse. Nous avons ici un esclave Chretien, qui sait écrire en Arabe, comme vous verrez par cette lettre. Pour ce qui est de l'ofre que vous me faites, d'être ma femme, quand nous serons chez les Chretiens, je la reçois de bon cœur & avec la derniere joïe: & dés-à-present je vous donne ma parole d'être votre mari, & je vous le jure en Chretien: vous savez qu'ils tiennent mieux leurs promesses que les Mores. Le grand Alla & Lela Marien vous conservent.

Deux jours après, lors qu'il n'y avoit personne dans le bain j'alai sur la terrasse; & je n'y fus pas long-tems sans voir paroître la canne, à laquelle j'atachai ma réponse. Quelque tems après, notre étoile salutaire reparut; & je trouvai cette fois-là dans un mouchoir qui tomba à mes piés plus de cinquante écus, qui redoublerent & notre joïe & nos esperances. La même nuit, nôtre renegat nous vint trouver, pour nous aprendre que cette maison étoit à Agimorato, un des plus riches Mores d'Alger, & qui

n'avoit pour heritiere de tout ce grand bien qu'une seule fille, qui, à ce qu'on disoit dans la Vile, étoit la plus belle personne de toute la Barbarie, & qui avoit refusé des gens de la plus grande consideration qui l'avoient fait demander en mariage. Il nous dit aussi qu'elle avoit eu une esclave Chretienne qui étoit morte: ce qui s'acordoit avec tout ce qu'elle nous avoit écrites. Nous consultâmes avec le renegat les moïens de nous sauver, & d'emmener la belle More; & avant que de rien conclure, nous resolûmes d'atendre encore une fois des nouvelles de Zoraïde, car ainsi s'appelle celle qui souhaite si ardemment d'être nommée Marie; ne pouvant rien arêter, ni rien faire sans elle. Cependant le renegat qui nous vit bien resolus de nous sauver, nous dit que nous le laissassions faire, & qu'il en viendroit à bout, ou qu'il y perdroit la vie. Le bain aïant été quatre jours plein de gens, nous fûmes autant de tems sans voir la canne: le cinquiéme jour que nous nous trouvâmes seuls, elle reparut, mais avec un mouchoir beaucoup plus plein qu'il n'avoit encore été. On l'abaissa à l'ordinaire, seulement pour moi, & je trouvai cent écus d'or, avec une lettre, que

LIV. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

nous alâmes faire lire au renegat qui se trouva avec nous. Voici ce qu'elle contenoit.

Je ne sai comment nous ferons pour nous en aler en Espagne ; Lela Marien ne me l'a point dit, quoique je l'en aie fort priée. Tout ce que je puis faire, c'est de te donner quantité d'or, dont tu pouras racheter toi & tes compagnons, & l'un d'eux ira chez les Chretiens acheter une Barque dans laquelle il reviendra prendre les autres. Pour moi, je vais passer le Printems avec mon pere, & tous nos esclaves dans un jardin qui est à la porte de Barbason sur le bord de la Mer ; tu pouras me prendre là une nuit, & m'emmener à la barque sans rien craindre. Mais, Chretien, souviens-toi que tu m'as promis d'être mon mari : car si tu y manques, je prierai Lela Marien de t'en punir. Si tu ne te fies à personne pour aler acheter la barque, rachete-toi promtement, & vas-y toi-même : je sai bien que tu ne manqueras pas de revenir, étant Cavalier & Chretien. Fais aussi enforte de savoir où est notre jardin. Cependant tu n'as qu'à te promener dans la cour, quand le bain sera vide, & je te donnerai tant d'argent que tu vudras. Alla te garde, Chretien.

Cette

Histoire de l'esclave.

Cette lettre aïant été lûë, il n'y eut pas un de la compagnie qui ne s'ofrît pour être racheté & aller acheter la barque avec promesse de revenir aussi-tôt. Mais le renegat dit qu'il ne consentiroit point du tout qu'aucun sortît de captivité, que nous ne le fassions tous ensemble, sachant par experience qu'on ne garde pas fort scrupuleusement les paroles qu'on donne dans l'esclavage, & que déja plusieurs fois des esclaves riches en aïant racheté quelqu'autre pour l'envoïer à Majorque ou à Valence, armer un esquif, y avoient été atrapez, & qu'on n'en voïoit point revenir, la liberté étant un si grand bien, que la crainte de la reperdre éface dans les plus honnêtes gens tout sentiment de reconnoissance. Pour confirmer ce qu'il disoit, il nous raconta en peu de paroles ce qui venoit tout fraîchement d'arriver à des Gentilshommes Chrétiens, qui étoit, sans mentir l'accident le plus étrange dont on ait encore oüi parler dans ces endroits-là, qui sont si fertiles en avantures surprenantes. Mais pour bien faire, ajoûta-t-il, donnez-moi l'argent que vous destinez pour la raçon d'un de nous autres, & j'acheterai une barque à Alger même,

Liv. IV. Ch. XXXIV.

Histoire de l'esclave.

sous prétexte de vouloir trafiquer à Tetoüan & sur les côtes ; & de cette sorte étant maître de la barque, sans qu'on me puisse soupçonner de rien, je me mettrai en état de vous délivrer, & de nous sauver tous ensemble : & cela sera d'autant plus facile, que si la Moresque vous donne tout l'argent qu'elle a promis, vous pourrez vous racheter tous, & étant libres, vous embarquer en plein jour. Je ne vois, continua-t-il en cela qu'une difficulté, qui est que les Mores ne permettent point aux renegats d'avoir des barques, mais seulement de grands vaisseaux pour aller en course ; parce qu'ils se doutent bien, sur-tout quand c'est un Espagnol, qu'il n'achette point de barque que dans le dessein de s'enfuir. Mais je trouve un remede à cet inconvenient, en associant un More de Tanger à la barque & au profit des marchandises, & sous cette couverture je m'en rendrai bien le maître, & j'acheverai facilement le reste. Quoique nous crussions mes compagnons & moi, qu'il étoit plus sûr d'envoïer acheter une barque à Majorque, comme nous le mandoit Zoraïde, nous n'osâmes pourtant point contredire le renegat, de crainte de l'iriter, & qu'il n'allât

découvrir nôtre dessein, & ce qui se passoit avec Zoraïde, dont il auroit exposé la vie, qui nous étoit beaucoup plus chere que la nôtre. Nous mîmes donc tout entre les mains de Dieu, & nous confiâmes au renegat, par qui je fis écrire tout-à-l'heure à Zoraïde, que nous ferions tout ce qu'elle nous conseilloit; en quoi il sembloit que Lela Marien l'eût inspirée, que je lui donnois de nouveau ma parole d'être son mari, & que l'afaire ne dépendoit plus que d'elle. Le jour suivant que le bain se trouva vuide, Zoraïde nous donna à plusieurs fois mille écus d'or, avec un billet qui nous avertissoit que le Vendredi suivant elle iroit au jardin de son pere, & qu'avant d'y aller elle nous donneroit encore beaucoup d'argent; que si nous trouvions qu'il n'y en eût pas assez, nous n'avions qu'à le lui dire, qu'elle nous en fourniroit autant que nous en pourrions souhaiter, étant maîtresse de tout celui de son pere, qui en avoit tant, qu'il ne s'en apercevroit pas. Je donnai promtement cinq cens écus au renegat pour acheter une barque, & j'en mis huit cens entre les mains d'un Marchand Venitien qui me racheta du Roi sur sa parole, promettant de

LIV. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

LIVRE IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

faire païer l'argent au premier Vaisseau qui viendroit de Valence. Il ne voulut pas païer ma rançon sur le champ, parce que le Roi l'auroit soupçonné d'avoir cet argent il y avoit long-tems, & qu'il l'avoit retenu pour s'en servir. Car enfin Azanaga étoit connu pour un homme rusé & malin, & de qui il falloit toujours craindre quelque supercherie. Le Jeudi suivant Zoraïde nous donna encore mille écus d'or, & nous fit savoir qu'elle alloit le lendemain au jardin de son pere, me priant que si-tôt que je serois racheté, je fisse tout ce que je pourrois pour l'aller voir. Je lui répondis que je le ferois, & que cependant elle eût soin de nous recommander à Lela Marien, avec les prieres chrétiennes que lui avoit apprises l'esclave. Je mis ordre aussi-tôt à traiter de la rançon de mes compagnons, afin qu'ils eussent la liberté de sortir du bain, & que me voïant seul libre, pendant que j'avois le moïen de les racheter, la crainte & le desespoir ne les tentât de faire quelque chose au préjudice de Zoraïde. Ce n'est pas que je ne les connusse assez pour croire que je me pouvois fier en eux ; mais parmi tant de maux qu'on souffre dans l'esclavage ;

on a bien de la peine à conserver la memoire des bienfaits, & de longues souffrances rendent un homme capable de tout. En un mot, je ne voulus point mettre cela au hazard sans necessité. Je consignai donc tout l'argent qu'il faloit entre les mains du Marchand, afin qu'il pût nous cautionner sûrement; mais je ne lui découvris rien de notre dessein, à cause du peril qu'il y avoit.

Il ne se passa pas quinze jours, que le renegat n'achetât une barque capable de tenir trente personnes, & pour mieux couvrir son jeu, il fit un voïage à Sargel, qui est à cinquante lieües d'Alger, du côté d'Oran, où il se fait un grand trafic de figues seches, & y ala encore deux ou trois fois avec le More Tagarin qu'il avoit associé. On apele Tagarin en Barbarie les Mores qui sont venus d'Aragon, & Mudecharés ceux de Grenade, & au Roïaume de Fez ces Mudecharés sont apelez Elches; & c'est d'eux que le Roi se sert particulierement à la guerre. Dans ces voïages le renegat ne manquoit jamais en passant, de jetter l'ancre dans une petite cale à une portée de mousquet du jardin d'Agimorato, & là il s'exerçoit avec les rameurs, ou à faire la Zala, qui est une ceremonie de gens de Mer,

& à d'autres passe-tems de cette nature, ou à essaïer, en se joüant, ce qu'il vouloit bien-tôt executer. Il aloit aussi au jardin de Zoraïde demander du fruit, qu'Agimorato lui donnoit de bon cœur, quoiqu'il ne le connût point. Son intention étoit, à ce qu'il m'a dit depuis, de parler à Zoraïde, & de lui dire que c'étoit lui dont j'avois fait choix pour l'emmener en Espagne; mais il n'en put jamais trouver l'ocasion, parce que les femmes Mores ne se laissent voir ni aux Mores ni aux Turcs. Pour les Chrétiens esclaves, elles n'en font pas de dificulté, & ne les souffrent même que trop librement. Pour moi, j'aurois été bien fâché que le renegat eût parlé à Zoraïde; car elle n'auroit pas manqué de s'alarmer en se voïant entre ses mains, les renegats ne leur étant pas moins suspects, que les Mores mêmes. Quand le renegat vit qu'il lui étoit si facile d'aler & de venir dans les côtes, qu'il pouvoit moüiller où il vouloit; que le Tagarin son associé se fioit entierement à lui, & que je m'étois racheté, il me dit qu'il n'y avoit plus qu'à chercher des gens de rame, & que je visse promtement ceux que je voulois emmener outre mes compagnons, afin qu'ils se tinssent prêts

Histoire de l'esclave.

pour le Vendredi suivant, qui étoit le jour qu'il avoit resolu de partir. Je parlai aussi-tôt à douze Espagnols bons rameurs, & de ceux qui pouvoient plus librement sortir de la Ville. Ce fut un grand hazard d'en trouver un si grand nombre dans le tems qu'il y avoit vingt Galeres en mer, où étoit presque tout ce qu'il y avoit de gens de rame. Mais heureusement pour nous, le maître de ceux-ci n'alloit point en course cet été-là, parce qu'il étoit ocupé à faire achever une Galere qu'il avoit sur les chantiers. Je ne dis autre chose à mes Espagnols, sinon que le Vendredi suivant ils sortissent vers le soir l'un après l'autre, & qu'ils m'allassent atendre auprès du jardin d'Agimorato jusques à ce que je m'y rendisse; les avertissant chacun en particulier, que s'ils trouvoient-là d'autres Chrétiens, ils leur disent simplement que je leur avois ordonné de m'atendre en ce lieu-là. Après cela je songeai à donner avis à Zoraïde de l'état de nôtre afaire, afin qu'elle se préparât, & ne fût pas surprise de se voir enlever, sans avoir apris que nous eussions une barque. Je resolus donc de faire tous mes éforts pour lui parler; & deux jours avant nôtre départ j'allai au jardin sous

LIVRE IV. C. XXXVIII.

Histoire de l'esclave.

pretexte de cueïllir de la salade. La premiere personne que j'y rencontrai, fut Agimorato, qui me demanda en langage franc, qu'on parle par toute la Barbarie, & qui n'est qu'un mélange de diverses langues, ce que je cherchois dans son jardin, & à qui j'étois. Je répondis que j'étois esclave d'Arnaute Mami; que je savois qu'il étoit particulierement de ses amis, & que je venois cueïllir une salade. Il me demanda aussi si j'avois traité de ma rançon, & combien mon Maître demandoit pour moi. Pendant ces demandes & ces réponses, Zoraïde qui m'avoit aperçû dès le commencement, entra dans le jardin, & sans faire de façon, comme j'ai déja dit qu'elles n'en font point pour les Chrétiens, elle vint trouver son pere, qui l'apela lui-même si-tôt qu'il la vit paroître. Je ne saurois vous dire ce que je sentis quand je vis aprocher la belle Zoraïde: elle me parut si charmante, que j'en fus éblouïi, & faisant comparaison de tant de beauté & de la richesse de sa parure, avec le miserable état où j'étois, je ne pouvois croire que je fusse celui qu'elle vouloit choisir pour son mari, ni que ce fût celle qui vouloit suivre ma fortune. Elle avoit sur la gor-

ge,

ge, aux oreilles, & à sa coëffure la plus grande quantité de perles, & les plus belles que j'aïe jamais vûës; elle portoit aux piez, qu'elle avoit nûs à la maniere du païs, une espece de brodequins d'or, avec tant de diamans, qu'ils ne valoient pas moins de vingt mile ducats; elle avoit au bras des bracelets de même prix. Les perles ne valoient pas moins aussi que le reste. Comme c'est un des plus grands ornemens des Dames Mores, il y en a plus parmi elles, que dans toutes les autres Nations; & le pere de Zoraïde étoit en reputation d'avoir les plus belles d'Alger, & avec cela plus de deux cens mile écus d'or d'Espagne, dont il lui laissoit entierement la disposition. Vous jugez bien, Messieurs, par les restes de beauté que Zoraïde a conservez, après tout ce qu'il lui a falu souffrir de travail & de fatigue, si elle étoit belle avec une parure si éclatante, & dans un tems où elle n'avoit pas la moindre inquietude. Pour moi, je la trouvai encore plus belle qu'elle n'étoit richement parée, & me sentant plein de reconnoissance des biens que j'en avois reçûs, je la regardai comme une personne qui décendoit du Ciel pour me donner du secours, &

Liv. IV. C.XXXV.II. Histoire de l'esclave.

Liv.IV. c.XXXVIII. Histoire de l'esclave.

pour rendre ma vie heureuse. D'abord que Zoraïde fut arivée où étoit son pere, il lui dit en sa langue, que j'étois esclave d'Arnaute son ami, & que je venois chercher de la salade; & elle se tournant de mon côté, me demanda en Franc qui j'étois, & pourquoi je ne me rachetois point? Je me suis racheté, Madame, lui dis-je, & mon maître m'estimoit assez pour m'avoir fait acheter ma liberté quinze cens Sultanins. En verité, repartit Zoraïde, si tu avois été à mon pere, je n'aurois pas consenti qu'il t'eût laissé aler pour deux fois autant; car, vous autres Chretiens, vous mentez en tout ce que vous dites, & vous vous faites pauvres pour afronter les Mores. Il y en a peut-être bien qui n'en font pas de scrupule, répondis-je; mais j'ai traité de bonne foi avec mon maître, & je traiterai toujours de même avec qui que ce soit au monde. Et quand t'en vas-tu, dit Zoraïde? Je croi qne ce sera demain, répondis-je, parce qu'il y a au Port un Vaisseau de France prêt à faire voile, & je me servirai de l'ocasion. Et ne seroit-il pas meilleur, dit Zoraïde, d'atendre un Vaisseau d'Espagne, plutôt que de t'en aler avec des François, qui ne sont pas

amis de ta Nation ? Non, Madame, répondis-je : s'il est pourtant vrai, comme on dit, qu'il arive bien-tôt un vaisseau d'Espagne, je pourrai l'atendre, quoiqu'il fût bien plus sûr pour moi de partir dès demain, & j'ai même si grande envie de me voir dans mon païs, avec les personnes que j'aime, que j'ai de la peine à me resoudre d'atendre une meilleure ocasion. Tu es marié sans doute, dit Zoraïde, & tu souhaites de revoir ta femme ? Je ne le suis pas, Madame, répondis-je ; mais j'ai donné parole de me marier si-tôt que je serai dans mon païs. Et la Dame à qui tu l'as donnée, est-elle belle, dit Zoraïde ? Elle est si belle, répondis-je, que je ne saurois mieux vous aprendre ce qui en est, ni la loüer davantage, qu'en vous disant qu'elle vous ressemble beaucoup. Agimorato soûriant en cet endroit : Tu n'es pas à plaindre, me dit-il, Chrétien, si ta Maîtresse ressemble à ma fille, qui n'a point de pareille dans tout le Roïaume ; considere-la bien, & tu verras si je dis vrai. Le pere de Zoraïde nous servoit comme d'Interprete dans cette conversation ; car pour elle, quoiqu'elle entendît assez cette langue, qui est si commune dans le païs, elle s'expliquoit nean-

Liv. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

moins beaucoup plus par signes, qu'elle ne le faisoit autrement. Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous vîmes venir un More, qui crioit en courant que quatre Turcs avoient passé par dessus les murailles du jardin, & qu'ils cueilloient le fruit tout vert qu'il étoit. Agimorato se troubla à cette nouvelle aussi-bien que sa fille : car les Mores craignent extrêmement les Turcs, & sur-tout les soldats, qui sont insolens, & qui les traitent avec le même empire que s'ils étoient leurs esclaves. Ma fille, dit Agimorato, rentre dans la maison, & te renferme jusques à ce que j'aïe parlé à ces chiens. Pour toi, Chrétien, me dit-il, prens de la salade autant que tu voudras, & Dieu te conduise en santé dans ton païs. Je lui fis une grande reverence, & il s'en ala chercher les Turcs, me laissant seul avec Zoraïde, qui fit semblant de retourner vers la maison; mais si-tôt qu'elle vit que son pere ne paroissoit plus, elle revint sur ses pas, & me dit les yeux pleins de larmes: Amexi, Christiano, Amexi? ce qui veut dire: Tu t'en vas donc, Chrétien, tu t'en vas? Oüi, Madame, lui dis-je, mais je ne m'en irai point sans vous, tout est prês pour Vendredi; atendez-moi, je

vous prie, & ne vous étonnez point quand vous nous verrez: Je vous donne ma parole que je vous emmenerai chez les Chrétiens. Je lui parlai de telle sorte, qu'elle entendit bien tout ce que je lui disois, & elle, apuïant sa main sur mon épaule, commença à marcher d'un pas tremblant vers la maison. Pendant que nous alions de cette maniere, nous rencontrâmes Agimorato, qui revenoit après avoir parlé aux Turcs. Nous aperçûmes bien qu'il nous avoit vûs en cette posture, & je tremblois pour ma chere Zoraïde; mais elle, au lieu de retirer son bras de dessus moi, s'aprocha encore davantage, & mettant sa tête contre mon estomac, se laissa aler comme si elle se fût évanoüie; pendant que de mon côté je faisois semblant de ne la soûtenir, que malgré moi, & seulement pour la secourir. Agimorato courut promtement à nous, & voïant sa fille en cet état, lui demanda ce qu'elle avoit? mais, comme il vit qu'elle ne répondoit point: Sans doute, dit-il, ma fille s'est évanoüie de la fraïeur que ces chiens lui ont faite; & en même-tems il la prit entre ses bras. Zoraïde fit alors un grand soûpir, & me dit, les yeux en-

Liv. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

core tout moüillez : Va-t-en, Chrétien, va-t-en. Pourquoi veux-tu qu'il s'en aille, ma fille, dit Agimorato ? Il ne t'a point fait de mal, & les Turcs se sont retirez : ne crains rien, il n'y a personne ici qui veüille te faire du déplaisir. Ces Turcs, dis-je à Agimorato, l'ont épouvantée, mais puis qu'elle veut que je m'en aille, il n'est pas juste que je l'importune : Avec votre permission, ajoûtai-je, je reviendrai ici quelquefois pour avoir de la salade, parce que mon maître n'en trouve point de si bonne ailleurs. Tant que tu voudras, répondit Agimorato ; ce que vient de dire ma fille ne regarde ni toi, ni aucun des Chrétiens ; elle vouloit dire que les Turcs s'en alassent, mais comme elle étoit un peu troublée elle a pris l'un pour l'autre, ou elle a voulu t'avertir qu'il est tems de cueïllir tes herbes. Aïant pris congé d'Agimorato & de Zoraïde, qui me fit voir en se retirant qu'elle se faisoit une violence extrême, je visitai le jardin tout à mon aise ; j'en remarquai les entrées & les sorties, & par où on pouvoit ataquer la maison en cas de besoin, & tout ce qui pouvoit servir à l'execution de notre entreprise, & de-là j'alai donner avis de tout à

Histoire de l'esclave.

mes compagnons & au renegat. J'avoüe que je n'étois pas sans impatience de me voir posseder tranquilement le cœur de la belle Zoraïde; mais je puis bien dire avec verité que je me trouvois si sensible aux témoignages d'amitié que j'en recevois, que je ne souhaitois plus la liberté que pour me donner plus entierement à elle, & que j'aurois consenti de demeurer toute ma vie dans l'esclavage plûtôt que de l'abandonner. Enfin le jour tant souhaité ariva, & nous eûmes tout le succès que nous pouvions esperer d'une entreprise si bien concertée. Le renegat alla sur le soir ancrer vis-à-vis du jardin d'Agimorato, & les Espagnols qui devoient ramer, s'étant déja cachez en divers endroits là autour, m'atendoient avec beaucoup d'inquietude, mourant d'envie d'ataquer le vaisseau qu'ils voïoient devant eux, parceque n'aïant point connoissance de notre dessein, ni que le renegat fût de nos amis, ils s'imaginoient qu'il ne fût plus question que de joüer des mains & d'égorger les Mores de la barque, pour s'en rendre maîtres, & se sauver. J'arivai quelque tems après avec mes compagnons; & si-tôt qu'ils me virent, ils se vinrent joindre à nous. Par bonheur les

LIV. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

portes de la Vile étoient déja fermées, & il ne paroissoit plus personne de ce côté-là. Comme nous fûmes tous assemblez, nous consultâmes ce qui seroit meilleur, de commencer par enlever Zoraïde, ou de nous assûrer des Mores qui ramoient dans la barque. Mais le renegat, survenant pendant cette deliberation, nous dit qu'il étoit tems de mettre la main à l'œuvre; ces Mores étant la plûpart endormis, & ne se tenant point du tout sur leurs gardes, il faloit se rendre maître de la barque, avant que d'aler prendre Zoraïde. Il nous y mena sur le champ, & aïant sauté le premier dedans, le cimetere à la main: Que pas un ne branle, cria-t-il en Morisque, s'il ne veut perdre la vie. Les Mores, qui étoient gens de peu de courage, étonnez d'entendre parler leur Patron de la sorte, ne firent seulement pas mine de courir aux armes, dont ils étoient d'ailleurs très-mal pourvûs; & on les mit sans peine à la chaîne, les menaçant de les faire passer au fil de l'épée, au moindre cri qu'ils feroient. Une partie des nôtres demeura pour les garder; & le renegat servant de guide aux autres, nous alâmes au jardin d'Agimorato, dont aïant ouvert la porte, nous aprochâmes

de la maison sans faire le moindre bruit, & sans être aperçus de personne. Zoraïde étoit à sa fenêtre qui nous atendoit ; & comme elle nous vit aprocher, elle demanda tout bas, si nous étions Chrétiens. Je lui répondis qu'oüi, & qu'elle décendît. Elle le fit aussi-tôt, aïant reconnu ma voix, & nous la vîmes paroître si belle, & si richement vêtuë, que je ne sai à qui la comparer. Je lui pris la main, & la lui baisai, le renegat & mes compagnons en firent autant, & les autres firent ce qu'ils nous voïoient faire, croïant que c'étoit un remerciment de la liberté que nous procuroit Zoraïde. Le renegat lui demanda si son pere étoit au jardin ; elle dit qu'oüi, & qu'il dormoit. Il faut l'éveiller, repliqua-t-il, & l'emmener avec nous. Non, dit Zoraïde, je ne veux pas qu'on touche à mon pere en aucune façon, j'emporte avec moi tout ce qu'il y a dans la maison de bon à prendre, & il y en a bien assez pour vous rendre tous riches. Elle rentra aussi-tôt en nous recommandant le silence, & nous assûrant qu'elle aloit revenir; & à peine eusje le loisir de prier le renegat, qu'il ne se passât rien du tout contre la volonté de Zoraïde, que nous la vîmes paroître

avec un coffret plein d'écus d'or, dont elle étoit si chargée, qu'elle ne pouvoit se soûtenir. Pendant cela, Agimorato s'étant éveillé, & entendant du bruit dans le jardin, se mit à la fenêtre, & comme il connut que c'étoit des Chrétiens, il cria de toute sa force : Aux Chrétiens, aux Chrétiens, aux voleurs, aux voleurs; ce qui nous mit tous en confusion & en desordre. Mais le renegat, voïant le peril où nous étions, & combien il étoit important d'achever l'entreprise avant qu'on pût venir au secours, monta promtement dans la chambre d'Agimorato avec une partie de mes compagnons, pendant que je demeurai avec Zoraïde, qui venoit de tomber entre mes bras presque évanoüie. Nos gens firent si bien, que nous les vîmes revenir un moment après, emmenant avec eux le More, les mains liées, & un mouchoir dans la bouche. D'abord que Zoraïde vit son pere, elle mit la main sur les yeux pour ne le point voir ; & lui l'aïant aperçûë, fut bien étonné de la voir entre nos mains, ne sachant pas encore qu'elle s'y étoit jetée elle-même. Nous les emmenâmes de la sorte à la barque, où nos gens nous atendoient, tout éfraïez, dans la crainte qu'il nous

fût arivé quelque chose. Il étoit environ deux heures de nuit quand nous entrâmes dans la barque, où l'on ôta à Agimorato le mouchoir & les liens; & le renegat le menaça de le tuer, s'il lui voïoit ouvrir la bouche. Ce bon homme regardant sa fille commença à soûpirer; mais il fut bien surpris de voir que je la tenois étroitement embrassée, & de ce qu'elle le soufroit, sans faire la moindre resistance; & il mouroit d'envie de lui témoigner son ressentiment, si les menaces du renegat ne l'eussent obligé de se taire. Cependant Zoraïde, qui vit qu'on commençoit à ramer, pria le renegat de me dire que je l'obligerois beaucoup de faire rendre la liberté à son pere & aux Mores qui étoient enchaînez dans la barque, & qu'elle se jeteroit dans la Mer, plûtôt que de soufrir qu'on emmenât captif un pere qui l'aimoit si cherement, & pour qui elle avoit aussi la derniere tendresse. Je consentis d'abord à ce qu'elle souhaitoit; mais le renegat me faisant voir le danger qu'il y avoit de délivrer des gens qui ne seroient pas plûtôt libres qu'ils apeleroient du secours & obligeroient ceux de la Vile d'envoïer après nous quelques Fregates legeres qui nous auroient in-

Histoire de l'esclave.

Histoire de l'esclave.

continent atrapez, nous demeurâmes tous d'acord, & Zoraïde même à qui j'en fis voir la consequence, de ne point délivrer les Mores que nous ne fussions sur les terres des Chrétiens. Ainsi après nous être recommandez à Dieu, nous navigeâmes gaïement, à l'aide de nos braves rameurs, & prîmes la route de l'Isle Majorque, qui est la terre de Chrêtienté la plus proche. Mais s'étant levé un vent de Nort, & la Mer étant un peu grosse, il nous fut impossible de tenir cette route, & nous fûmes contraints d'aler terre-à-terre du côté d'Oran; non sans aprehension d'être découverts de Sargel, qui est sur cette côte à soixante miles d'Alger, ou de rencontrer quelque galiote de celles qui reviennent de charger à Tetoüan. Quoi qu'à dire vrai il n'y avoit pas un de nous qui n'eût souhaité pour son interêt propre, & pour celui de tous, de trouver quelque Vaisseau chargé de Marchandises, pourvû que ce ne fût pas un de ceux qui vont en course: car nous nous croïions assez forts pour le prendre, & nous mettre ainsi en état d'achever sûrement nôtre voïage. Pendant tout ce tems-là Zoraïde se cachoit la tête entre mes mains, pour ne pas voir son pere, &

C'est à-dire à trente lieües.

j'entendois qu'elle pria Lela Marien de nous donner du secours. Nous avions bien fait 30. miles, * quand le jour qui survint, nous fit voir que nous étions éloignez de terre de trois portées de mousquet, & qu'il ne paroissoit personne qui nous pût faire craindre que nous eussions été découverts. Nous ne laissâmes pas de nous élargir un peu en Mer, la voïant moins agitée; & nous trouvant à deux lieües de terre, nous dîmes à nos Espagnols de ramer plus lentement, afin que nous mangeassions tous. Mais ils répondirent qu'il n'étoit pas tems de se reposer, & qu'ils mangeroient bien sans quiter les rames. Il se leva pour lors tout à coup un grand vent, qui nous obligea de nous metre à la voile, & de tirer vers Oran, faisant huit miles par heure, & n'aïant plus rien à craindre que la rencontre de quelque Vaisseau corsaire. En même-tems on donna à manger aux Mores, que le renegat consoloit, les assûrant qu'ils n'étoient point esclaves, & qu'on les mettroit bien-tôt en liberté: & comme il dit la même chose au pere de Zoraïde: Chrétiens, répondit-il, je pourrois me promettre toute autre chose de vous que la liberté; ne pensez pas que

* Quinze lieües.

Liv. IV. C. XXXVIII

Histoire de l'esclave.

je sois assez simple, pour croire qu'après vous être exposez à tant de perils pour me l'ôter, vous me la veüilliez rendre si liberalement & si vîte; sur-tout me connoissant comme vous faites, & sachant que vous me la pouvez vendre bien cher. Mais si vous la voulez mettre à prix tout-à-l'heure je vous ofre tout ce que vous voudrez pour moi & pour ma pauvre fille, ou seulement pour elle, qui m'est bien plus chere que mon bien & ma vie. Le bon homme, en achevant de parler, se prit à pleurer avec tant d'abondance qu'il nous fit compassion & Zoraïde, s'étant tournée de son côté & voïant son afliction, s'ala jeter à son coû, & ils commencerent à pleurer ensemble avec tant de marques de tendresse & de douleur, que la plûpart de nous en verserent des larmes. Agimorato cessant de pleurer, remarqua que Zoraïde étoit extrémement parée, & aussi couverte de pierreries, qu'elle l'auroit été dans un jour de fête. Qu'est-ce que ceci, dit-il, ma fille? Hier au soir avant la disgrace qui nous est arivée, je te vis avec tes habits ordinaires, & aujourd'hui que nous avons sujet d'être dans la derniere afliction, je te vois parée de tout ce que j'ai pû trouver de plus beau

& de plus rare dans tout le tems de ma bonne fortune? Satisfais moi là-dessus, je t'en prie, car cela m'étonne encore plus que la misere où je me trouve. Zoraïde, qui se trouvant embarassée, ne sut que répondre à son pere, & lui apercevant dans un coin de la barque la cassette de ses pierreries qu'il avoit laissée à Alger, lui demanda avec beaucoup de surprise par quelle avanture elle étoit entre nos mains, & ce qu'il y avoit dedans? Seigneur Agimorato, dit le renegat, prenant la parole pour Zoraïde, n'obligez point vôtre fille à vous répondre sur tant de choses; je vais vous satisfaire en deux mots: Zoraïde est Chretienne, & c'est elle qui nous rend la liberté, elle vient avec nous de son consentement, & se trouve bien-heureuse d'avoir embrassé une Religion aussi pleine de verité que la vôtre l'est de mensonges. Cela est-il vrai, ma fille, dit le More? Oüi, mon pere, cela est ainsi, répondit Zoraïde. Quoi! tu es Chretienne, reprit le More, & c'est toi même qui a mis ton pere au pouvoir de ses ennemis? Je suis veritablement Chretienne, repliqua Zoraïde, mais je ne vous ai point mis dans l'état où vous êtes; je n'ai jamais pensé à vous aban-

LIVRE IV. CXXXVIII. Histoire de l'esclave.

donner, ni à vous donner le moindre déplaiſir, mais ſeulement à chercher un bien que je ne pouvois trouver parmi les Mores. Et quel eſt donc ce bien, ma fille, dit ce bon homme? Demandez-le vous-même à Lela Marien, dit-elle, elle vous l'aprendra mieux que moi. A peine le More eut-il oüi cette réponſe, que ſans rien dire il s'élança d'une incroïable vîteſſe la tête la premiere dans la Mer; & il ſe ſeroit perdu ſans doute, ſans que ſes habits l'aïant quelque tems ſoûtenu ſur l'eau, nous eûmes le loiſir de le prendre par ſa veſte, & nous le tirâmes à demi noïé & ſans ſentiment; ce qui cauſa tant de douleur à Zoraïde, qu'elle ſe jeta ſur le corps de ſon pere, où fondant en larmes, elle ne fit pas moins de plaintes & de regrets que s'il eût été mort. Il revint enfin au bout de deux heures, par les ſoins que nous en prîmes, & le vent s'étant changé, nous tournâmes du côté de la terre, craignant bien d'y être jetez, & tâchant de nous en garantir à force de rames. Mais la fortune nous guidant mieux que nous ne le penſions, nous fit ariver à une Cale qui eſt à côté d'un petit Cap ou Promontoire que les Mores apelent de la Cava Rumia, qui veut dire la mauvaiſe femme

chrétienne

chretienne ; parce qu'ils tiennent par tradition que Florinde, fille du Comte Don Julien, qui fut cause de la perte de l'Espagne, y est enterrée; le mot Cava signifiant en leur langue mauvaise femme, & Rumia, Chretienne. Ils croïent aussi que c'est un mauvais présage d'être obligez de se mettre à l'abri dans ce lieu-là ; & ils ne le font jamais que par necessité. Mais ce fut pour nous un port assûré, qui nous garantit de la tempête, dont la Mer iritée nous menaçoit. Nous mîmes incontinent des sentinelles à terre, & sans abandonner les rames, nous fîmes un leger repas, priant Dieu de bon cœur de conduire nn dessein que nous avions si bien commencé. Zoraïde qui soufroit extrêmement dans son cœur de voir son pere & ceux de son païs atachez, nous pria instamment de les mettre à terre ; ce que nous lui promîmes de faire avant que de partir, ne voïant plus rien à craindre dans un lieu si dépeuplé & si desert. Le Ciel aïant en même-tems exaucé nos prieres, le vent se changea, & la Mer devint tranquile ; nous détachâmes les Mores, & contre leur espeperance nous les mîmes à terre. Et comme nous voulûmes faire décendre le pere de Zoraïde qui étoit déja entiere-

LIV. IV. C. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

Liv. IV. C.XXXVIII.

Histoire de l'esclave.

ment remis : Pourquoi pensez-vous, Chrétiens, nous dit-il, que cette méchante creature souhaite de me voir en liberté ? Croïez-vous que ce soit par un sentiment d'amour & de pitié qu'elle ait pour moi ? Non, non, ce n'est que la honte qu'elle a de me voir témoin de ses mauvais desseins. Et ne vous imaginez pas qu'elle ait changé de Religion, pour croire que la votre soit meilleure que la sienne, mais parce qu'elle sait bien que les femmes ont plus de liberté chez vous que parmi les Mores. Infame, ajoûta-t-il, se tournant vers Zoraïde pendant qu'un autre & moi le tenions de crainte de quelque emportement, fille indiscrette & dénaturée, que cherches-tu ? où vas-tu, aveugle ? ne vois-tu point que tu te jettes entre les bras de nos plus dangereux ennemis ? vas, miserable ! je me repens de t'avoir donné la vie : que l'heure en soit à jamais maudite, aussi-bien que tous les soins que j'ai pris de t'élever. Comme je vis que le More n'étoit pas prêt de finir, je le fis promtement mettre à terre, où il ne fut pas plûtôt qu'il recommença ses maledictions avec plus de fureur qu'auparavant, demandant à Mahomet qu'il priât Dieu de nous abîmer ; & quand il vit que nous

ne pouvions presque plus l'entendre, parce que la barque étoit déja bien éloignée, il s'aracha les cheveux & la barbe, se veautrant par terre avec tant de marques de desespoir, que nous en craignions tous quelque chose de funeste. Cependant la tendresse qu'il avoit pour Zoraïde, remettant un peu le calme dans cet esprit égaré, ou lui-même voulant tenter toutes sortes de voïes, il cria de toute sa force, Retourne, ma chere fille, retourne, je te pardonne tout, laisse à tes ravisseurs ces richesses qui sont déja à eux, & viens consoler un pere qui t'aime, & qui va mourir dans ce desert si tu l'abandonne. Zoraïde qui l'entendit, & qui étoit vivement touchée, pleuroit à chaudes larmes, sans pouvoir dire une parole. Neanmoins faisant éfort sur elle-même : Mon pere, répondit-elle, je prie Lela Marien, qui m'a fait Chrétienne, de vous donner de la consolation. Alla m'est témoin, que je n'ai pû m'empêcher de faire ce que j'ai fait ; les Chrétiens ne m'y ont nullement forcée ; mais je n'ai pû resister à Lela Marien, qui me pressoit incessament d'achever ce que j'avois commencé ; & je vous assûre, mon cher pere ; que c'est une bonne action dont

vous ne devez point avoir de déplaisir. Quand Zoraïde parloit de la sorte, nous ne voïons déja plus son pere ; & nous trouvant desormais sans inquietude, nous navigions avec plaisir par un vent qui nous faisoit espérer de nous voir à la pointe du jour suivant, sur les côtes d'Espagne. Mais notre joïe ne fut gueres de durée ; & peut-être que les maledictions que le More avoit données à sa fille firent leur éfet. Nous trouvant en pleine Mer environ trois heures de nuit, voguant à voile déploïée & les rames atachées, parce que le vent étoit propre, nous vîmes proche de nous, à la clarté de la Lune, un Vaisseau rond qui venoit à toutes voiles en traversant, & il étoit déja si près de nous, que nous fûmes contraints de caler pour éviter sa rencontre ; comme aussi dans le vaisseau ils tinrent fortement le gouvernail pour nous laisser passer. Ils nous demanderent en même-tems qui nous étions, d'où nous venions, & quelle étoit notre route ; & nous aïant fait ces demandes en François, le renegat ne voulut pas qu'on répondît, nous assûrant que c'étoit des Corsaires François qui pilloient indiféremment amis & ennemis. Ainsi passant outre sans rien dire, & laissant le

vaisseau au dessus du vent, nous fûmes bien étonnez qu'ils nous tirerent deux volées de canon, aparament chargez de chaînes, dont la premiere coupa notre grand mât par la moitié, qui tomba avec la voile dans la mer; & l'autre donna dans les flancs de la barque, & la perça de part en part sans blesser personne. Mais nous qui sentîmes que nous coulions à fond, demandâmes du secours à ceux du vaisseau, leur criant qu'ils nous vinssent prendre, parce que nous perissions. Ils baisserent aussi-tôt les voiles, & jetant la chaloupe en Mer, ils vinrent douze François avec le mousquet & la méche allumée; & voïant que la barque enfonçoit, ils nous reçûrent avec eux, en nous reprochant que nous nous étions mis en cet état-là par notre incivilité. A peine fûmes-nous entrez dans le vaisseau, que les Corsaires, après s'être informez de tout ce qu'ils vouloient savoir, nous dépoüillerent comme si nous eussions été leurs ennemis capitaux: ils nous prirent tout à la reserve de la cassette où étoient les pierreries, que le renegat jetta dans la Mer sans que personne s'en aperçût. Ils ôterent aussi à Zoraïde les bracelets qu'elle avoit aux piés & au mains; & je con-

LIV. IV. C.XXXVIII. Histoire de l'esclave.

fesse que je craignis plus d'une fois qu'ils ne passassent à des violences plus étranges: mais heureusement ces gens-là, tout brutaux qu'ils sont, n'en veulent qu'au butin, dont ils sont si insatiables, qu'ils nous auroient pris jusqu'à nos habits d'esclaves, s'ils avoient pû s'en servir. Ce qui fut le plus à craindre, c'est qu'ils consulterent entr'eux s'ils ne nous jéteroient point tous à la Mer, envelopez dans un voile; parce qu'aïant dessein de trafiquer en quelques ports d'Espágne, sous la banniere d'Angleterre, ils aprehendoient que nous ne donnassions avis de leur larcin, & d'en être châtiez. Il y en eut beaucoup de cette opinion; mais le Capitaine, à qui la dépoüille de ma chere Zoraïde étoit tombée en partage, dit qu'il étoit content de sa prise,& qu'il ne songeoit plus qu'à passer pendant la nuit le détroit de Gibraltar, & aler sans s'arêter jusqu'à la Rochelle d'où il étoit parti. Ce qui aïant été aprouvé de tous, le jour suivant ils nous donnerent leur chaloupe, avec le peu de vivres qu'il faloit pour le reste de notre voïage; étant déja proches des terres d'Espagne, dont la vûë nous donna tant de joïe,que nous en oubliâmes toutes nos disgraces. Il étoit environ midi quand ils nous dé-

cendirent dans la chaloupe, avec deux barils d'eau & un peu de biscuit ; & le Capitaine, touché de je ne sai quelle pitié pour Zoraïde, lui donna, en la quittant, jusques à quarante écus d'or, & ne voulut jamais permettre que les soldats prissent ses habits, qui sont les mêmes qu'elles a presentement sur elle. Nous prîmes congé d'eux en les remerciant, & témoignant moins de déplaisir que de reconnoissance ; & pendant qu'ils s'élargireut en Mer, suivant la route du Détroit, nous voguâmes en diligence vers la terre, qui nous servoit de guide, & dont nous nous vîmes si proches au coucher du Soleil, que nous aurions pû aborder avant que la nuit fût fort avancée. Mais parce qu'il n'y avoit plus de Lune, que le tems étoit couvert, & que nous ne connoissions point le païs, nous n'osâmes hazarder de gagner la terre, contre le sentiment de la plûpart des notres, qui disoient, & non sans raison, qu'il valoit mieux donner contre un rocher, loin de toute habitation, que de s'exposer à la rencontre des Corsaires de Tetoüan, qui courent la nuit toutes ces côtes. De ces avis oposez il s'en forma un troisiéme, & nous resolûmes d'aprocher peu à peu de terre,

Liv. IV. Ç. XXXVIII. Histoire de l'esclave.

& de décendre d'abord que nous en trouverions l'ocasion, & que la Mer seroit assez tranquile pour nous le permetre ; & recommençant à ramer, nous arivâmes sur le minuit au pié d'une haute montagne, qui n'étoit pas si proche de la Mer que nous ne puissions débarquer commodément. Nous décendîmes sur le sable ; & baisant tous la terre avec des larmes de joïe ; nous rendîmes graces à Dieu du favorable secours qu'il nous avoit donné dans le voïage. Ensuite nous ôtâmes nos provisions de la chaloupe, & la tirâmes à terre ; & ne pouvant achever de croire que nous fussions en terre des Chrétiens, ni assez en sûreté, nous montâmes, tant que nous pûmes aler, dans la montagne. Le jour étant venu, nous alâmes jusques au plus haut pour voir si nous ne découvririons point de vilage, ou quelques cabanes de Pêcheurs ; mais ne voïant ni maisons ni chemins, ni même pas le moindre sentier, tant loin que nous puissions porter la vûë, nous avançâmes au dedans des terres, ne pouvant nous imaginer que nous fussions long-tems sans trouver quelqu'un qui nous aprît où nous étions. Ce qui me fâchoit le plus, étoit de voir ma chere Zoraïde à pié dont

dans un païs si rude ; car bien que je la prisse quelquefois sur mes épaules, cela la délassoit moins que la crainte de me charger ne la fatiguoit ; & elle aimoit bien mieux marcher, & que je lui donnasse la main. Après avoir fait près d'un quart de lieuë de cette sorte, nous oüîmes le son d'une petite clochette, qui nous fit croire qu'il y avoit-là auprès quelque troupeau, & regardant de tous côtez, nous vîmes un berger au pié d'un liége, qui dans le plus grand repos du monde, accommodoit un bâton avec son couteau. Nous l'apelâmes; il se leva aussi-tôt, & tournant la tête, & aïant, à ce que nous avons sû depuis, aperçu le renegat & Zoraïde vêtus en Mores, il s'enfuit d'une vitesse incroïable dans un bois, croïant avoir tous les Mores de Barbarie à ses trousses, & criant de toutes sa force, aux Mores, aux Mores; aux armes, aux armes. Cela nous mit un peu en peine ; mais considerant que tout le canton s'alarmeroit aux cris du berger, & que la Cavalerie de la côte ne manqueroit pas de nous venir reconnoître, nous fîmes prendre au renegat, au lieu de sa veste, une casaque de captif, d'un des nôtres qui demeura en chemise ; & nous recommandant à Dieu,

Liv. IV. CXXXVIII. Histoire de l'esclave.

nous suivîmes la route du Berger, atendant à toute heure que la Cavalerie vînt fondre sur nous. Au bout de deux heures la chose ariva comme nous l'avions pensé. A peine étions-nous entrez dans la plaine, à la sortie d'une grande étenduë de broſſailles, que nous vîmes quelque cinquante Cavaliers qui venoient à nous au petit galop, & que nous atendîmes sans nous émouvoir. Ils furent bien étonnez, en arivant, de trouver, au lieu des Mores qu'ils cherchoient, une petite troupe de Chrétiens miserables & en desordre; & nous aïant demandé si ce n'étoit point nous qui par hazard avions causé l'alarme : je répondis qu'oüi : & je me preparois à en dire davantage, lorsqu'un de mes compagnons, reconnoissant le Cavalier qui avoit fait la demande, m'interrompit en s'écriant : Hé ! Dieu soit loüé, qui a eu la bonté de nous adresser si bien, car si je ne me trompe, nous sommes dans la Province de Velez de Malaga; & vous, Monsieur, si ma captivité ne m'a point fait perdre la memoire, vous êtes Pierre de Bustamante mon cher oncle. A cette parole le Cavalier se jettant promtement à terre vint embrasser le jeune homme : Oui, mon cher neveu, lui

dit-il si oüi, mon enfant, c'est moi-même; & c'est bien toi que j'ai tant de fois pleuré, comme mort, avec ta mere & toute ta famille; qui auront une joïe extrême de te revoir. Nous avions enfin apris que tu étois à Alger, & je me doute bien à voir ton habit & ceux de tes compagnons, que vous vous êtes tous sauvez par quelque voïe extraordinaire. Cela est vrai aussi, répondit le captif, Dieu aidant, nous vous en ferons l'histoire. D'abord que les Cavaliers sûrent que nous étions des Chrétiens esclaves, il décendirent tous de cheval, & chacun ofrit le sien pour nous mener à Velez de Malaga, qui étoit encore à une lieuë & demie. Quelques-uns d'eux alerent prendre la barque pour la mener à la Ville; les autres nous prêterent la croupe de leurs chevaux; & Bustamante emmena Zoraïde en trousse. En cet équipage nous fûmes reçûs avec joïe de tout le peuple de la Ville, qui, aïant déja été averti, sortit au-devant de nous. Ils ne s'étonnerent pas de voir des esclaves libres, & des Mores esclaves, parce que les habitans de ces côtes sont acoûtumez à voir des choses semblables; mais ils furent surpris de la beauté de Zoraïde à qui dans ce moment

Histoire de l'esclave.

la fatigue du chemin & la joie de se voir parmi les Chrétiens, donnoient des couleurs si vives & tant d'éclat, que je puis bien dire sans flaterie que je n'ai jamais rien vû de si beau, & qu'elle atira les yeux & l'admiration de tout le monde. Tout le peuple nous acompagna à l'Eglise, où nous alâmes décendre pour remercier Dieu des graces qu'il nous avoit faites ; & je me ressouviens que Zoraïde n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle s'écria qu'elle voioit là des visages qui ressembloient à celui de Lela Marien. Nous lui dîmes que c'étoient ses Images, & le renegat lui fit entendre, autant qu'il le pût, pourquoi elles étoient là, afin qu'elle ne manquât pas de lui rendre la même veneration que font les Chrétiens. Zoraïde qui a l'esprit vif, comprit aisément ce que lui dit le renegat, & fit voir dans une devotion naïve, & à sa maniere, une si veritable pieté, que tous ceux qui la regardoient, en pleuroient de joie. En sortant de l'Eglise on nous donna des logemens en divers endroits de la Vile ; & l'esclave, neveu de Bustamente, nous emmena, le renegat Zoraïde & moi dans la maison de son pére, qui étoit un homme assez à son aise, & qui nous reçut avec autant d'a-

fection qu'il en témoignoit à son fils même Après avoir demeuré six jours entiers à Velez, le renegat aiant fait tout ce qu'il crut necessaire pour sa sûreté, ala à Grenade pour rentrer dans l'Eglise par le moïen de l'Inquisition ; & chacun des autres prit le parti qu'il lui plut. Zoraïde & moi demeurâmes seuls avec le secours qu'elle tenoit de la liberalité du Corsaire François, dont j'emploïai une partie à acheter cette monture pour soulager Zoraïde. Et lui servant de pere & d'Ecuïer, nous alons voir si mon pere est encore vivant, & si quelqu'un de mes freres a trouvé la fortune plus favorable que moi, qui ne crois pas aprés tout avoir lieu de me plaindre, puis qu'elle m'a donné l'afection de Zoraïde, dont j'estime la beauté & la vertu plus que toutes les richesses du monde. Mais je voudrois bien, pour l'amour d'elle, être en état de la consoler des pertes qu'elle a faites ; & qu'elle n'eût pas lieu de se repentir d'avoir abandonné tant de biens ; & un pere qui l'aimoit cherement, pour acompagner un miserable. Au reste c'est une chose admirable, que la patience qu'elle a témoignée dans toutes les peines que nous avons soufertes, & dans tous les accidens qui

LIV. IV. CH. XXXIX. Histoire de l'esclave.

nous font arivez ; & le desir ardent qu'elle a de se voir Chrétienne est encore plus admirable que tout le reste. Aussi quand je ne lui serois point obligé autant que je le suis, sa seule vertu me donneroit pour elle toute l'estime & la consideration que je lui dois par reconnoissance, & je ne m'engagerois pas moins à la servir & à l'honorer toute ma vie. Cependant dans la joie que j'ai d'être à elle, je ne suis pas sans inquietude, de n'être point assûré si je trouverai dans mon païs quelque coin pour la retirer ; mon pere étant sans doute mort, mes freres dans des Emplois qui les éloignent du lieu de leur naissance, sans compter que la fortune ne les aura peut-être pas mieux traitez que moi. Messieurs, voilà mon histoire. Je voudrois bien avoir pû vous la conter aussi agreablement qu'elle est pleine de rares avantures ; mais je n'ai point d'art pour faire valoir les choses, & j'ai presque oublié ma langue dans un païs où j'ai été obligé d'en aprendre une autre. Je crains bien aussi de vous avoir ennuïé par la longueur de ce recit ; mais il n'a pas dépendu de moi de le faire plus court, & j'en ai même retranché plusieurs circonstances.



CHAPITRE XXXIX.

Ce qui arriva de nouveau dans l'hôtellerie, & de plusieurs autres choses dignes d'être lûës.

En verité, Seigneur Capitaine, dit Don Fernand à l'Ecuïer, la maniere dont vous avez raconté votre histoire, n'est pas moins agreable que l'histoire même ; & de ma part, j'ai pris tant de plaisir dans le recit de vos avantures, où tout est nouveau & surprenant, que je ne me serois jamais lassé de vous écouter. Cardenio & les autres lui firent les mêmes honnêtetez, & y ajoûterent des ofres si obligeantes & si sinceres, que le Capitaine ne pouvoit fournir à les remercier ; & loüoit Dieu de tout son cœur de trouver tant d'amis dans sa mauvaise fortune. Don Fernand lui dit encore, que s'il vouloit venir avec lui, il prieroit le Marquis son frere d'être parain de Zoraïde, & que pour lui, il le mettroit en tel état, qu'il rentreroit dans son païs sans honte, & avec toute la consideration étoit dûë à son merite. L'esclave les

remercia tous très-civilement, & se défendit de bonne grace d'accepter leurs ofres. Le jour commençoit à baisser pour lors, & la nuit étant venuë, il ariva un coche à l'hôtellerie açompagné de quelques gens de cheval, qui demandoient à loger. On leur dit que tout étoit plein. Il n'est peut-être pas si plein, répartit un Cavalier, qu'il n'y ait bien place pour Monsieur l'Auditeur. A ce nom, l'hôtesse un peu surprise, répondit modestement : Je veux dire, Messieurs, que nous n'avons point de lits vuides ; mais si Monsieur l'Auditeur fait porter le sien, comme je n'en doute pas, nous lui abandonnerons notre chambre. On vit aussi-tôt sortir du carosse un homme de bonne mine, dont la robe longue & les manches retroussées marquant la dignité, firent connoître que c'étoit Monsieur l'Auditeur. Il tenoit par la main une jeune Demoiselle de quinze à seize ans en habit de voïage, mais si propre, si belle & de si bon air, qu'elle surprit tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie, & ils ne la trouverent pas moins belle que Dorothée, Luscinde & Zoraïde. Don Quichotte se trouva à l'entrée trée de l'Auditeur, & d'abord qu'il le

vit : Monsieur, lui dit-il, vous pouvez entrer hardiment dans ce Château, & y demeurer tant qu'il vous plaira ; tout étroit qu'il est, & mal pourvû des choses necessaires, il n'y a point d'incommodité pour les Cavaliers & pour les gens de Lettres, sur-tout quand ils sont, comme vous, accompagnez d'une belle Demoiselle, pour qui non seulement les portes des Châteaux doivent être ouvertes, mais les rochers doivent s'éloigner ou se dissoudre, & les montagnes se séparer ou s'aplanir pour lui faire passage. Entrez donc, Monsieur, dans ce Paradis, où vous trouverez des Astres dignes du Soleil que vous y amenez; la valeur & les armes dans leur éclat, & la beauté au plus haut degré d'excellence. L'Auditeur surpris du discours de Don Quichotte, se mit à le considerer attentivement, il admiroit sa mine & son air ; & il aloit commencer tout de nouveau à le considerer, quand Luscinde, Dorothée & Zoraïde qui avoient oüi parler à l'hôtesse de la beauté de la jeune Demoiselle, vinrent pour la recevoir, & lui firent toutes sortes d'honnêtetez & de caresses. Don Fernand, Cardenio & le Curé lui firent aussi leurs civilitez, & en acable-

rent de telle sorte l'Auditeur, qu'il n'avoit pas le loisir de se reconnoître ; si bien qu'étonné & confus de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre en si peu de tems, il entra dans l'hôtellerie, faisant de grandes reverences à droit & à gauche, sans savoir que répondre. Il jugeoit pourtant bien que c'étoit-là des gens de condition ; mais le visage, l'action, l'habillement & les manieres de Don Quichotte le démontoient, & il ne savoit presque à quoi s'en tenir. Après de grands complimens de part & d'autre, ils arrêterent tous ensemble que les Dames coucheroient toutes en même chambre, & que les hommes demeureroient au dehors comme leurs protecteurs & leurs gardes ; à quoi consentit l'Auditeur, qui s'acommoda du lit de l'Hôte, avec celui qu'il faisoit porter. D'abord que l'esclave avoit jetté les yeux sur l'Auditeur, il avoit senti dans le cœur de secrets mouvemens qui lui disoient que c'étoit son frere, & dans la joie que lui donnoit cette avanture, ne voulant pas s'en fier à son pressentiment, il demanda à un des valets quel étoit son maître. Le valet répondit que c'étoit le Licentié Jean Perés de Viedma, & qu'il avoit oüi dire qu'il

étoit des montagne de Léon. Par cette réponse l'esclave achevant de se confirmer dans l'opinion que c'étoit son frere, & celui qui avoit voulu s'atacher à l'étude, il tira à part Don Fernand, Cardenio, & le Curé, & les assûra que l'Auditeur étoit son frere; qu'il avoit apris de ses gens qu'il étoit Auditeur dans les Indes, en l'Audience de Mexique, & que la jeune Demoiselle étoit sa fille, de qui la mere étoit morte en la mettant au monde. Là-dessus il les pria de lui dire comment il feroit pour se découvrir, & s'il ne faloit point qu'il tentât auparavant s'il en seroit bien reçû, parce que dans l'état où il se trouvoit, l'Auditeur auroit peut-être quelque honte de l'avoüer pour son frere. Je vous prie, Messieurs, dit le Curé, laissez-moi faire cette épreuve, j'ai bonne opinion du succès; & je vois bien à l'air de Monsieur l'Auditeur qu'il n'a pas ce sot orgueil qui fait mépriser ceux que la fortune persecute. Avec tout cela, dit l'esclave, je voudrois bien ne me presenter pas tout d'un coup, & il me semble qu'il seroit meilleur de le pressentir, & de le préparer adroitement à me voir. Encore une fois, repliqua le Curé, si vous vou-

lez vous fier à moi, je ne doute point que vous n'aïez satisfaction, & vous me ferez plaisir de me donner cette occasion de vous rendre service. Le soupé de l'Auditeur étant servi, il se mit à table, & Don Fernand, ses compagnons, le Curé & Cardenio lui tinrent compagnie, quoiqu'ils eussent déja soupé, pendant que les Dames faisoient aussi compagnie à sa fille, qui ala souper dans l'autre chambre, où l'esclave entra, sous prétexte de servir de truchement à Zoraïde. Au milieu du repas, le Curé s'adressant à l'Auditeur: Monsieur, dit-il, j'ai eu autrefois à Constantinople, étant esclave, un compagnon de ma mauvaise fortune, qui portoit même nom; & je vous assûre que c'étoit un brave homme, & un des meilleurs Officiers qui fût dans l'Infanterie Espagnole; mais le pauvre homme n'eut gueres moins de malheur qu'il avoit de merite. Et comment s'apeloit cet Oficier, Monsieur, demanda l'Auditeur? Ruïs Perés de Viedma, répondit le Curé, & il étoit des montagnes de Leon. Il me raconta un jour une chose assez particuliere de lui & de ses freres qu'il avoit: il disoit que son pere, craignant de dissiper son bien

par ſon humeur trop liberale, l'avoit partagé entre lui & ſes trois enfans, en leur donnant des conſeils qui faiſoient bien voir qu'il étoit homme de bon ſens, & qu'il connoiſſoit le monde. Mon compagnon choiſit le parti de la Guerre, où il ſe fit ſi bien reconnoître en peu de tems par ſa valeur, qu'on lui donna une Compagnie d'Infanterie, & il étoit en paſſe de ſe voir bien-tôt Meſtre de Camp; mais par un malheur incroïable, il perdit ſa fortune en perdant ſa liberté dans cette grande journée de Lepante, où tant d'eſclaves la recouvrerent. Pour moi je la perdis à la Goulette, & après divers évenemens nous nous trouvâmes ſous un Maître à Conſtantinople. De là il vint à Alger, où il lui arriva des choſes tout-à-fait ſurprenantes, & qui ſemblent avoir quelque choſe de miraculeux. En cet endroit le Curé raconta ſuccintement l'hiſtoire de l'eſclave & de Zoraïde, que l'Auditeur écoutoit avec une attention extrême, & il finit où les François prirent la barque, & après avoir dépoüillé les Eſpagnols, laiſſerent ſon compagnon & Zoraïde dans une pauvreté extrême; ajoutant qu'il n'avoit pas eu de leurs nouvelles depuis, & qu'il ne

savoit s'ils étoient arrivez en Espagne, ou si les Corsaires ne les avoient point menez en France. Le Capitaine qui n'étoit pas éloigné, entendoit tout ce que disoit le Curé, & observoit en même-tems tous les mouvemens de l'Auditeur, qui voïant que le Curé ne parloit plus, fit un grand soûpir, & les yeux pleins de larmes : Ha, Monsieur, lui dit-il, vous ne savez pas quelle nouvelle vous m'avez aprise, & combien elle me touche ! Ce brave soldat que vous dites, est mon aîné, qui plein d'une genereuse ambition, prit le parti des Armes, qui est une des professions que nous proposa mon pere. Pour moi, je choisis celle des Lettres, où Dieu, mes soins, & mes veilles m'ont fait monter à la dignité d'Auditeur, & nôtre cadet est au Perou, où il s'est extrêmement enrichi. Ce qu'il a envoïé à mon pere & à moi, surpasse de beaucoup l'argent qu'il avoit eu pour son partage ; & il a même mis mon pere en état de satisfaire cette liberalité qui lui est si naturelle. Pour ce pauvre bon-homme, il vit encore, & prie incessamment le Ciel de ne le point retirer qu'il n'ait eu la consolation de revoir encore une fois l'aîné de

ſes enfans, dont il n'a pas eu la moindre nouvelle depuis qu'il partit pour l'armée. Et ſans mentir il y a lieu de s'étonner qu'un homme, ſage comme mon frere, ait été ſi long-tems hors de ſa maiſon ſans doner avis à un pere qui l'aime, de l'état où il ſe trouve, & ſans témoigner d'inquiétude de celui de ſa famille. Aſſurément ſi nous euſſions été informez de ſa diſgrace, il n'auroit pas eu beſoin de cette merveilleuſe canne qui lui a rendu la liberté; mais que je crains qu'il l'ait reperduë avec ces corſaires! & qui ſait ſi ces malheureux ne ſe ſeront point défaits de lui pour aſſurer leur larcin & pour cacher leurs brigandages? Cette penſée va troubler tout le plaiſir que je prenois dans mon voïage, & je ne ſaurois plus avoir de veritable joïe. Ha mon cher frere! ſi je pouvois aprendre où vous êtes, je n'épargnerois rien pour faire ceſſer vôtre miſere, & je ſuis aſſuré que mon pauvre pere donneroit tout pour vous délivrer. O Zoraïde auſſi liberale que belle, qui pourra jamais vous recompenſer du bien que vous avez fait à mon cher frere, & que j'aurois de joïe ſi je voïois finir vos malheurs par un heureux mariage, & ſi je pouvois avoir l'avantage de contri-

Liv. IV. Ch. XXXIX. buer à vous rendre tous deux contens ! L'Auditeur dit ces paroles avec tant de sentimens de douleur & de tendresse, que tous ceux qui étoient presens en furent extrêmement touchez. Le Curé, voïant que son dessein avoit si bien réüssi, ne voulut pas laisser plus long-tems l'Auditeur dans le triste état où il le voïoit; il se leva de table, & alant prendre d'une main Zoraïde, que suivirent Dorothée, Luscinde, & la fille de l'Auditeur, il prit de l'autre main en passant celle de l'esclave, & s'aprochant de l'Auditeur: Essuïez vos larmes, Monsieur, lui dit-il, vous avez devant vous ce cher frere, & cette aimable belle-sœur que vous souhaitez tant de voir: voilà le Capitaine Viedma, & voici la belle More à qui il est redevable de tant de choses: vous voïez le miserable état où les François les ont reduits; cela ne se peut être fait que pour vous donner metiere d'exercer votre generosité. L'esclave courut aussitôt pour embrasser son frere, qui l'aïant un peu consideré, & achevant de le reconnoître, lui jeta les bras au coû, & s'atachant l'un à l'autre étroitement, ils verserent tant de larmes, que toute la compagnie ne put s'empêcher d'en répandre aussi. Il n'est pas aisé de

de redire tout ce que se dirent les deux freres ; il faut s'imaginer ce que d'honnêtes gens qui s'aiment, peuvent sentir dans une pareille occasion. Ils se raconterent en peu de mots leurs differentes avantures, & à chaque parole se donnerent toutes les marques d'amitié imaginables. Tantôt l'Auditeur laissoit son frere pour embrasser Zoraïde, à qui il faisoit mille ofres obligeantes, & retournoit aussi-tôt embrasser son frere ; la fille de l'Auditeur & la belle More ne pouvoient non plus se quiter quand elles se furent une fois embrassées, & par tant de témoignages de tendresse qu'ils se donnoient les uns aux autres, ils tirerent de nouveau des larmes des yeux de toute la compagnie. Don Quichote de son côté, regardoit tout cela avec attention, sans rien dire, & attribuoit en lui-même tous ces diferens évenemens aux chimeres de sa Chevalerie errante. Après que les deux freres se furent embrassez à plusieurs reprises, ils en firent quelques excuses à la compagnie, qui leur fit voir la part qu'elle prenoit à leur joïe. Les complimens finis de part & d'autre. l'Auditeur arêta avec le Capitaine qu'il l'acompagneroit à Seville, pendant qu'on donneroit avis de

son retour à leur pere, afin qu'il s'y rendît pour être au batême & aux noces de Zoraïde, parce que l'Auditeur étoit obligé de continuer son voïage, pour ne pas perdre l'ocasion d'une flotte qui partoit dans un mois pour les Indes. Enfin tout le monde avoit un plaisir extrême de la joie que recevoir l'esclave d'avoir si heureusement rencontré son frere, & on ne se lassoit point de le lui témoigner; mais comme il étoit fort tard, ils alerent chercher à reposer pour le reste de la nuit. Don Quichotte s'ofrit de faire la garde du Château, afin qu'il ne fût pas surpris par quelque Geant, ou quelqu'autre brigand de cette nature, envieux du grand tresor de beautez qu'il enfermoit. Ceux qui le connoissoient l'en remercierent, & aprirent à l'Auditeur ce que c'étoit que le Chevalier de la Triste figure, dont il ne reçut pas peu de plaisir, & il fit ensuite un compliment serieux à Don Quichotte pour lui & pour sa fille. Le seul Sancho se desesperoit au milieu de la joïe publique, de voir qu'on étoit si long-tems à se coucher, & en aïant enfin reçu la liberté de son maître, il se coucha plus à son aise que tous les autres sur le bas de son âne, qui lui coûtera bien cher tantôt

comme nous le verrons. Les Dames retirées dans leur chambre, & les hommes s'acomodant comme ils purent, Don Quichotte sortit de l'hôtellerie pour faire garde autour du Château, comme il l'avoit promis. Tout étoit dans le silence, quand un peu devant le point du jour les Dames furent éveillées par une tres-belle voix, qu'elles écouterent avec grande atention, sur-tout Dorothée, qui ne dormoit pas, il y avoit déja quelque tems, pendant que Claire Viedma, fille de l'Auditeur, qui étoit couchée à côté d'elle, dormoit pour toutes deux. Il n'y avoit qu'une voix seule, & tantôt on l'entendoit dans la cour, & tantôt dans un autre endroit. Les Dames étoient en peine de savoir ce que ce pouvoit être que cette voix, quand Cardenio ala fraper à la porte de leur chambre, & leur cria, Mes Dames, si vous ne dormez point, écoutez un jeune muletier qui chante à merveille. Nous l'écoutons, répondit Dorothée, & avec beaucoup de plaisir ; & voïant que la voix recommençoit, elle s'y apliqua encore davantage, & elle entendit ces paroles :

Je suis un Marinier d'amour,
Voguant sur cette Mer, si fameuse en orages :
Sans connoître de Port où se termine un jour
Ma course & mes voïages.
J'ai pour guide un Astre brillant,
dont je suis en tous lieux l'éclatante lumiere ;
Le Soleil n'en voit point de plus étincelant
En toute sa cariere.
Comme je ne sçai point son cours,
Je navige au hazard, incertain de ma course,
Attentif seulement à l'observer toûjours,
Et sans autre ressource.
Mais souvent le jaloux destin,
Sous le voile fâcheux de quelque retenuë,
Me fait sans guide errer du soir jusqu'au matin,
Le cachant à ma vûë.
Bel Astre si doux à mes yeux !
Ne cachez plus un feu si propre à mon voïage,
Si vous cessez de luire en ces lieux perilleux,
Je vais faire naufrage.

En cet endroit de la chanson, Dorothée qui avoit toûjours laissé dormir la belle Claire, voulut lui donner sa part du divertissement ; elle la poussa deux ou trois fois, & l'aïant éveillée : Pardonnez-moi, lui dit-elle, ma belle enfant, si je vous éveille, c'est pour vous donner du plaisir, & vous alez entendre la plus agréable voix du monde. Claire, encore toute endormie, ne comprit pas bien ce que lui disoit Dorothée, & le lui aïant fait repeter, & se trouvant plus éveillée, elle se mit à écouter. Mais elle n'eut pas plûtôt entendu la voix, qu'il lui prit un tremblement aussi violent que si elle eût la fiévre ; & elle dit à Dorothée en l'embrassant étroitement : Ah ! ma chere Madame, pourquoi m'avez-vous éveillée ? il n'y avoit rien de meilleur pour moi que de n'être point en état d'entendre ce malheureux Musicien. Comment, ma chere fille, dit Dorothée, savez-vous bien que celui qui chante n'est qu'un Muletier ? Non, non, repliqua Claire, c'est un Gentilhomme riche & de grande qualité, qui n'est pas ici sans dessein, & dont à vous dire le vrai, je me trouve assez embarassée. Dorothée fut toute surprise de ce discours qu'elle n'atendoit pas d'une fille de cet

âge, & lui répondit: Vous parlez d'une maniere que je n'entens point, ma belle, expliquez-vous davantage, & dites-moi ce que c'est que ce malheureux Musicien qui vous donne tant d'inquiétude. Mais il me semble qu'il recommence à chanter; & il vaut bien la peine qu'on l'écoute; vous me direz après cela ce que je vous demande. Quand il vous plaira, dit Claire, & elle mit aussi-tôt ses deux mains sur ses oreilles pour s'empêcher d'entendre le Musicien, qui chanta ce qui suit :

Mon cœur ! ne perds point l'esperance ;
Perseverons jusques au bout ;
L'Amour est le maître de tout,
Et l'on devient heureux lorsque moins on y pense ;

Et le triomphe & la victoire
Suivent un genereux éfort.
Il faut toujours tenter le sort,
Et pour les pareßeux il n'est aucune gloire.

L'Amour vend bien cher ses caresses,
Mais peut-on les acheter moins ?

Qu'est-ce du tems & des soins ?
Un moment de bonheur vaut toutes les richesses.

Le Musicien aïant cessé de chanter, Claire recommença ses plaintes, & cela augmentant la curiosité de Dorothée, elle lui demanda ce qu'elle lui avoit promis de lui dire. En même tems la belle Claire embrassant étroitement Dorothée, & aprochant sa bouche tout près de son oreille pour n'être pas entenduë de Luscinde qui étoit dans l'autre lit : Celui qui chante, dit-elle, est fils d'un grand Seigneur d'Arragon, qui avoit sa maison à Madrid vis-à-vis celle de mon pere. Je ne sai où ce jeune Gentilhomme, qui n'étoit encore qu'Ecolier, me put voir, si ce fut à l'Eglise ou ailleurs, car nos fenêtres étoient toujours bien fermées. Quoi qu'il en soit, il me vit, il devint amoureux de moi, & me le fit connoître autant qu'il put par une fenêtre qui regardoit sur les nôtres, & dont je lui voïois verser tant de larmes, qu'il m'en faisoit pitié. Je m'acoûtumai à le voir, & je vins à l'aimer sans savoir ce qu'il me demandoit. Entre autres signes que me faisoit le pauvre garçon, il joignoit les deux mains ensemble pour

me faire entendre qu'il vouloit se marier avec moi; mais quoique cela me donnât de la joïe, & que je le voulusse bien, étant sans mere, & presque toûjours seule, je ne savois comment lui faire savoir mes sentimens. Ainsi je le laissai sans rien dire, & sans lui faire d'autre faveur, si ce n'est que quand mon pere n'étoit pas au logis, je haussois la jalousie, & me laissois voir, dont le pauvre garçon avoit tant de contentement, qu'on eût dit qu'il en perdoit l'esprit. Le tems que mon pere devoit partir étant arrivé, je ne sai comment il l'aprit; ce ne fut pas de moi, car je ne pus trouver le moïen de le lui dire; mais il en tomba malade d'ennui, & le jour que nous partîmes, je ne pus jamais le voir, pour lui dire adieu tout au moins des yeux. Mais au bout de deux jours, comme nous entrions dans l'hôtellerie d'un vilage qui est à une journée d'ici, je le vis sur le pas de la porte en habit de muletier, si bien déguisé, que je ne l'aurois point reconnu, si je ne l'avois toûjours present dans mon esprit. Je fus toute étonnée de le voir; mais j'en eus bien de la joïe. Pour lui, il a toûjours les yeux sur moi, si ce n'est devant mon pere, de qui il se cache avec beaucoup de soin,

sans

sans faire le moindre semblant de me connoître. Je vous avoüe que comme je sai qui il est, & que c'est pour l'amour de moi qu'il va ainsi à pié, & qu'il soufre tant, je meurs d'ennui, & je ne saurois le quitter de vûë. Je ne devine point quelle intention il a, ni comment il a pû se dérober de chez son pere qui l'aime extrêmement, parce qu'il n'a que lui d'heritier, & qu'il est en éfet fort aimable, comme vous en jugerez sans doute vous-même. Au reste c'est lui-même qui fait tout ce qu'il chante ; car il a beaucoup d'esprit, & j'ai oüi dire qu'il fait bien des Vers. Mais, Madame, il faut que je vous dise, que toutes les fois que je le vois, ou que je l'entens chanter, je ne sai où j'en suis, & je meurs de peur que mon pere ne vienne à le reconnoître, & qu'il ne s'aperçoive de quelque chose. Cependant je n'ai jamais parlé à ce pauvre enfant en toute ma vie, & avec tout cela il me semble que je ne saurois vivre sans lui. Voilà, ma chere Dame, tout ce que je puis vous dire de ce Musicien dont la voix vous a charmée ; vous voiez bien que ce n'est pas un muletier, mais le fils d'un grand Seigneur, comme je vous ai dit. C'est assez, ma chere enfant, dit Dorothée en la baisant cent fois, c'est assez,

ne vous inquiétez point. Pour moi, j'espere que tout ira bien, & des sentimens si raisonnables auront assurément une bonne fin. Helas, Madame! dit la belle Claire, quelle fin faut-il atendre, si son pere est si riche, & si grand Seigneur, qu'il croira sans doute que je suis trop au dessous de son fils? il ne consentira jamais qu'il soit mon mari, & sans cela je n'y consentirai pas non plus pour toutes les fortunes du monde. Tout ce que je voudrois, c'est qu'il s'en retournât, peut-être que ne le voïant plus, & alant faire un voïage qui m'éloignera tant de lui, je me trouverai soulagée de la peine que je soufre, encore que je pense bien que cela ne servira pas à grand'chose. Je ne sai pas pour moi quel demon s'en mêle, ni qui nous a mis à l'un & à l'autre ces pensées-là dans la tête, étant tous deux si jeunes, qu'en verité je ne crois pas qu'il ait encore seize ans; & moi, je n'en aurai que treize dans quelques mois, à ce que m'a dit mon pere. Dorothée ne put s'empêcher de rire voïant l'ingenuité de la pauvre Claire, & comme elle parloit en enfant. Dormons un peu, mon enfant, lui dit-elle, pour le peu qui reste de la nuit; le jour viendra, & il faut esperer que Dieu aura soin de

toutes choses. Elles s'endormirent, & tout demeura en repos & en silence dans l'hôtellerie, hors la fille de l'hôtesse & Maritorne, qui connoissant bien la foiblesse de Don Quichotte, songerent à se donner du plaisir en lui joüant quelque tour, pendant que le Chevalier, tout armé & à cheval, ne pensoit qu'à faire une garde exacte.

Il n'y avoit dans toute la maison d'autre fenêtre qui regardât sur la campagne, qu'une ouverture dans la muraille, par où on jetoit la paille pour l'écurie. De cet endroit, la fille de l'hôte & Maritorne aperçurent D. Quichotte à cheval apuïé languissamment sur sa lance & poussant de tems en tems de dolens & profonds soûpirs; comme s'il eût été prêt de rendre l'ame. O Madame Dulcinée du Toboso, disoit-il d'une voix amoureuse & tendre, Dame souveraine de la beauté, comble de discretion & de sagesse, trésor d'agrémens & de graces. sacré dépôt de toutes les vertus, exemplaire & prototype de tout ce qu'il y a d'honnête, d'utile & de delectable au monde; que penseriez-vous à l'heure qu'il est, si vous voïiez cet esclave de vôtre beauté, qui s'expose pour vous seule à tant de perils & avec tant d'a-

deur ? O toi Luminaire inconstant, Déesse aux trois visages, aprends-moi des nouvelles de ma Dame. Je m'imagine qu'à l'heure qu'il est, tu la considere avec envie, pendant qu'elle se promene dans quelque riche gallerie d'un de ses magnifiques Palais, ou qu'apuïée sur un balcon doré, elle pense aux moïens de remettre le calme dans mon ame agitée, de quelle sorte elle doit finir mes inquietudes, & me rendre le repos ; en un mot, comment elle peut me rapeler d'une rigoureuse mort à une délicieuse vie, & sans interesser sa gloire, recompenser mon amour & mes services. Et toi! Soleil, qui sans doute précipites ta course, non pas tant pour rendre le jour aux mortels, que pour voir ce chef-d'œuvre des miracles, saluë-la de ma part, je t'en prie, dès que tu la verras ; mais donnetoi bien garde de la baiser en la saluant, parce qu'elle est extrêmement reservée, & tu ne lui ferois pas moins de honte, que tu en reçus toi-même des mépris de cette ingrate & legere qui te fit tant suer à courir les plaines de Thessalie, ou les rives du Penée, je ne me souviens pas bien lequel des deux. Don Quichotte aloit continuer cet éloquent discours, s'il n'avoit été interrompu par la fille de

l'hôtesse, qui l'apelant tout doucement, & faisant signe de la main, lui dit: Aprochez-vous un peu d'ici, Seigneur Chevalier, je vous en prie. A cette voix l'amoureux Cavalier tourna la tête, & reconnoissant, à la clarté de la Lune, qu'on l'apeloit par le trou du grenier, qu'il prenoit tout au moins pour une fenêtre à treillis d'or, comme en ont tous les fameux Châteaux dont il avoit l'imagination remplie, il s'ala mettre dans l'esprit, aussi folement que la premiere fois, que c'étoit la fille du Seigneur du Château, qui charmée de son merite & passionnée d'amour le solicitoit encore d'apaiser son martyre. Dans cette pensée, ne voulant pas paroître incivil & farouche, il s'aprocha de la fenêtre, où voïant les deux jeunes creatures: En verité, dit-il, ma belle Demoiselle, vous me faites pitié de vous être si mal adressée, dans les sentimens amoureux qui vous possedent, & n'en faites point de reproches à ce miserable Chevalier errant, qui n'est plus maître de sa volonté & que l'amour tient enchaîné depuis le moment qu'une autre s'est renduë maîtresse absoluë de son ame. Pardonnez-moi, dis-je, Mademoiselle, une chose dont je ne suis point

coupable ; retournez dans votre chambre, je vous prie, & ne me rendez point encore plus ingrat à force de faveurs. Mais si vous trouvez en moi quelqu'autre chose que l'amour, qui puisse païer celui que vous me témoignez, demandez-le hardiment, je jure par les yeux de cette belle & douce Ennemie dont je suis esclave, que je vous le donnerai sur l'heure, quand vous me demanderiez une tresse des éfroïables cheveux de Meduse, la Toison d'or, ou les raïons du Soleil même. Ma Maîtresse n'a pas besoin de tout cela, Monsieur le Chevalier, répondit Maritorne. Et de quoi donc, sage & discrete Gouvernante, reprit D. Quichotte ? Donnez-lui seulement une de vos belles mains, dit Maritorne, pour l'appaiser au moins en quelque façon, & soulager un peu l'ardeur qui l'a amenée en ce lieu-ci avec tant de danger, à l'égard de son pere, que s'il en avoit la moindre connoissance, il la hacheroit en mille pieces. Ha! je voudrois bien l'avoir vû, repartit Don Quichotte, & plût à Dieu : mais il s'en gardera bien, s'il n'a envie de faire la plus terrible & la plus malheureuse fin qu'ait jamais fait un pere pour avoir mis insolemment la main

sur les membres délicats de son amoureuse fille. Maritorne ne douta point que Don Quichotte ne donnât sa main après le serment qu'il avoit fait, & pensant aussi-tôt à ce qu'elle en devoit faire, elle ala promtement querir le licou de l'âne de Sancho, & retourna vîte sur ses pas, dans le tems que le courtois Chevalier s'étoit mis tout debout sur la selle de son cheval, pour atteindre jusqu'à la fenêtre où il voioit cette Demoiselle passionnée de son merite & de sa bonne mine. Il tendit la main de bonne grace, en disant : Tenez, Madame, voilà cette main que vous me demandez, ou plûtôt ce fleau des méchans, qui troublent la terre par leurs violences ; cette main, dis-je, que jamais aucune Dame n'a eu l'avantage de toucher, non pas même celle qui peut disposer entierement de mon corps & de mon ame. Je ne vous la donne pas pour la baiser ; mais afin que vous admiriez l'entrelacement de ses nerfs, l'assemblage & la liaison de ses muscles, & l'enflure & la grosseur de ses veines ; par où vous jugerez quelle doit être la force d'un bras, dont la main est si bien composée. Nous le verrons bien tout-à-l'heure, dit Maritorne, & aïant fait un

Liv. IV. Ch. XXXIX.

nœu coulant à l'un des bouts du licou, elle le jeta au poignet de Don Quichotte, & atacha fortement l'autre bout au verroüil de la porte. Le Chevalier qui sentoit la rudesse du cordeau qui lui serroit le bras, ne savoit que penser. Il me semble, ma belle Demoiselle, dit-il en se radoucissant, que vous avez plus d'envie de déchirer ma main, que de la caresser. Epargnez-la de grace, elle n'a point de part au tourment que je vous fais soufrir, il n'est pas juste que vous vous en vengiez sur une partie innocente, & si vous avez quelque mal de cœur, vous n'en devez pas demeurer-là, & moi-même je me livre tout entier à votre ressentiment. Don Quichotte perdoit en l'air un discours si galant; car si-tôt que Maritorne le vit ataché de telle sorte qu'il ne pouvoit plus se défaire, les deux Demoiselles se retirerent en crevant de rire. Le pauvre Chevalier demeura donc debout sur son cheval, le bras tout entier dans le trou, & fortement ataché par le poignet, mourant de peur que Rossinante ne se détournât tant soit peu, & ne le laissât dans ce nouveau genre de supplice. Dans cette inquietude il n'osoit se remuer; à peine prenoit-il haleine, tant

il craignoit de faire quelque mouvement qui impatientât Rossinante ; car il savoit bien que de lui-même il auroit demeuré tout un siecle dans la même posture. Après avoir été ainsi quelque tems, voïant que les Dames n'y étoient plus, il commença à croire qu'il y avoit de l'enchantement, comme lors qu'il fut roüé de coups dans le même Château par le muletier enchanté, & il maudissoit mile fois l'imprudence qu'il avoit euë de s'exposer une seconde fois, après avoir été si maltraité la premiere, étant un avertissement à tout Chevalier errant, qui éprouve une avanture, sans en venir à bout, qu'elle doit être reservée pour un autre. Avec tout cela il ne laissoit pas de tirer le bras de toute sa force; mais neanmoins par mesure & en tâtonnant, de crainte que Rossinante ne se remuât : mais son adresse fut inutile, & tous ses éforts ne firent que le serrer davantage, de sorte que le pauvre homme étoit dans une grande angoisse, contraint de se tenir sur la pointe des piés, & ne pouvant se mettre en selle sans s'aracher le poignet. Combien de fois souhaita-t-il en cet état-là cette tranchante épée d'Amadis, qui défaisoit toutes sortes d'enchante-

mens ? combien maudit-il sa mauvaise fortune, qui privant toute la terre du secours de son bras, tant qu'il seroit enchanté, le privoit aussi lui-même des ocasions d'aquerir de la gloire ? Combien de fois reclama-t-il le nom de Dulcinée du Toboso, & combien de fois apela-t-il son fidele Ecuïer, qui, étendu sur le bât de son âne, & enseveli dans le sommeil, ne se souvenoit seulement pas qu'il fût au monde ? Combien de fois aussi demanda-t-il du secours aux sages Lirgande & Alquife, & combien de fois invoqua-t-il sa chere amie Urgande ? Enfin le jour le trouva en cet état, si desesperé, qu'il mugissoit comme un taureau, & il étoit si persuadé de son enchantement, que lui confirmoit encore l'incroïable tranquilité de Rossinante, qu'il ne douta plus que lui & son bon cheval ne dûssent demeurer quelques siecles de la sorte, sans boire, manger, ni dormir, jusques à ce que le charme fût fini, ou qu'un plus savant Enchanteur le vînt défaire.

Cependant le jour commença à paroître, & quatre Cavaliers bien armez & en bon équipage aïant frapé à la porte de l'hôtellerie, Don Quichotte, pour faire le devoir d'une bonne sentinelle, leur

cria d'une voix fiere & arrogante: Chevaliers ou Ecuïers, ou qui que vous puissiez être, vous n'avez que faire de fraper à la porte de ce Château; ne voïez-vous pas bien qu'à l'heure qu'il est, ceux qui sont dedans, reposent, & qu'on n'a pas acoûtumé d'ouvrir les forteresses qu'après Soleil levé? Retirez-vous, & atendez qu'il soit grand jour, & alors nous verrons si l'on peut vous ouvrir ou non. Hé! quelle diable de Forteresse ou de Château est ceci, dit l'un des Cavaliers, pour nous obliger à toutes ces ceremonies? Si vous êtes l'hôte, faites-nous ouvrir promtement; car nous sommes pressez, & nous ne voulons que faire donner l'avoine à nos chevaux pour suivre notre chemin. Chevaliers, repartit Don Quichotte, est-ce que j'ai la mine d'un hôte? Je ne sai de quoi vous avez la mine, répondit l'autre; mais je sai bien que vous rêvez d'apeler ceci un Château. C'en est un, repliqua Don Quichotte, & des meilleurs de toute la Province; & il y a telle personne dedans, qui s'est vûë le Sceptre à la main, & la Couronne sur la tête. J'en croirois bien quelque chose, répondit le Cavalier; car je m'imagine que c'est une troupe de Comediens, qui se voïent souvent Rois

sur le theâtre ; & il n'y a pas d'aparence qu'il y ait d'autre train dans un lieu si petit, & où l'on garde si bien le silence. Vous savez bien peu ce que c'est que le monde, repartit Don Quichotte, puisque vous ignorez les miracles de la Chevalerie errante. Les Cavaliers s'ennuïerent enfin de la conversation, & commencerent à fraper de si grande force, qu'ils éveillerent tout le monde, & l'hôte vint ouvrir la porte. Il ariva en même-tems qu'une jument d'un des Cavaliers s'en vint sentir Rossinante, qui tout mélancolique & les oreilles basses, soûtenoit sans se remuer le corps alongé de son Maître ; & le cheval qui n'étoit pas de bois, quoiqu'il le parût, voulut à son tour s'aprocher de la jument qui lui faisoit des caresses ; mais il ne se fut pas plûtôt ébranlé, que les deux piés glisserent à Don Quichotte, & il auroit tombé lourdement par terre, s'il n'avoit été si bien ataché par le bras. Le pauvre homme sentit tant de douleur de cette terrible secousse, qu'il crut qu'on lui arachoit le poignet ; car la violence du coup, & le poids de son corps l'alongerent si fort, qu'il touchoit presque des piés à terre, & cela lui causa une autre maniere de suplice, parce que sentant

qu'il s'en faloit si peu que ses piés ne portassent à bas, il s'alongeoit encore de toute sa force, comme ceux qui sont à l'estrapade, & augmentoit lui-même son tourment.

CHAPITRE XL.

Suite des Avantures inoüies de l'Hôtellerie.

AUx cris épouvantables que fit D. Quichotte, l'hôte tout éfraïé ouvrit promtement la porte, & suivi des Cavaliers qu'il y trouva, ala voir ce que ce pouvoit être. Maritorne éveillée par les mêmes cris, & n'aïant pas de peine à deviner ce que c'étoit, se glissa doucement dans le grenier à la paille, & aïant détaché le licou, rendit la liberté au Chevalier, qui tomba à terre à la vûë des Cavaliers & de l'hôte. Ils lui demanderent le sujet qu'il avoit de crier de la sorte: mais lui se relevant prestement sans rien dire, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, mit la lance en arrêt, & prenant une bonne partie du champ, revint au petit galop, & cria : Quiconque dit que j'ai été justement enchanté, ment faussement, & je

lui en donne le démenti? & si Madame la Princesse de Micomicon me le veut permettre, je le défie, & l'apele en combat singulier. Les voïageurs furent fort surpris des paroles de Don Quichotte, mais l'hôte leur aïant apris l'humeur du Chevalier, ils ne s'y arêterent pas davantage, & demanderent à l'hôte s'il n'avoit point vû chez lui un jeune homme d'environ quinze ans, vétu en muletier, en donnant toutes les marques que portoit l'Amant de la belle Claire. Il y a, répondit l'hôte, tant de gens de toute sorte dans l'hôtellerie, que je n'ai pas pris garde à celui que vous dites. Mais l'un deux reconoissant le cocher qui avoit amené Monsieur l'Auditeur, s'écria qu'il étoit là sans doute; car voila, dit-il, le cocher qui mene le carosse qu'on nous a dit qu'il suivoit. Que l'un de nous, ajouta-t-il, demeure à la porte, pendant que les autres le chercheront dans la mison; il seroit même bon qu'il y en eût un qui rôdât autour de l'hôtellerie, afin qu'il n'échape pas par dessus les murailles. Cela fut trouvé bon, & fut executé. Le jour étant déja grand, & le bruit qu'avoit fait Don Quichotte aïant éveillé tout le monde, ils penserent à se lever, sur-tout Dorothée & la

jeune Claire, qui n'avoient pû dormir, l'une pour être un peu troublée de savoir son amant si près d'elle, & l'autre d'envie de le voir. Don Quichotte cependant, qui vit que les voïageurs ne faisoient pas grand cas de lui, & qu'aucun d'eux ne daignoit seulement le regarder, étoit dans une colere extrême, & s'il n'eût craint de pecher contre les ordonnances de la Chevalerie, après avoir donné sa parole, il les auroit ataquez tous quatre ensemble, & les eût bien obligez de lui répondre. Mais ne pouvant pas commencer une entreprise jusques à ce qu'il eût remis la Princesse de Micomicon sur le Trône, il prit patience malgré lui, & regarda faire les voïageurs. L'un d'eux aiant rencontré le jeune garçon qu'ils cherchoient, dormant tranquillement à côté d'un muletier, il le saisit par les bras, & lui dit en le tirant: En bonne foi, Seigneur Don Loüis, je vous trouve dans un équipage bien digne de vous; & ce lit répond bien aux délicatesses où vous avez été élevé! Le jeune garçon, encore tout assoupi commença à se froter les yeux; & considerant tout à loisir celui qui le tenoit, reconnut que c'étoit un des valets de son pere; ce qui le surprit si fort,

qu'il fut long-tems sans pouvoir dire une seule parole. Seigneur Don Loüis, continua le valet, tout ce qu'il y a à faire, c'est de prendre patience, & de retourner chez Monsieur votre pere, si vous ne voulez vous en voir bien-tôt défait; car il n'y a guéres autre chose à atendre de l'état où l'a mis votre fuite. Hé comment, répondit Don Loüis, mon pere a-t'il sû que je prenois ce chemin, & que je me suis ainsi déguisé? Un Ecolier à qui vous aviez dit vôtre dessein, a tout découvert à Monsieur votre pere, le voïant afligé comme il étoit: il nous a tout aussi-tôt envoïez aprés vous, ces trois Cavaliers que vous voïez & moi, & nous sommes bien heureux de vous pouvoir remettre dans peu entre les mains d'un pere qui vous aime tant. Oh! il n'en sera que ce que je voudrai, répondit Don Loüis. Et qu'est-ce qui vous peut retenir ici, dit l'autre, sachant l'état où est Monsieur votre pere? Le muletier auprès de qui Don Loüis étoit couché, aïant entendu toute cette conversation, en ala donner avis à Don Fernand, & aux autres qui étoient déja tout habillez, leur disant que le valet apéloit le jeune homme, Monsieur, & qu'on le vouloit emmener mal-

gré

gré lui. Cela joint à la belle voix qu'on leur avoit dit qu'il avoit, fit naître à toute la compagnie l'envie de savoir plus particulierement qui il étoit, & de lui donner du secours, au cas qu'on lui voulût faire quelque violence ; & dans ce dessein ils allerent tous à l'écurie, où ils trouverent le jeune garçon contestant encore avec le valet. Sur cela Dorothée sortit de sa chambre, & rencontrant Cardenio, lui conta en peu de mots ce qu'elle savoit de Claire & du Musicien, & lui de son côté lui aprit ce qui se passoit entre Don Loüis & les gens de son pere ; mais il ne le fit pas si secretement, que Claire qui suivoit Dorothée, ne l'entendît, & elle en fut si troublée, qu'elle pensa tomber de son haut. Heureusement Dorothée la retint, & l'emmena dans sa chambre après que Cardenio l'eût assûrée qu'il aloit tâcher de remedier à tout. Les quatre hommes qui étoient venus chercher D. Loüis, étoient autour de lui dans l'hôtellerie, tâchant de lui persuader de partir sur le champ pour aler consoler son pere ; & sur ce qu'il disoit qu'il ne s'en retourneroit point qu'il n'eût fini une afaire qui lui importoit de l'honneur & de la vie, & de son salut même, ils le pressoient de ma-

niere, qu'ils lui faisoient bien connoître qu'ils étoient resolus de l'emmener à quelque prix que ce fût. Tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie, étoient déja accourus à ce bruit, sur-tout Cardenio, Don Fernand & ses Cavaliers, l'Auditeur, le Curé, le Barbier, & D. Quichotte aussi, qui crut que pour l'heure le Château n'avoit pas besoin de garde. Cardenio, qui savoit l'histoire de Don Loüis, demanda aux valets de son pere quelle raison ils avoient de le vouloir emmener, & pourquoi ils s'y opiniâtroient, puisqu'il n'en avoit pas d'envie. La raison que nous avons, répondit un des valets, c'est afin de rendre la vie au pere de ce Gentilhomme, que son absence desespere. Il n'est pas ici question de cela, dit Don Loüis, ce sont mes afaires, & non pas les vôtres: en un mot je retournerai s'il me plaît, & pas un de vous ne m'y sauroit forcer. La raison vous y forcera, répondit le Cavalier, & si elle ne peut rien sur vous, nous ferons notre devoir. Sachons un peu ce que c'est que cela dans le fond, interrompit l'Auditeur. En même-tems le Cavalier qui le reconnut, lui fit une grande reverence, & lui dit: Quoi! Monsieur, vous ne connoissez point ce

Gentilhomme, dont le pere a demeuré si long-tems vis-à-vis de chez vous ? Mais il ne faut pas s'en étonner dans le bel état où il est. A ces paroles, l'Auditeur le considera quelque tems ; & l'aïant reconnu, il lui dit en l'embrassant : Hé ! quelles enfances sont-ceci, Seigneur Don Loüis ? Quel sujet si important a pû vous obliger à un déguisement si indigne de vous ? Mais voïant que Don Loüis avoit les yeux pleins de larmes, & qu'il ne pouvoit parler, il dit aux autres de s'arrêter, & l'aïant tiré à part, il le pria de lui aprendre le sujet de sa venuë.

Pendant que l'Auditeur entretenoit Don Loüis, on entendit un grand bruit à la porte de l'hôtellerie. Deux hommes qui y avoient couché cette nuit-là, voïant tous les gens de la maison occupez, voulurent s'en aller sans païer; mais l'hôte qui pensoit plus à son compte qu'aux afaires des autres, les arêta sur le pas de la porte, & leur demanda le païement de leur dépense avec tant d'emportement & d'injures, que les autres se crurent obligez de lui répondre à coup de poing, & ils le chargerent éfectivement de telle sorte, que le pauvre homme fut contraint de crier au

secours. L'hôtesse & sa fille y acoururent ; & comme elles virent qu'elles ne pouvoient rien faire, la fille qui avoit vû en passant que Don Quichotte étoit le moins ocupé, revint sur ses pas, & lui dit : Seigneur Chevalier, je vous suplie par la vertu que Dieu vous a donnée, de venir secourir mon pere, que deux méchans hommes assâssinent. Très-belle Demoiselle, répondit Don Quichotte gravement, & sans s'émouvoir : il m'est impossible pour l'heure de vous accorder ce que vous me demandez, parce que j'ai donné ma parole de n'entreprendre aucune avanture que je n'en aïe achevé une autre à laquelle je me suis engagé. Tout ce que je puis presentement pour vôtre service, c'est de vous donner un conseil ; courez promtement dire à Monsieur vôtre pere qu'il se ménage & s'entretienne dans le combat le mieux qu'il poura, sans se laisser vaincre, pendant que j'irai demander à la Princesse de Micomicon la liberté de le secourir ; & soïez assûrée, si je l'obtiens, que je l'en tirerai mort ou vif. Et mort de ma vie s'écria Maritorne, qui étoit presente, avant que vôtre Seigneurie ait la permission que vous dites, mon maître ne sera-t-il pas dans l'au-

tre monde? Trouvez-bon, je vous prie, mes belles Dames, que je l'aille demander, répondit Don Quichotte, & quand je l'aurai une fois, il ne m'importe guéres que le Seigneur Châtelain soit dans l'autre monde, je l'en tirerai en dépit de tous ceux qui s'y pouroient oposer, ou je ferai pour le moins telle vengeance de ceux qui l'y auront envoïé, que vous aurez lieu d'être satisfaites. En disant celà, il s'ala jeter à genou devant Dorothée, & avec les termes les plus exquis de la Chevalerie errante, il suplia très-humblement sa Grandeur de lui permettre d'aler secourir le Seigneur du Château, qui se trouvoit dans une necessité pressante. La Princesse lui en donna la permission, & le valeureux Chevalier mettant l'épée à la main, & embrassant son écu, courut promtement à la porte de l'hôtellerie, où le combat s'échaufoit toujours aux dépens de l'hôte; mais en arivant, il s'arêta tout d'un coup, & demeura comme immobile, quoique Maritorne & l'hôtesse le harcellassent, en lui demandant ce qui l'empêchoit de secourir leur maître? Ce qui m'en empêche, dit Don Quichotte, c'est qu'il ne m'est pas permis de tirer l'épée contre des Ecuïers. Apelez San-

cho Pança, qui est le mien, c'est à lui qu'appartient cette vengeance. Voilà ce qui se passoit à la porte de l'hôtellerie, où les gourmades tomboient dru & menu sur la tête de l'hôte, pendant que Maritorne, l'hôtesse & la fille enrageoient de la froideur de Don Quichotte, & lui reprochoient sa poltronnerie. Mais laissons-les-là, & alons savoir ce que Don Loüis répondit à l'Auditeur, qui lui avoit demandé le sujet de sa venuë & de son déguisement. Le jeune enfant serrant fortement les mains de l'Auditeur, en homme qui avoit le cœur saisi, & versant abondamment des larmes : Monsieur, dit-il, je ne saurois vous dire autre chose, si ce n'est qu'aïant vû Mademoiselle Claire, vôtre fille, lorsque vous vintes dans notre voisinage, j'en devins éperduëment amoureux, & si vous voulez bien que j'aïe l'honneur d'être vôtre fils, dès aujourd'hui même elle sera ma femme. C'est pour elle que j'ai quitté la maison de mon pere, & que je me suis ainsi déguisé, & je suis resolu de la suivre par tout, quoiqu'elle ne sache point que je l'aime, si ce n'est qu'elle l'ait reconnu quelquefois par mes larmes ; car je n'ai jamais été assez heureux pour lui parler.

Vous savez, Monsieur, qui je suis, quel est le bien de mon pere, & qu'il n'a point d'autres enfans que moi. Si vous croïez que je puisse avec cela meriter vôtre aliance, rendez-moi promtement heureux, je vous en suplie, en me recevant pour vôtre fils, & je vous servirai toute ma vie avec tout le respect & toute l'amitié imaginable; & si par hazard mon pere avoit quelque dessein contraire au mien, j'espere que le tems & la bonté de mon choix le mettront à la raison. L'amoureux Gentilhomme se tût après avoir parlé de la sorte: & l'Auditeur tout étonné, & ne sachant quelle resolution prendre sur une chose si imprevûë, lui répondit seulement, qu'il ne s'inquiétât point, & que s'il pouvoit obtenir des gens de son pere, qu'ils ne l'obligeassent point de partir ce jour-là, il songeroit cependant aux moïens d'acommoder toutes choses. Don Loüis prit les mains de l'Auditeur, & les lui baisa malgré lui, les baigna de toutes ses larmes; ce qui atendrit entierement le cœur de l'Auditeur, qui considerant d'ailleurs combien le parti étoit avantageux pour sa fille, auroit bien voulu faire ce mariage du consentement du pere de Don Loüis

à qui il savoit qu'il vouloit acheter une grande Charge à la Cour. Le démêlé de l'hôte étoit fini pour lors, les raisons de D. Quichotte, plûtôt que ses menaces, aïant obligé les escrocs à païer leur dépense. Les valets de Don Loüis atendoient aussi paisiblement la fin du discours de l'Auditeur, & la resolution de leur maître. En un mot, tout étoit tranquile, ou l'aloit devenir; quand le diable, qui ne dort jamais, fit entrer dans l'hôtellerie le Barbier à qui Don Quichotte avoit ôté l'armet de Mambrin, & Sancho Pança le harnois de son âne. Le Barbier menoit son âne à l'écurie, & aïant d'abord reconnu Sancho, qui acomodoit le bât du sien, il resolut de l'ataquer. Ha! Monsieur le larron, en se jetant sur lui, je vous tiens enfin, & il faut me rendre tout-à-l'heure mon bassin, mon bât, & tout l'équipage que vous m'avez volé. Sancho, qui se vit ainsi ataqué à l'improviste, & qui s'entendit dire des injures scandaleuses, saisit d'une main le bât que lui disputoit le Barbier, & de l'autre lui donna un si grand coup de poing, qu'il lui mit les mâchoires tout en sang. Pour tout cela le Barbier ne lâchoit point prise; mais il se mit à crier de telle sorte, que tous

ceux

ceux qui étoient dans l'hôtellerie acoururent au bruit. Justice, au nom du Roi, disoit-il, justice, ce voleur de grands chemins me veut assassiner, parce que je reprens ce qu'il m'a volé. Vous avez menti par la gorge, repliqua Sancho, je ne suis point voleur de grands chemins, & c'est de bonne guerre que Monseigneur Don Quichotte a gagné ces dépoüilles. Don Quichotte étoit lui-même témoin de la valeur de Sancho, & il avoit une joïe incroïable de voir avec quelle vigueur le bon Ecuïer savoit ataquer & se défendre. Il le tint toujours depuis pour un homme de courage, & resolut de l'armer Chevalier à la premiere ocasion, ne doutant point que l'Ordre n'en tirât beaucoup d'avantage. Le Barbier se défendoit bien plus de la langue qu'à coups de poing, & disoit, entr'autres choses: Messieurs, ce bât est à moi, comme ma vie est à Dieu, & je le reconnois comme si je l'avois mis au monde; qu'ainsi ne soit, mon âne est-là pour me démentir, qu'on le lui essaïe, & s'il ne lui vient pas comme de la cire, que je passe pour un infâme. Mais ce n'est pas tout, car le même jour qu'il me fut volé, on me prit encore un bassin de cuivre tout neuf, qui

n'avoit jamais servi de sa vie, & qui valoit, sans reproche, un bon écu. En cet endroit Don Quichotte prit la parole, & se mettant entre les deux combatans, il mit le bât en place marchande, afin qu'il fût vû de tout le monde jusques à ce que la verité fût clairement reconnuë. Messieurs, dit-il, je suis bien-aise que vous voïiez vous-mêmes l'erreur de ce bon Ecuïer, qui apele un bassin ce qui est, a été, & sera toujours l'armet de Mambrin, & je lui ôtai dans un combat singulier, m'en rendant le maître par une conquête legitime. Pour ce qui est du bât prétendu, je ne m'en mêle point : Tout ce que j'ai à vous dire là-dessus, c'est qu'après que j'eus vaincu ce poltron, Sancho mon Ecuïer me demanda permission de prendre le harnois de son cheval pour le mettre sur le sien ; je le lui permis, & il s'en acomoda. Mais comment ce harnois s'est changé en bât, c'est ce que je ne sai point, si ce n'est que ces sortes de transformations se voïent fort communément dans la Chevalerie errante. Et pour confirmer ce que je dis, Sancho, mon enfant, va querir tout-à-l'heure l'armet que ce pauvre homme apele un bassin. En bonne foi, Mon-

ſieur, dit Sancho, ſi nous n'avons pas de meilleure preuve, nous pourions bien perdre notre procès ; l'armet de Mambrin eſt auſſi-bien un baſſin, que le harnois de ce bon-homme eſt un bât. Fais ſeulement ce que je t'ordonne, repartit Don Quichotte ; il n'eſt pas croïable que tout ce qui ſe fait dans ce Château, ſoit toujours conduit par enchantement. Sancho ala querir le baſſin, & D. Quichotte le prenant : Voïez, dit-il, Meſſieurs, comment il eſt poſſible que cet Ecuïer oſe ſoûtenir que ce n'eſt pas-là un armet ? Je jure par l'Ordre de Chevalerie dont je fais profeſſion, que c'eſt le même que je lui ai ôté, ſans y avoir ajoûté ni retranché la moindre choſe. Oüi, par ma foi, ce l'eſt, ajoûta Sancho, & depuis que mon maître l'a en ſa poſſeſſion, il ne l'a porté qu'en une ſeule bataille, qui fut lors qu'il délivra ces miſerables forçats ; & en bonne foi, bien lui prit d'avoir ce baſſin d'armet ; car il lui garantit le chef de bien des coups de pierre en cette diabolique rencontre.

CHAPITRE XLI.

Où l'on acheve de verifier les doutes de l'Armet de Mambrin, & du bât de l'âne, avec d'autres avantures aussi veritablement arrivées.

HE bien, Messieurs, s'écria le Barbier, quelle opinion avez-vous de ces honnêtes-gens, qui ont l'éfronterie de soûtenir que c'est-là un armet & non pas un bassin ? A qui osera dire le contraire, dit Don Quichotte, je ferai bien voir qu'il ment, s'il est Chevalier, & s'il n'est qu'Ecuïer, qu'il a menti & rementi mile fois. Maître Nicolas, qui étoit-là present, voulut appuïer la folie de Don Quichotte, & pousser le jeu plus loin pour augmenter le divertissement de la compagnie, & s'adressant au Barbier : Monsieur le Barbier, lui dit-il, ou qui que vous soïez, savez-vous bien que nous sommes de même métier vous & moi, qu'il y a plus de vingt ans que j'ai mes lettres d'examen, & que je connois fort bien tous les instrumens de barberie, du plus grand jusqu'au plus petit? J'ai aussi été

soldat en ma jeunesse, & je sai fort bien ce que c'est qu'un armet, un morion, une salade, & toutes les choses qui sont du métier de la guerre, particulierement pour ce qui regarde les armes des soldats, & je vous soûtiens, soit dit sans vous déplaire, que cette piece qui est entre les mains de Monsieur le Chevalier, est si éloignée d'être un bassin de Barbier, qu'il n'y a pas plus de diference entre le blanc & le noir, & que c'est un armet qui n'est veritablement pas complet. Non assûrément, repliqua Don Quichotte, puis qu'il en manque la moitié qui est la barbure. Est-ce que quelqu'un en doute, dit le Curé, qui voïoit bien l'intention de maître Nicolas? Cardenio, Don Fernand & sa troupe assûrerent aussi la même chose. L'Auditeur qui étoit un homme agreable, n'auroit pas manqué non plus de contribuer au passe-tems, si l'afaire de Don Loüis ne lui eût donné à rêver; mais il la trouvoit d'assez de consequence pour meriter d'y penser, & il ne s'amusoit pas à toutes ces plaisanteries. Hé Dieu me soit en aide, dit alors le Barbier en soûpirant, comment est-il possible que tant d'honnêtes gens prennent un bassin pour un armet? En-

verité, il y auroit de quoi étonner la meilleure Université avec toute sa science ; & puisque le bassin est un armet, ce bât pourra bien aussi être un harnois de cheval, comme Monsieur vient de dire. Pour moi, dit Don Quichotte, il me semble que c'est un bât ; mais je vous ai déja dit, que je ne me mêle point d'en décider & que ce soit bât ou harnois, il ne m'importe. Seigneur Don Quichotte, dit le Curé, c'est à vous à regler ceci absolument ; car en matiere de Chevalerie, ces Messieurs & moi vous cedons tout l'avantage, & nous nous en raporterons à votre jugement. Vous me faites trop d'honneur, repartit Don Quichotte ; mais il m'est arivé des choses si étranges dans ce Château, deux fois que j'y ai logé en ma vie, que je n'oserois rien dire afirmativement de quoi que ce soit qui s'y rencontre ; car je m'imagine que tout s'y fait par enchantement. La premiere fois que j'y suis venu, je fus cruellement fatigué par un More enchanté, & Sancho ne fut pas mieux traité de quelques poltrons de même trempe. Hier au soir, de fraîche date, je me trouvai pendu par un bras, & je demeurai en cet état près de deux heures, sans avoir jamais pû

deviner d'où me venoit cette disgrace : & de vouloir me mêler à present de débroüiller des choses si embarassantes & si confuses, ce seroit être temeraire. J'ai déja dit mon sentiment pour ce qui est de l'armet, mais je ne hazarderai point de décider si c'est-là un bât d'âne ou un harnois de cheval, cela vous apartient, Messieurs. Peut-être que pour n'être pas armez Chevaliers comme moi les enchantemens ne pourront rien sur vous, & vous jugerez plus sainement de tout ce qui se passe en ce Château, les objets vous paroissant réellement ce qu'ils sont, & non pas comme ils me paroissent. Le Seigneur Don Quichotte dit fort bien, reprit Don Fernand, c'est à nous à regler la contestation, & pour y proceder avec ordre & dans les formes, je vais prendre le sentiment de chacun de ces Messieurs en particulier, & ce sera la pluralité des voix qui en décidera. Tout ceci étoit une grande matiere de divertissement pour ceux qui connoissoient l'humeur de D. Quichotte ; mais les autres le prenoient pour une grande folie, principalement les gens de Don Loüis, Don Loüis même, & trois nouveaux venus qui ne faisoient presque que d'ariver,

& qui avoient la mine d'Archers, comme il se trouva qu'ils l'étoient en éfet. A tout cela le Barbier se desesperoit de voir devant ses yeux son bassin se changer en armet, & il ne doutoit pas que le bât de son âne n'eût bien-tôt une fortune pareille. Tous les autres rioient de voir Don Fernand qui recüeilloit serieusement les voix, & faisoit les mêmes grimaces, que si ç'eût été une afaire de grande importance. Après qu'il eût pris le sentiment de tous ceux qui connoissoient Don Quichotte, il dit tout haut s'adressant au Barbier : Mon bon homme, je suis las de demander tant de fois la même chose, & de voir que tous me répondent, que c'est une folie de demander si c'est-là un bât d'âne, étant si visible que c'est un harnois de cheval de consequence. Prenez donc patience, car en dépit de votre âne & de vous, c'est un harnois ; vous avez mal contesté, & encore moins fourni de preuves. Que je n'entre jamais en Paradis, dit le pauvre Barbier, si vous ne vous trompez tous tant que vous êtes ; & ainsi puisse paroître mon ame devant Dieu, comme cela me paroît un bât, mais les loix vont. . . . Je n'en dis pas davantage ; mais après tout je ne suis

pas yvre, & je n'ay d'aujourd'hui déjeûné, si je ne l'ai fait en dormant. Les sotises que disoit le Barbier ne firent pas moins rire que les folies de Don Quichotte, qui dit pour conclure: Il ne reste donc plus rien à faire, sinon que chacun prenne son bien où il le trouve. Et en même-tems il se saisit du bassin, & Sancho s'empara du bât. Mais le Diable n'auroit pas été content, si tout ceci se fût passé en raillerie. Un des valets de Don Loüis se voulut mêler de dire son avis qu'on ne lui demandoit pas. Si ce n'est-là, dit-il, en faisant le fin, un tour fait à plaisir, comment diable se peut-il faire que tant de gens d'esprit prennent ainsi marte pour renard? Ce n'est assûrément pas sans mystere que l'on conteste une chose si visible: mais pour moi je défie tous les hommes du monde de m'empêcher de croire que voilà un bassin de Barbier, & que voici un bât d'âne. Ne jurez pas, dit le Curé, ce pourroit bien être celui d'une ânesse. Comme vous voudrez, repartit l'autre, mais enfin c'est toûjours un bât. Un des Archers qui venoient d'entrer, & qui avoit oüi toute la contestation, en voulut aussi dire sa râtelée: Parbleu, dit-il, la dispute est bonne, c'est un

LIV. IV. CH. XLI.

bât comme je suis un homme, & quiconque dit autre chose, doit être ivre. Et tu en as menti, veillaque, répondit Don Quichotte, & haussant en même tems la lance qu'il ne quittoit jamais, il lui en déchargea un si grand coup, que si l'Archer ne se fût détourné, il l'auroit jeté à ses piés. La lance se mit en pieces, & les autres Archers qui virent maltraiter leur compagnon, commencerent à faire grand bruit, demandant main forte pour la sainte Hermandad. A cette parole l'hôte qui étoit de cette noble Confrairie, rentra vîte dans la maison, & revenant aussitôt avec sa verge & son épée, se rangea du côté des Archers. Les gens d Don Loüis, craignant qu'il ne leur é chapât dans le tumulte, l'environnerent & le Barbier qu'on avoit tant joüé voïant toute l'hôtellerie en confusio & en trouble, voulut profiter de l'o casion, & s'ala saisir de son bât, pe dant que Sancho qui ne s'en étoit p éloigné, fit la même chose. Cependa Don Quichotte mit l'épée à la main & ataqua vigoureusement les Archers Don Loüis, voïant la bataille mêlée, se desesperoit au milieu de ses gens, leur criant qu'ils le laissassent aler, &

Sujet de la figure.

qu'ils courussent eux-mêmes au secours de Don Quichotte, de Don Fernand, & de Cardenio qui s'étoient mis de la partie. Le Curé se tuoit de crier pour faire cesser le desordre, mais on ne pouvoit l'entendre. L'hôtesse crioit les hauts cris, sa fille étoit toute en larmes, & Maritorne paroissoit enragée. Dorothée & Luscinde témoignoient une grande inquietude, & ne sçavoient à qui s'adresser, & la jeune Claire étoit comme évanoüie. Le Barbier gourmoit Sancho, & Sancho roüoit le Barbier de coups. D'un autre côté, Don Loüis se voïant saisi par un de ses valets qui aprehendoit qu'il n'échapât, lui donna un si grand coup de bâton dans les dents, qu'il le mit tout en sang & lui fit lâcher prise, & l'Auditeur courut en même-tems au secours de Don Loüis. Don Fernand tenoit sous lui un Archer, & le fouloit aux piés, & Cardenio frapoit en gros, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, pendant que l'hôte ne cessoit de crier au secours de la sainte Hermandad: de telle sorte qu'en toute l'hôtellerie ce n'étoit que cris, que pleurs, que heurlemens, que gourmades, coups d'épée, coups de poings, que trouble & confusion. Au milieu de ce cahos de querel-

les & de desordres, Don Quichotte qui avoit la memoire vive, s'ala representer la discorde qui se mit dans le camp d'Agramant, où s'imaginant qu'il étoit au plus fort de la mêlée, il cria d'une voix qui étonna toute l'hôtellerie ; Que tous s'arêtent, que tous remettent l'épée au fourreau, & que chacun m'écoute s'il veut conserver sa vie. Tous s'arêterent à la voix de Don Quichotte, & il continua ainsi : Ne vous ai-je pas dit, Messieurs, que ce Château est enchanté, & que quelque legion de diables y fait sa demeure. Pour confirmer ce que je vous dis, je veux que vous voiïez de vos propres yeux que la discorde du camp d'Agramant s'est fourée parmi nous autres. Voïez comme l'on combat-là pour l'épée, ici pour un cheval, d'un autre côté pour l'Aigle, ailleurs pour un armet, & qu'enfin nous combatons tous sans nous entendre, & sans distinguer les amis d'avec les ennemis. Aprochez donc, Monsieur l'Auditeur, & vous Monsieur le Curé ; que l'un represente le Roi Agramant, & l'autre le Roi Sobrin, & tâchez de nous metre tous en paix ; car devant Dieu c'est une chose trop honteuse, que tant de gens de consequence que nous sommes ici, s'entretuënt pour

des choses de si peu d'importance. Les Archers qui n'entendoient rien aux rêveries de Don Quichotte, & que Cardenio, D. Fernand, & ses compagnons avoient rudement étrillez, ne vouloient point cesser le combat. Pour le pauvre Barbier, il ne demandoit pas mieux; car son bât étoit rompu, & à peine lui restoit-il un poil de barbe. Sancho s'étoit arêté dès qu'il avoit entendu la voix de son Maître, & il prenoit haleine en s'essuïant le visage. Les valets de Don Loüis s'apaiserent, voïant combien il leur importoit peu de ne le pas faire. L'hôte seul ne pouvoit reprimer sa colere, il s'opiniâtroit à vouloir faire châtier ce fou, qui à tout moment mettoit la division & le trouble dans sa maison. Enfin pourtant les querelles s'apaiserent pour lors, ou du moins il y eut cessation d'armes; le bât demeura harnois, le bassin armet, & l'hôtellerie passa pour un Château dans l'imagination de Don Quichotte. Les soins de l'Auditeur & du Curé aïant rétabli la paix, & tous étant redevenus amis, ou en faisant semblant, les valets de Don Loüis le soliciterent de nouveau de partir tout-à-l'heure pour aler retrouver son pere; & pendant qu'il composoit avec eux

dans l'intention de s'en défaire, l'Auditeur, tirant en particulier Don Fernand, Cardenio & le Curé, leur aprit ce que leur avoit dit Don Loüis, & les pria de lui dire ce qu'ils pensoient qu'il y eût à faire. Ils arêterent tous ensemble que Don Fernand se feroit connoître aux valets de Don Loüis, & qu'il leur diroit, qu'il le vouloit emmener en Andalousie, où le Marquis son frere le recevroit avec toute l'estime & toute l'amitié qu'il en pouvoit atendre, parce que Don Loüis étoit absolument resolu de ne se presenter point devant son pere. Les valets sachant donc la qualité de Don Fernand, & la resolution de Don Loüis, conclurent que trois d'entr'eux iroient donner avis au pere de ce qui se passoit, & que l'autre demeureroit auprès du fils pour le servir, en atendant des nouvelles. De cette maniere l'autorité d'Agramant & la prudence du Roi Sobrin apaiserent tous les discords, & ruinerent cette épouvantable machine de divisions & de querelles. Mais l'irreconciliable ennemi de la paix ne put soufrir de se voir aracher le fruit qu'il atendoit d'une si grande semence de desordres, & par une seconde tentative il fit tant qu'il suscita de nouveaux trou-

bles. Les Archers voïant que ceux à qui ils avoient à faire, étoient des gens de qualité, avec qui il n'y avoit à gagner que des coups, se retirerent doucement de la mêlée : mais l'un d'eux, & justement celui qui avoit été si mal mené par Don Fernand, s'étant ressouvenu que parmi des decrets de prise de corps qu'il avoit contre quelques delinquans, il y en avoit un contre un Don Quichotte, que la sainte Hermandad ordonnoit d'arêter, pour avoir mis en liberté des forçats qu'on menoit aux galeres ; il voulut voir si les enseignes qu'il avoit de ce Don Quichotte ne convenoient point à celui qu'il avoit devant les yeux. Il tira donc un parchemin de sa poche, & le lisant assez mal, parce qu'il ne savoit pas trop bien lire, à chaque mot il jetoit les yeux sur Don Quichotte, & confrontoit les traits de son visage avec les marques dont on le dépeignoit. Il reconnut enfin que c'étoit le même que marquoit son decret, & il n'en fut pas plûtôt assûré, que tenant son parchemin de la main gauche, il porta l'autre au colet de Don Quichotte, & le saisit si fortement, qu'il lui ôtoit la respiration, criant en même-tems ; Main-forte, Messieurs, à la

Don Quichotte arêté par des Archers.

sainte Hermandad ; & afin que personne ne doute que ce ne soit tout de bon, voilà le decret qui ordonne de metre la main sur ce voleur de grands chemins. Le Curé prit le parchemin, & vit que l'Archer disoit vrai. Mais le Chevalier qui se vit traiter en brigand par un tel maraut, entra dans une si furieuse colere, que les os lui craquoient par tout le corps & malgré la contrainte où le tenoit l'Archer, il lui porta les deux mains à la gorge, & l'aloit étrangler plûtôt que de lâcher prise, si ses compagnons ne fussent venus au secours. L'hôte y acourut comme les autres, y étant obligé par le devoir de sa charge ; & l'hôtesse qui vit son mari encore une fois dans la mêlée, recommença à crier de plus belle pendant que sa fille & Maritorne, encherissant sur le ton, imploroient en hurlant la faveur du Ciel, & le secours de tous ceux qui étoient dans l'hôtellerie. Vive Dieu, s'écria Sancho, voïant ce nouveau desordre, mon Maître a raison de dire que ce Château est enchanté ; tous les diables y sont déchaînez, & il n'y a pas moïen d'y vivre une heure en repos. Don Fernand separa Don Quichotte & l'Archer, au grand soulagement de tous les deux, qui s'étrangloient

gloient reciproquement. Pour cela les Archers ne laissoient pas de demander leur prisonnier, qu'on leur aidât à le lier, & qu'on le remît entre leurs mains, parce qu'il y aloit du service du Roi & de la sainte Hermandad, au nom de qui ils demandoient incessament du secours & de la protection pour s'assûrer de cet insigne brigand, & de ce détrousseur de passans. Don Quichotte rioit de ce discours, & leur dit d'abord sans emportement : Venez ici, misérables, canaille vile & abjecte ; apelez-vous détrousseur de passans celui qui rend la liberté à des gens enchaînez, qui délivre des prisonniers, secourt des malheureux, & prend la défense de ceux que l'on oprime ? Gens infames, qui pour la bassesse de votre courage & la foiblesse de votre entendement, ne meritez pas que le Ciel vous communique la vertu qu'enferme en soi la Chevalerie errante, ni qu'elle vous tire de l'erreur & de l'ignorance où vous croupissez, de ne savoir pas que vous devez non seulement honorer la presence, mais encore l'ombre du moindre Chevalier errant qui soit au monde. Venez ici, larrons en troupe, & non pas Archers ; voleurs de grands chemins, sous l'autorité de la sainte Hermandad ;

Liv. IV. Ch. XLI.

dites-moi un peu qui est l'étourdi qui a osé signer un decret contre un Chevalier comme moi ? & l'ignorant qui ne sait pas que les Chevaliers errans ne sont point du gibier de la Justice, qu'ils ne reconnoissent aucun Tribunal, ni aucuns Juges dans le monde; qu'ils n'ont point d'autres Loix que leurs épées, & que leur volonté seule leur tient lieu d'Edits, d'Arrêts & d'Ordonnances ? Qui est l'impertinent, continua-t'il, qui ignore qu'il n'y a point de titre de noblesse qui donne tant de privileges, de prérogatives & d'exemptions, qu'en acquiert un Chevalier errant le jour qu'il est armé Chevalier, & qu'il se dévoüe à cet illustre & penible exercice ? Quel Chevalier errant a jamais paié taille, ni gabelle, aydes, ou impôts, ceinture de la Reine, monnoïe foraine, entrées, ni passages ? Quel tailleur leur a jamais demandé la façon d'un habit ? Qui est le Châtelain qui leur a jamais refusé l'entrée de son Château, ou qui leur a fait paier aucune dépense ? Où est le Roi qui ne les a pas reçus à sa table, & la Dame qui n'a pas été charmée de leur merite, & qui ne s'est point renduë à leur discretion ? Et se trouvera-t-il enfin un Chevalier errant

dans tous les siecles passez, en celui-ci, & à l'avenir, qui n'ait pas la force & le courage de donner lui seul quatre cens coups de bâton à quatre cens marauts d'Archers, qui seront assez foûs pour l'atendre ?

CHAPITRE XLII.

De la grande colere de Don Quichotte, & d'autres choses admirables.

PENDANT que Don Quichotte parloit de la sorte, le Curé tâchoit de persuader aux Archers que c'étoit un homme qui avoit perdu l'esprit, comme ils pouvoient juger eux-mêmes à ses actions & à ses paroles, & qu'il étoit inutile qu'ils passassent plus avant, parce que quand ils l'auroient pris & emmené, on le lâcheroit aussi-tôt comme foû. Le porteur du decret lui répondit que ce n'étoit point à lui à juger de la folie du personage, mais seulement d'executer les ordres qu'il avoit, & que quand on l'auroit arêté, on le pouvoit relâcher cinquante fois pour une, sans qu'ils s'en mît en peine. Vous ne l'emme-

nerez pourtant pas pour cette fois, dit le Curé, je vois bien qu'il n'est pas d'humeur à y consentir. En éfet, le Curé sut si bien dire, & Don Quichotte fit tant d'extravagances, que les Archers eussent été plus fous que lui s'ils n'eussent pas reconnu qu'il avoit perdu le sens. Ils s'apaiserent donc par necessité, & se mêlerent eux-mêmes de l'acommodement du Barbier & de Sancho, qui se regardoient toûjours de travers & mouroient d'envie de recommencer. Ils jugerent cette afaire comme étant membres de Justice, & les Parties défererent à leur jugement, avec quelque satisfaction de part & d'autre, parce que les bâts furent échangez, mais non pas les licous, ni les sangles. Et pour ce qui regardoit l'armet de Mambrin, le Curé donna huit réales au Barbier, sans que Don Quichotte s'en aperçût, tirant promesse de lui qu'il n'en feroit jamais aucune poursuite. Ces deux importantes querelles étant apaisées, il ne restoit plus qu'à obliger les valets de Don Loüis de s'en retourner pendant qu'il en demeureroit un avec lui pour le suivre où Don Fernand avoit dessein de l'emmener. Mais comme la bonne fortune avoit com-



pag·333 to·I



mencé à se déclarer en faveur des Amans & des braves qui étoient dans l'hôtellerie, elle voulut achever son ouvrage. Les valets de Don Loüis firent tout ce qu'il voulut, & la belle Claire eut tant de joïe de voir demeurer son Amant, qu'elle en parut mile fois plus belle. Pour Zoraïde, qui n'entendoit pas bien tout ce qu'elle voïoit, elle s'atristoit, ou se réjoüissoit autant qu'elle le voïoit faire aux autres, reglant surtout ses sentimens par ceux de son Espagnol, sur qui elle avoit toûjours les yeux atachez. L'hôte, qui s'étoit aperçû du present que le Curé avoit fait au Barbier, voulut aussi se faire apaiser, & pour faire voir qu'il étoit fort en colere, il demanda la dépense de Don Quichotte, avec le prix de ses oudres & de son vin, jurant qu'il ne laisseroit sortir ni Rossinante, ni Sancho, ni l'âne, qu'il ne fût païé jusqu'au dernier soû. Le Curé fit le prix de tout, & Don Fernand le païa, quoique l'Auditeur s'ofrît de le faire. Ainsi pour la seconde fois la paix fut faite, & au lieu de la discorde du camp d'Agramant, on vit regner le repos & la douceur de l'Empire d'Auguste, comme le dit Don Quichotte. Tout le monde demeura

d'acord dans l'hôtellerie que c'étoit l'ouvrage de la prudence du Curé, & de la liberalité de Don Fernand, & chacun leur en témoigna de la reconnoissance. Don Quichotte se voïant libre, & débarassé de toute querelle, tant des siennes, que de celles de son Ecuïer, crut qu'il étoit à propos de continuer ce qu'on avoit commencé, & d'aler achever cette grande avanture pour laquelle on l'avoit choisi. Dans cette pensée il ala se jeter à genou devant Dorothée, & s'étant relevé, parce qu'elle ne voulut pas consentir qu'il lui parlât en cet état-là, il lui dit: C'est un commun proverbe, très-haute & très-illustre Dame, que la diligence est la mere de la bonne fortune; l'experience a souvent fait voir en des rencontres importantes que les soins & la vigilance viennent à bout des choses les plus dificiles: mais il n'y a point d'endroit où cette verité paroisse mieux, ni si souvent, qu'à la guerre, où la vigilance à prévenir les desseins de l'ennemi nous en fait quelquefois triompher avant qu'il se soit mis en défense. Je vous dis ceci, très-excellente Princesse, parce qu'il me semble, que notre sejour dans ce Château, non seulement est dé-

ſormais inutile ; mais qu'il pouroit même nous être un jour fort deſavantageux. Qui ſait ſi Pandafilando n'aura point apris par des eſpions ſecrets que je ſuis ſur le point de l'aler détruire ; & que ſe prévalant du tems que nous perdons, il ne ſe ſera point fortifié dans quelque Château, où la force de mon bras infatigable, tous mes ſoins, & toute mon adreſſe deviendront inutiles ? Prévenons donc, comme j'ai dit, ſes deſſeins par notre diligence, & partons, s'il vous plaît, Madame, car l'éfet de vos ſouhaits n'eſt maintenant éloigné qu'autant que je tarde à me voir aux mains avec votre ennemi. Don Quichotte ſe tut, & atendit gravement la réponſe de la Princeſſe, qui avec une contenance étudiée, & des paroles acommodées à l'humeur du Chevalier, lui répondit de cette ſorte : Je vous ſuis bien obligée, invincible Chevalier, du deſir ardent que vous faites paroître de vouloir me ſoulager dans mes déplaiſirs, comme franc Chevalier, à qui il apartient de ſecourir les orphelins & les afligez. Dieu veüille que vos ſouhaits & les miens réüiſſiſſent, afin que je puiſſe vous faire voir qu'il y a des femmes au monde qui ne manquent pas

de reconnoissance. Pour ce qui est de mon départ, je suis toûjours prête, & n'ai point d'autre volonté que la vôtre; disposez donc de moi comme il vous plaira; celle qui a mis entre vos mains & ses interêts, & la défense de sa personne, a bien fait voir l'opinion qu'elle a de votre prudence, & qu'elle s'abandonne absolument à votre conduite. Alons à la garde de Dieu, reprit Don Quichotte; & puis qu'une si grande Princesse ne craint pas de s'abaisser devant moi; ne perdons point l'ocasion de la relever, & rétablissons-là promtement sur son Trône. Partons tout-à-l'heure. Madame, le peril est souvent dans le retardement, & cela ne me presse pas moins que le desir d'aquerir de la gloire. Et puisque le Ciel n'a jamais rien créé, ni jamais l'Enfer rien produit qui m'épouvante; selle Rossinante, Sancho; prépare ton grison & le palefroi de la Reine, prenons congé du Châtelain, & de tous ces Chevaliers; & nous ôtons promtement d'ici. Ha! Monsieur, Monsieur, dit Sancho en branlant la tête, qu'il y a bien plus de mal au vilage qu'on ne pense, soit dit pourtant sans ofenser personne. Et quel mal, traître, répondit Don Quichotte,

peut-

peut-il y avoir en aucun vilage, ni en toutes les Viles du monde, qui soit à mon désavantage? Si vous vous fâchez, Monsieur, repartit, Sancho, je m'en vas fermer la bouche, & vous ne saurez point ce que je me croi obligé de vous dire, étant votre Ecuïer, & ce qu'un fidele serviteur doit dire à son maître. Dis tout ce que tu voudras, repliqua Don Quichotte, pourvû que tes paroles ne tendent point à m'éfraïer; pour toi, si tu as quelque peur, tu dois songer à t'en guérir; mais, pour moi, je ne la connois point que sur le visage de mes ennemis. Hé jarni ce n'est point cela, dit Sancho, ni rien qui en aproche; mais franchement cette Dame qui se dit Reine du grand Roïaume de Micomicon, ma foi, elle l'est tout de même que ma défunte mere; & si elle étoit ce qu'elle dit, elle n'iroit pas à toute heure baiser le groüin de quelqu'un de la compagnie. Dorothée rougit des paroles de Sancho, parce qu'il étoit vrai que Don Fernand la baisoit quelquefois à la dérobée, comme prenant par avance des gages de l'amitié de Dorothée, & des recompenses de la sienne; & Sancho qui s'en étoit aperçu, trouvoit que ce procedé sentoit bien plus la Courti-

Liv. IV. Ch. XLII.

sane, qu'une grande & vertueuse Princesse : de sorte que Dorothée, un peu confuse, ne sut que répondre, on ne le voulut pas faire. Et lui continüant son discours : Ce qui m'oblige de vous dire cela, Monsieur ajouta-t-il, c'est que si après que nous aurons bien couru & bien fatigué, & passé mile méchantes nuits & de plus mauvais jours, il faut qu'un fanfaron de taverne vienne joüir du fruit de nos travaux, je n'ai que faire de me presser de seller Rossinante & le palefroi de la Reine, ni vous, de batre le buisson dont un autre prendra les oiseaux ; car il sera bien meilleur que nous demeurions en repos, & laisser courir aprés le bon sort celui qui en aura envie.

Colere de Don Quichotte.

Qui m'aidera en cet endroit à representer la colere de Don Quichotte, quand il entendit l'insolent discours de son Ecuïer ? Elle fut si grande, que jetant le feu par les yeux, & un regard plein de fureur sur le miserable Sancho, il lui dit d'un ton impetueux, & en begaïant de rage : Veillarque, scelerat, brutal, impudent, temeraire, & injurieux blasphemateur ! as-tu bien l'éfronterie de dire de semblables choses en ma presence, & devant ces illustres

Dames ? Comment oses-tu former dans ton imagination des pensées si détestables, & un dessein si plein d'audace & de temerité? Sors de ma presence, monstre de nature, cloaque de mensonges, magazin de fourberies, arsenal de malices, fourneau de méchancetez, triple organe d'extravagances scandaleuses, & perfide ennemi de l'honneur & du respect qu'on doit aux personnes Roïales; ne parois jamais devant moi, sous peine de mon indignation, & si tu ne veux que je t'anéantisse, après t'avoir fait soufrir tout ce que la fureur peut inventer d'éfroïable. En disant cela il fronçoit les sourcils, il s'enfloit les naseaux & les joües, portoit de tous côtez des yeux menaçans, & frapoit du pié droit de grands coups en terre, marques visibles de l'épouvantable colere qui échaufoit ses entrailles. A ce discours si terrible, & cette furieuse contenance, le pauvre Sancho fut saisi de tant de fraïeur, & demeura si éperdu, que Benengeli ne craint pas de dire qu'il eût voulu de bon cœur que la terre se fût ouverte pour l'engloutir, & ne sachant que faire autre chose, il tourna doucement les épaules, & s'éloigna de la presence de son Maître. Mais la sage Dorothée, qui avoit assez

étudié Don Quichotte pour le bien connoître, lui dit pour l'adoucir : Ne vous fâchez point, Seigneur Chevalier de la Triste-figure, pour les sotises que vient de dire votre bon Ecuïer ; car peut-être ne les a-t-il pas dites sans raisons, & on doit juger de la bonté de son naturel, & de sa conscience, qu'il n'a pas dessein de rendre de gaïeté de cœur un témoignage désavantageux à la reputation de personne. Ainsi il faut croire sans doute, comme vous l'avez déja dit, que tout se faisant par enchantement dans ce Château, Sancho aura aussi vû par cette voïe diabolique les choses qu'il a dites contre mon honneur. Par le Dieu tout-puissant, Createur de l'Univers, s'écria Don Quichotte, votre Grandeur l'a trouvée; Quelque mauvaise vision a troublé ce miserable pecheur, & lui aura fait voir ces choses qu'il ne pouvoit voir que par enchantemens: car je connois assez la simplicité & l'innocence de ce malheureux, pour être persuadé qu'en toute sa vie il ne voudroit pas rendre un faux témoignage. Il faut que cela soit ainsi, dit D. Fernand, & par consequent votre Seigneurie ne doit pas faire dificulté de lui pardonner, & de le rapeler au giron de vos bonnes graces, comme

il étoit avant que ces visions lui eussent broüillé la fantaisie. Je lui pardonne, dit D. Quichotte ; & le Curé alant aussi-tôt chercher Sancho, il vint humblement se prosterner aux piés de son Maître, à qui il demanda la main pour la baiser. Don Quichotte la lui donna avec sa benediction, en lui disant : Tu n'en douteras plus à present, mon fils Sancho, de ce que je t'ai dit tant de fois, que l'enchantement conduit ici la plûpart des choses. Je n'en doute point, répondit Sancho, & j'en jurerai quand on voudra, car je voi bien que je parle moi-même par enchantement; mais il faut excepter mon bernement, qui fut veritable, & le diable ne s'en mêla point, si ce n'est lui qui en donna l'invention. Désabuse-toi de ceci, comme du reste, dit D. Quichotte ; si cela avoit été, je t'aurois vengé deslors, & je le ferois encore à cette heure ; mais je ne puis à present, ni ne pûs trouver pour lors de qui prendre vengeange. Toute la compagnie voulut savoir ce que c'étoit que ce bernement, & l'hôte leur conta de point en point de quelle maniere on s'étoit diverti de Sancho ; ce qui les fit tous éclater de rire : mais Sancho étoit sur le point d'éclater de

colere, si son Maître ne l'eût assûré de nouveau, que ce n'étoit qu'un enchantement; à quoi il fit semblant de se rendre par des considerations politiques. Car après tout, sa folie n'a jamais été si loin qu'il pût croire que ce n'eût été qu'une illusion, & il ne doutoit aucunement que ce ne fût une verité constante & une malice inventée & executée par des hommes de chair & d'os. Il y avoit deux jours entiers que cette bonne compagnie étoit dans l'hôtellerie, & jugeant tous qu'il étoit tems de se retirer, ils penserent aux moïens de faire retourner Don Quichotte en sa maison, où le Curé, & Maître Nicolas le Barbier pourroient plus aisément travailler à racomoder cette imagination démontée, sans donner la peine à Don Fernand & à Dorothée de faire le voïage, ainsi qu'on l'avoit arêté d'abord, sous le pretexte de remettre la Princesse Micomicon dans son Roïaume. La meilleure invention qu'on trouva, fut de faire marché avec un chartier, qui passa-là par hazard avec sa charette, pour l'emmener de la maniere que je vais dire. Ils firent une espece de cage ou geole, de grands bâtons entrelassez, assez grande pour tenir un homme passablement à son aise; & Don

Moïen dont on s'est servi pour ramener D. Quichotte en sa maison.

Fernand, ses compagnons, avec les gens de Don Loüis, les Archers & l'hôte s'étant diversement déguisez par l'avis du Curé qui conduisoit l'afaire, ils entrerent avec un grand silence dans la chambre de Don Quichotte, où il étoit alé se délasser des fatigues passées. Ils s'aprocherent doucement de lui, pendant qu'il dormoit d'un profond someil, bien éloigné de penser à une telle avanture, & lui lierent si bien les piés & les mains, que lors qu'il s'éveilla il ne put faire autre chose que d'admirer l'état où il se trouvoit, & de considerer la nouveauté de ces figures étranges qui l'environoient. Il ne manqua pas tout aussi-tôt de croire, ce que son extravagante imagination lui representoit à toute heure, que c'étoit-là des phantômes de ce Château enchanté, & qu'il étoit enchanté lui-même, puis qu'il ne pouvoit, ni se défendre, ni même se remuer. Tout cela réüssit justement comme l'avoit pensé le Curé, qui étoit l'inventeur de cette plaisante machine. De tous ceux qui étoient presens à ce mystere, le seul Sancho étoit en sa figure ordinaire, peut-être le seul en son bon sens. Et quoi qu'il s'en falût peu qu'il ne fût aussi fou que son Maître, il ne laissa pas

de reconnoître qui étoient toutes ces figures contrefaites ; mais il étoit tellement batu de l'oiseau, qu'il n'osa jamais ouvrir la bouche, jusques à ce qu'il eût vû où tendoit le tour qu'on faisoit à D. Quichotte, qui de son côté atendoit sans rien dire ce qui en pouvoit ariver. On aporta la cage, & on le mit dedans, & après en avoir cloüé les ais de telle sorte qu'il eût fallu bien des éforts pour la rompre, les phantômes le chargerent sur leurs épaules, & au sortir de la chambre on entendit une voix forte & éclatante, autant que la put pousser Maître Nicolas le Barbier, qui dit :

O Chevalier de la Triste-figure ! ne t'étonnes point de ta captivité, car il faut que ceci arive, afin que l'entreprise où t'a engagé la grandeur de ton courage, en soit plûtôt achevée. On verra la fin de cette grande avanture, quand le furieux Lion de la Manche, & la blanche Colombe Tobosine seront liez par un heureux assemblage, aprés avoir humilié leurs têtes superbes sous le joug agreable d'un doux hymenée, d'où sortiront un jour en lumiere les vaillans Lionceaux qui porteront leurs errantes grifes sur les traces inimitables de leur

inimitable Pere. Et cela doit ariver avant que celui que pourſuit la Nymphe fugitive, ait par deux fois, ſuivant ſon cours naturel & rapide, communiqué avec les brillantes images du Zodiaque. Et toi, ô le plus noble & le plus ſoûmis Ecüier qui ait jamais ceint l'épée, porté barbe au manton, & ſentiment dans les narines; ne t'afliges, ni ne te déconfortes de voir ainſi enlever devant la lumiere de tes yeux la fleur & la chrême de la Chevalerie errante. Car avant certain nombre de Lunes, tu te verras, s'il plaît à l'incomparable Architecte de la nature, dans un degré ſi ſublime, & une telle élevation, que tu te chercheras toi-même ſans te connoître, & tu joüiras pour lors en paix de l'infaillibilité abſoluë des promeſſes de ton Seigneur. Je t'aſſûre encore une fois, & de la part de la ſage Mentironiane, auſſi veritable que Meluſine, que tes herculéens travaux ne demeureront point ſans recompenſe, & que tu verras en ſon tems une fertile roſée de gages & de ſalaires. Va, divin Ecüier ſur les veſtiges du valeureux & enchanté Chevalier; car il faut que tu l'acompagnes juſques à ce que vous vous arêtiez tous deux au terme qu'a preſcrit la deſtinée, & parce qu'il ne m'eſt pas per-

mis d'en dire davantage, adieu, je m'en retourne, où il n'y a que Dieu seul qui le sache.

Sur la fin de la prédiction, le Barbier renforça sa voix, & la diminuant tout d'un coup, & toujours d'un ton d'Oracle, il les surprit si fort tous, que ceux mêmes qui étoient avertis de la tromperie, douterent presque si ce n'étoit point une verité. Don Quichotte demeura tout consolé des promesses de l'Oracle, en aïant aussi-tôt compris le sens, qui lui faisoit esperer qu'il se verroit un jour uni par les sacrez nœuds d'un legitime mariage avec sa chere & bien-aimée Dulcinée du Toboso, dont le ventre fecond mettroit au jour des Lionceaux ses enfans, à la gloire perpetuelle de la Manche. Et croïant tout cela avec autant de foi que les Livres de Chevalerie, il fit un grand soûpir, & d'une voix élevée & forte : O! toi, s'écria-t-il, qui que tu sois qui m'a annoncé de si grandes choses, conjure, je te prie, de ma part le sage Enchanteur qui conduit mes afaires de ne me pas laisser perir dans cette prison, où l'on m'emmene, jusqu'à ce que je voïe l'heureux acomplissement des incomparables promesse,

que tu viens de me faire; & pourvû que cela soit, je ferai gloire des peines de ma captivité, & bien loin de regarder comme un rude champ de bataille le lieu dur & étroit où je suis couché, je le considererai comme une mole & délicate couche nuptiale. Quant aux soins que tu as pris de consoler Sancho Pança, mon Ecuïer, je t'en remercie, & j'ai tant de confiance en sa fidelité & en son afection, que je suis persuadé qu'il ne m'abandonnera non plus dans ma mauvaise fortune que dans la prosperité, parce que quand le bonheur ne m'en diroit pas assez pour lui pouvoir donner l'isle que je lui ai promise, ou quelque autre chose de même importance, il est toujours assûré de ses salaires. Car j'ai eu soin de déclarer par mon testament ce que je veux qu'on lui donne, qui veritablement n'est pas digne de la grandeur de ses services, ni ne répond pas à mes intentions, mais c'est tout ce que je puis faire selon ma fortune presente. Sancho Pança tout atendri de la bonté de son Maître fit une grande reverence, & lui baisa les deux mains n'en pouvant pas prendre une seule de la maniere qu'elles étoient atachées, & au même instant les

phantômes mirent la cage dans la charete.

CHAPITRE XLIII.

Qui contient diverses choses.

DON Quichotte se considerant ainsi encagé & mené de cette maniere; J'ai bien lû, dit-il, des histoires de Chevaliers errans; mais je n'ai encore jamais lû, ni vû, ni oüi dire en toute ma vie qu'on menât les Chevaliers enchantez de la sorte, & avec la lenteur qui est ordinaire à ces lourds & paresseux animaux. On a acoûtumé de les enlever par l'air avec une rapidité incroïable, envelopez dans quelque obscure nuë, ou dans un chariot de feu, ou sur un hippogriphe, ou quelque autre monstre semblable: & que l'on me mene moi dans une charette tirée par des bœufs, j'avoüe que j'en meurs de honte: mais peut-être après tout, que la Chevalerie & les enchantemens d'aujourd'hui ne suivent pas les Loix anciennes, & il se pouroit faire aussi, que comme je suis nouveau Chevalier dans le monde, & le premier de ce tems qui a

résuscité l'exercice de la Chevalerie qui étoit enseveli dans l'oubli, on a inventé à cause de moi de nouveaux genres d'enchantemens, & de nouvelles manieres de mener les enchantez. Que t'en semble, ami Sancho? Je ne sai ce qu'il m'en semble, répondit Sancho, car je n'ai pas tant lû que vous dans les écritures errantes, mais je jurerois pourtant bien que toutes ces visions qui nous environnent ne sont pas trop catholiques. Catholiques, Pere Eternel, dit Don Quichotte, hé! comment seroient-elles catholiques, si ce sont autant de demons qui ont pris des corps fantastiques pour me venir mettre en cet étrange état? Mais si tu en veux savoir la verité par toi-même, touche-les seulement, Sancho, manie-les, & tu verras qu'ils n'ont qu'un corps d'air qui n'a seulement que l'aparence. En bonne foi, Monsieur, repartit Sancho, je les ai déja bien maniez, à telles enseignes que le diable qui se donne-là tant de peine, est bien en chair, & je ne pense pas que celui-là se nourisse de vent. Il a encore une autre proprieté qui est bien diferente de celles qu'on dit qu'ont les demons, qui sentent toûjours le soufre à pleine bouche; & d'autres méchantes odeurs, car il

LIV. IV. CH. XLII. sent l'ambre & le musc d'une demi-lieuë. Sancho disoit cela de Don Fernand, qui étant grand-Seigneur & fort propre, étoit sans doute bien parfumé. Ne t'étonne point de cela, ami Sancho; dit Don Quichotte, les diables en savent plus que tu ne penses, & quand ils porteraient des odeurs sur eux, ils ne peuvent rien sentir, étant de purs esprit, ou s'ils sentent, ce ne peut être que quelque chose de puant & de détestable. Et la raison de cela, c'est qu'en quelque endroit qu'ils aillent, ils traînent toujours leur enfer avec eux, sans avoir jamais de relâche dans leurs tourmens; & la bonne odeur étant une chose qui réjoüit les sens, & fait du bien, ils ne sauroient sentir bon, puis qu'ils sont privez de toutes sortes de délices. Quand tu t'imagines donc que ce demon sent l'ambre, ou tu te trompes, ou il veut te tromper, afin de t'empêcher de le reconnoître pour ce qu'il est. Pendant les discours du Maître & du valet, Don Fernand & Cardenio craignant que Don Quichotte ne découvrît la tromperie qu'on lui faisoit, voulurent y mettre ordre, en partant sur l'heure. Ils ordonnerent donc à l'hôte d'aler promtement seller Rossinante, &

mettte le bât ſur l'âne de Sancho, & le Curé fit marché avec les Archers pour acompagner le Chevalier enchanté juſqu'à ſon vilage. Cardenio atacha le baſſin & la rondache à l'arçon de la ſelle de Roſſinante, & le donna à mener à Sancho, qu'il fit monter ſur ſon âne, prendre le devant, pendant que deux Archers armez de leurs arquebuſes marchoient à côté de la charette. Avant que les bœufs commençaſſent à tirer, l'hôteſſe, ſa fille, & Maritorne ſortirent pour prendre congé de Don Quichotte, faiſant ſemblant d'être fort afligées de ſa diſgrace. Ne pleurez point, mes illuſtres Dames, leur dit-il, tous ces accidens ſont atachez à l'exercice dont je fais profeſſion, & s'ils ne m'étoient point arivez, je ne me croirois pas un fameux Chevalier errant, parce que de ſemblables choſes n'arivent jamais aux Chevaliers de peu d'importance & de reputation, qu'on laiſſe toujours dans l'obſcurité, où ils s'enſeveliſſent eux-mêmes. Ceci eſt le partage des Chevaliers fameux, dont la valeur & la vertu donnent de la jalouſie à pluſieurs Princes, & aux autres Chevaliers, qui ne pouvant ſurpaſſer ni égaler leur merite, entreprennent lâchement leur ruine.

Avec tout cela, la vertu est d'elle-même si puissante, qu'en dépit de toute la Magie qu'inventa Zoroastre, elle surmontera tous ces obstacles, & ne répandra pas moins de lumiere dans le monde, que le Soleil en fait briller au ciel. Pardonnez-moi, je vous prie, mes belles Dames, si sans y penser je vous ai donné quelque sujet de déplaisir, vous pouvez bien croire que ç'a été malgré moi, & il ne m'est encore jamais arivé d'en faire de dessein à personne. Au reste je vous suplie de faire des vœux pour ma liberté, qu'un enchanteur mal intentionné & ennemi de ma gloire a captivée dans cette miserable prison, & je vous proteste que si jamais j'en sors, je me ressouviendrai bien de toutes les graces que j'ai reçûës dans vôtre Château, les aïant profondement gravées dans ma memoire, pour vous en témoigner mon ressentiment par toutes sortes de services. Dans le tems que le courtois Chevalier faisoit ses complimens aux Dames du Château, le Curé & le Barbier prirent congé de Don Fernand, & de ceux qui l'acompagnoient : ils dirent adieu au Capitaine, à l'Auditeur, & aux Dames, firent particulierement de grandes civilitez à Dorothée & à Luscinde, qu'ils connoissoient

soient plus que les autres. Ils s'embrasserent tous, & se promirent de se faire reciproquement savoir de leurs nouvelles. Don Fernand donna exprès au Curé une voïe sûre pour lui écrire, l'assûrant qu'il ne sauroit lui faire un plus grand plaisir que de l'avertir de tout ce que feroit Don Quichotte, & il lui promit en revanche de lui mander tout ce qu'il croiroit le pouvoir divertir, tant de son mariage avec Dorothée, que de la solemnité du baptême de Zoraïde, du succès des amours de Don Loüis & de la belle Claire, & de tout ce qui se passeroit à l'égard de Luscinde. Ils s'embrasserent encore, & se firent de nouvelles amitiez; & sur le point de se separer, l'hôte donna au Curé des papiers qu'il dit avoir trouvez dans la même valise où il avoit pris l'histoire du Curieux impertinent, dont il dit qu'il étoit bien-aise de lui faire un present, n'aïant aucune nouvelle du maître de la valise. Le Curé le remercia, & ouvrant aussi-tôt les papiers, il vit qu'il y avoit pour titre, Histoire de Rinconet & de Cortadille; il crut qu'elle ne seroit pas mauvaise, celle du Curieux impertinent aïant été trouvée assez bonne, & jugeant qu'elles étoient toutes deux d'un même

Auteur. Le Curé & le Barbier monterent à cheval, le masque sur le visage, afin de n'être pas reconnus de Don Quichotte, & se mirent derriere la charete, qui étoit acompagnée (comme j'ai déja dit) par deux Archers qui marchoient aux deux côtez avec leurs arquebuses. Sancho suivoit immediatement après monté sur son âne, & menant Rossinante par la bride. Cette ilustre troupe aloit d'un pas grave & majestueux, s'acomodant à la lenteur des bœufs qui tiroient la charete. Pour Don Quichotte, il étoit assis dans sa cage, apuïé contre les barreaux, les mains atachées, & les piés étendus, avec autant de quiétude & de silence que s'il eût été de pierre. Ils marcherent en cet état environ deux lieuës, jusques à ce qu'ils ariverent dans un valon où le chartier voulut faire repaître ses bœufs; mais en aïant parlé au Curé, le Barbier dit qu'il faloit aler plus avant, parce que derriere un côteau qu'ils voïoient devant eux, il savoit une valée où il y avoit beaucoup plus d'herbe & de meilleure. Ils continuerent donc leur chemin, & le Curé aïant tourné la tête, vit six ou sept hommes de cheval qui venoient après eux en bon ordre, & qui les eurent bien-tôt joints, étant montez

sur de bonnes mules de Chanoines, & alant le train de gens qui se pressoient d'ariver à l'hôtellerie, qui étoit encore à une bonne lieüe de-là, pour y passer la grande chaleur du jour. Ils se saluerent civilement les uns les autres, & un de ceux qui venoient d'ariver, qui étoit Chanoine de Tolede, & maître de toute la troupe, voïant cette procession si bien ordonnée, & un homme renfermé dans une cage, ne put s'empêcher de demander ce que c'étoit que cette ceremonie, & pourquoi on menoit cet homme de cette maniere, s'imaginant pourtant à voir les Archers que c'étoit quelque fameux brigand dont le châtiment apartenoit à la sainte Hermandad. Monsieur, répondit l'Archer à qui le Chanoine avoit fait la demande, c'est à ce Cavalier lui-même à vous aprendre pourquoi on le conduit de la sorte; car pour nous, nous n'en savons rien. Seigneurs Chevaliers, leur cria D. Quichotte qui avoit entendu ce qu'on demandoit, seriez-vous par hazard instruits & savans dans l'Ordre de la Chevalerie errante? dites-le moi, parce que si cela est, je ne ferai pas dificulté de vous aprendre mes disgraces; mais si cela n'est pas, il est inutile que je me rompe la tête à vous dire des choses

que vous n'entendriez point. En verité, mon frere, répondit le Chanoine, j'ai bien plus lû les Livres de Chevalerie, que les recueïls de Villalpand ; & s'il ne faut que cela, vous pouvez en toute assûrance me communiquer tout ce que vous voudrez. A la bonne heure, repliqua Don Quichotte, mais raïons le mot de frere & pour cause. Il faut donc que vous sachiez, Seigneur Chevalier, que je suis enchanté dans cette cage par l'envie & la fraude des maudits Enchanteurs, la vertu étant toujours plus vivement persecutée par les méchans, qu'elle n'est aimée & soûtenuë des gens de bien. Je suis Chevalier errant, & non pas de ceux que la renommée ne connoît point, & dont elle ne prend pas soin d'éterniser la memoire ; mais de ceux qui en dépit de l'envie même, & malgré tout ce qu'il y a jamais eu de Magiciens en Perse & de Bracmanes dans l'Ethiopie, gravent leurs noms & leurs exploits dans le temple de l'Immortalité, pour servir dans les siecles à venir, d'exemples, de regles & de modeles aux Chevaliers errans qui voudront monter jusqu'au faîte de la gloire des armes. Le Seigneur Don Quichotte de la Manche a raison, dit le Curé, qui s'étoit aproché avec le

Barbier, dès qu'il avoit vû le Chanoine en conversation avec Don Quichotte, afin de répondre de telle sorte, que le Chevalier ne pût point deviner leur artifice, il est enchanté dans cette charete, & non pas par sa faute, ni pour ses mauvaises actions, mais par la surprise & l'injuste violence de ceux à qui sa valeur & sa vertu donnent de l'ombrage & de la jalousie. C'est-là ce Chevalier de la Triste-figure, dont vous aurez sans doute oüi parler ; de qui les faits heroïques & les exploits inoüis éclateront à perpetuité sur le marbre & la bronze, quelque éfort que fassent l'envie pour en ternir l'éclat, & la malice pour les ensevelir. Le Chanoine & sa suite étoient tout étonnez de voir que celui qui étoit libre, parloit de même langage que le prisonnier ; & ils ne savoient que juger de tout cela. Mais Sancho Pança qui s'étoit aproché pour entendre ce que l'on disoit, voulut éclaircir l'afaire, comme si l'embaras des autres lui eût fait de la peine. Or bien, Messieurs, dit-il, qu'on sache ou non ce que je vais dire, si le dirai-je pourtant, puisque m'a conscience m'y oblige. La verité est que Monseigneur Don Quichotte est enchanté tout comme ma

mere. Il est tout-à-fait dans son bon sens, ou je n'y suis pas ; il boit & mange & fait toutes ses necessitez comme les autres hommes, & tout comme il faisoit avant qu'on le mît dans la geole; & puis que cela est, pourquoi veut-on que je croïe qu'il est enchanté ? comme si je ne savois pas bien que ceux qui le sont, ne mangent ni ne dorment, & ne parlent pas non plus, & moi, je m'en vais gager que si mon Maître s'y met une fois, il va parler plus que trente Procureurs. Sancho se tourna en même-tems vers le Curé. Ha, Monsieur le Curé, Monsieur le Curé, continua-t-il, vous imaginez-vous que je ne vous connoisse point, & pensez-vous que je ne devine pas où tendent ces enchantemens ? Vous avez beau vous cacher le visage, je vous connois comme un âne ; & avec toute votre mascarade, je ne laisse pas de découvrir vos tromperies. Allez, allez, Monsieur, là où regne l'envie, la vertu n'y sauroit vivre. Au diable soit la rencontre, Dieu me pardonne, que si ce n'étoit votre reverence, puis que reverence y a, mon Maître s'en aloit épouser Mademoiselle l'Infante de Micomicon, & j'aurois pour le moins été Comte, qui est la moindre chose que je

puisse esperer de la bonté de Monseigneur de la Triste-figure, & de la fidelité de mes services. Mais je vois bien qu'il n'est que trop vrai ce qu'on dit, que la roüe de fortune va plus vîte que celle d'un moulin ; & que ceux qui étoient hier sur le pinacle, sont aujourd'hui dans la boüe. Il me fâche seulement de mes enfans, & de ma femme qui me verront rentrer comme un palfrenier, quand ils croïoient me voir revenir Gouverneur, ou Viceroi de quelque Isle. Ce que je vous dis-là, Monsieur le Curé, ce n'est pas pour en parler, mais vôtre patrinité devroit faire conscience du tour qu'on fait à mon Maître ; & prenez garde que Dieu ne vous en fasse rendre compte dans ce monde ou dans l'autre, aussi-bien que de tout le bien qu'on l'empêche de faire en lui ôtant le moïen de secourir les afligez, les veuves, & les orphelins, & de châtier les brigans. Bon, bon, nous y voici, interrompit le Barbier : quoi, Sancho ! vous êtes donc aussi de la confrerie de votre Maître ? Vive Dieu ! il me prend grande envie de vous enchanter, & de vous mettre en cage avec lui, comme membre de la même Chevalerie. A la malheure êtes-vous gros de l'Isle qui vous

 tient si fort au cœur, & je vous en ferai bien avorter. Je ne suis gros de personne, repartit Sancho en colere, & je ne suis point homme à me laisser engrosser, quand ce seroit par un Prince ; je suis pauvre, mais j'ai l'honneur, je suis des vieux Chrétiens, & je ne dois rien à la Justice ; si je souhaite des Isles, les autres souhaitent pis, & chacun est fils de ses œuvres ; & après tout, puis que je suis homme, je puis devenir Pape, pourquoi non Gouverneur d'Isles, si mon Maître en peut tant gagner qu'il ne sache qu'en faire ? Parlez mieux si vous pouvez, Monsieur le Barbier, ce n'est pas tout que de faire des barbes, & il y a quelque chose à dire d'un homme à un autre ; nous nous connoissons bien, Dieu merci, & ce n'est pas à moi qu'il faut donner de faux dez. Pour ce qui est de l'enchantement de mon Maître, Dieu en sait la verité, mais laissons l'ordure où elle est, car il ne fait pas bon la remuer. Le Barbier ne voulut point répondre à Sancho, de crainte qu'il n'en dît davantage, & qu'il ne fît connoître ce que lui & le Curé avoient tant d'envie de cacher. Le Curé qui craignoit la même chose, avoit pris le devant avec le Chanoine & ses gens, à qui il apre-

noit

noit le mistere de la cage, & d'autres choses plaisantes sur le sujet de Don Quichotte. Il les informa de la condition du Chevalier, de sa vie, & de ses mœurs, racontant succintement le commencement, & la cause de ses rêveries extravagantes, & la suite de ses avantures, jusqu'à celle de la cage, avec le dessein qu'ils avoient de le ramener chez lui, pour essaïer si sa folie étoit capable de remedes. Le Chanoine & sa troupe n'écouterent pas sans admiration l'histoire de D. Quichotte; & le Curé l'aïant achevée: En verité, Monsieur, lui dit le Chanoine, je trouve que les livres de Chevalerie sont non seulement inutiles, mais encore très-préjudiciables à la Republique, & quoique j'aïe commencé de lire presque tous ceux qui sont imprimez, je n'ai pourtant jamais pû me resoudre à en achever aucun, parce qu'il me semble que c'est toûjours la même chose, & qu'il n'y a pas plus à aprendre dans l'un que dans l'autre. Ce genre d'écrire a de l'air de celui qu'on apele Fables Milesiennes, qui ne sont que des contes boufons, inventez seulement pour divertir, & non pas pour enseigner, bien-loin de ressembler aux Apologues, qui enseignent & divertissent

Des Livres de Chevalerie.

tout ensemble. Cependant ces mêmes livres dont le but est de divertir, ne le font guéres à mon sens, car ils ne sont remplis que de sotises à perte de vûë, qui n'ont nulle vrai-semblance, comme si leurs Auteurs ne savoient pas que les plaisirs de l'esprit ne consistant que dans la beauté & les justes acords qu'il trouve dans les choses, la disformité & le desordre ne lui peuvent jamais plaire. Quelle beauté y a-t-il & quelle proportion des parties au tout, & du tout aux parties, dans la peinture d'un jeune homme de quinze ans, qui d'un seul revers coupe en deux un Geant d'une taille énorme, comme si ce n'étoit qu'un peu de vapeur ou de fumée ? Et qui peut croire qu'un Chevalier triomphe lui seul, par la force de son bras, d'un milion d'ennemis, & sans qu'il lui en coûte une goute de sang ? Mais n'est-ce pas encore une chose admirable, que la facilité que nous voïons dans une Reine, ou l'heritiere de quelque grand Empire, à confier ses interêts au premier Chevalier qu'elle trouve ? Voilà cependant les beautez de ces livres. Quel esprit assez stupide & de si mauvais goût poura se divertir à lire qu'une grande tour pleine de Chevaliers vogue legerement sur

mer comme un vaisseau le plus leger le pouroit faire par un bon vent ? que le soir elle arive en Lombardie, & le lendemain à la pointe du jour sur les terres du Preste-Jean, ou dans les Indes, ou en d'autres Roïaumes, que jamais Marc, Paul, ni Ptolomée n'ont connus ? On dit que les Auteurs de ces livres, les écrivant comme des mensonges, ne sont pas obligez d'y rechercher tant de finesse, n'y d'afecter la vrai-semblance. C'est une raison admirable ; comme si un mensonge pouvoit être agréable sans aprocher de la verité, & que ce ne fût pas une regle parmi les gens de bon sens, que les avantures, pour être plaisantes, doivent tenir du douteux & du vrai-semblable. Il me semble que les Fables devroient être composées de maniere qu'elles entrassent facilement dans l'esprit de ceux qui les lisent ; que les choses impossibles y parussent seulement dificiles, & les plus grandes, aisées, & que tenant l'esprit en suspens, elles le surprissent, l'émûssent, le ravissent, & lui donnassent toûjours autant de plaisir que d'admiration ; ce qui est toute la perfection d'un livre, & ce qui ne se trouve jamais que dans la vrai-semblance. Je n'ai point encore vû de livre de

Qualité des Fables.

Chevalerie qui fasse un corps de fables entier avec tous ses membres, de sorte qu'il y ait du raport du milieu au commencement, & de la fin au commencement, & au milieu : au contraire on les fait toûjours avec tant de membres, qu'il semble qu'on ait eu dessein de peindre un Monstre, ou une Chimere, plûtôt qu'une figure proportionnée; & avec tout cela ces Auteurs écrivent d'un stile rude & dur : ils rendent les évenemens incroïables ; les avantures d'amour y sont deshonnêtes, & les amans indiscrets ; ils se troublent dans leurs raisonnemens ; ils s'étendent trop dans la description des combats, & sont souvent ignorans dans la Carte, & impertinens dans les voïages : en un mot, sans sience, sans art, & sans conduite, & dignes d'être chassez de toutes les Republiques, comme gens inutiles & dangereux au public. Le Curé qui avoit atentivement écouté le Chanoine, & le trouvoit homme de bon sens, lui dit qu'il étoit de son opinion, & que par une aversion particuliere qu'il avoit toûjours eu pour les livres de Chevalerie, il avoit fait brûler tous ceux de Don Quichotte, qui étoient en grand nombre. Il lui raconta de quelle maniere il avoit fait leur

procès, ceux qu'il avoit condamnez au feu, & ceux qu'il avoit sauvez, avec des raisons de l'un & de l'autre, & ce qu'avoit pensé Don Quichotte de la perte de sa Bibliotheque; ce qui fit bien rire le Chanoine & sa compagnie. Avec tout cela, Monsieur, reprit le Chanoine, quelque mal que j'aïe dit de ces livres, j'y trouve quelque chose de bon, en ce qu'ils donnent matiere aux gens d'esprit de s'exercer, & de se faire connoître. C'est un champ vaste & spatieux, où la plume court à l'aise, & peut choisir le terrein, soit en décrivant des tempêtes & des naufrages, des rencontres & des batailles, soit à faire la peinture d'un grand Capitaine avec toutes les qualitez qui lui sont necessaires, comme la vigilance, & l'adresse à prévenir ses ennemis; l'éloquence à persuader les soldats; la prudence & l'experience dans le conseil; la presence d'esprit à prendre son parti sur le champ, & la promtitude à executer; tantôt aussi à representer quelque succès tragique, ou quelque agréable évenement; une belle femme avec toutes les beautez qui la doivent acompagner; un Cavalier honnête, adroit, vaillant & liberal; un Barbare orguëilleux, insolent & te-

Qualité d'un grand Capitaine.

meraire ; un grand Prince ſage & moderé, qui ne penſe qu'au bien de ſes Sujets, & toûjours promt à recompenſer le zele & la fidelité de leurs ſervices. Un Auteur y peut paroître ſavant en toutes choſes, & ſe donner la liberté de choiſir dans les Arts, dans les Sciences, dans la deſcription du Monde, dans l'Aſtrologie, & dans les afaires d'Etat : il peut peindre dans ſes Heros, l'adreſſe & l'éloquence d'Ulyſſe, la pieté d'Enée, la vaillance d'Achille, l'amitié d'Euriale, la liberalité d'Alexandre, la valeur & la prudence de Ceſar, la clemence d'Auguſte, la bonne foi de Trajan, la fidelité de Zophyre, la ſageſſe de Caton, & enfin toutes ces grandeurs d'ame éclatantes, qui rendent un homme illuſtre. De cette maniere avec un ſtile pur & naturel, de l'invention & de l'art à conſerver la vrai-ſemblance dans les évenemens, il fera ſans doute un agréable tiſſu de diverſes matieres, & un tableau achevé, qui ne manquera pas de plaire & d'inſtruire ; ce qui eſt toûjours la fin qu'on doit ſe propoſer en écrivant.

CHAPITRE XLIV.

Suite du discours du Chanoine sur le sujet des Livres de Chevalerie.

CE que vous venez de dire, Monsieur, est excellent, dit le Curé, & ceux qui composent ces sortes de livres, sont d'autant plus blâmables, qu'ils negligent l'art & les regles que vous venez de prescrire, & qui ont rendu si celebres les deux Princes de la Poësie grecque & latine. J'ai eu, repartit le Chanoine, quelque tentation de faire un livre de Chevalerie sur ces mêmes regles, & j'en ai déja écrit quinze ou vingt cahiers: & pour éprouver si ce commencement répondoit à l'opinion que j'en avois, je l'ai fait voir à des gens capables d'en juger, & qui aiment passionnément ces sortes d'ouvrages, & aussi à des ignorans qui n'ont de goût que pour les badineries; & il a été également bien reçû des uns & des autres. Cependant je n'ai point voulu continuer, parce qu'outre qu'il me semble

LIV. IV. CH. XLIV.

que cela ne convient pas trop à ma profession, je voi encore que le nombre des sots est beaucoup plus grand que celui des habiles gens, & quoi qu'il soit toûjours plus avantageux d'être loüé par un petit nombre de sages, qu'il n'est desagréable d'être méprisé par une multitude d'idiots, je n'ai pourtant pas voulu m'exposer au jugement du vulgaire étourdi, qui recherche particulierement ces sortes de livres. Mais rien ne m'a plus obligé de discontinuer, que de voir que les Comedies de ce tems, tant celles dont le sujet est tiré de l'histoire, que celles où il est purement imaginé, sont presque toutes reconnuës pour des ouvrages ridicules, sans nulle délicatesse, & entierement contre les regles, & qu'avec tout cela le peuple ne laisse pas d'y aplaudir, & de les trouver excellentes. Je considere encore que ceux qui les composent, & les acteurs qui les representent, disent qu'elles doivent être ainsi, parce que le Public ne les veut pas d'une autre maniere, & que les Pieces qui sont selon les regles de l'art, n'ont tout au plus pour aprobateurs que trois ou quatre personnes qui ont du discernement, pendant que les autres en sont rebutez faute d'en connoître la

Des Comedies.

beauté. Pourquoi donc irai-je me rompre la tête, & perdre inutilement le tems à garder des préceptes qui ne feront pas plus estimer mon Livre ? J'aime bien mieux laisser ces miserables Auteurs gagner leur vie avec un grand nombre d'ignorans, que d'être moqué de ceux-ci, & regardé des autres avec envie. J'ai souvent tâché de faire connoître à ces Poëtes leur erreur, & qu'ils s'atireroient beaucoup plus de spectateurs & de reputation par des Comedies regulieres ; mais je les ai trouvez si atachez à leur sens & à leur maniere, qu'il n'y a point de raisons qui les puissent détromper. Il me souvient que je disois un jour à un de ces opiniâtres : Dites-moi un peu, Monsieur, ne vous souvenez-vous point qu'il y a quelques années qu'on representa en Espagne trois Comedies d'un fameux Poëte Espagnol, qui donnerent de l'admiration & du plaisir à tous les Auditeurs, tant aux gens d'esprit, qu'à tout le reste ; & que les Comediens y gagnerent plus qu'ils n'ont fait depuis à trente autres des meilleures qu'on ait composées. Je m'en souviens bien, répondit mon Auteur, & vous voulez assûrément dire, la Isabella, la Filis, & la Alexandra. Ce sont celles-là mê-

mes, repliquai-je. Hé bien, dis-je, examinez si elles ne sont pas dans les regles : cependant elles n'ont pas laissé de plaire à tout le monde. Ainsi donc la faute ne vient pas de ce que le vulgaire se divertit à des badineries, mais de ce qu'il y a des gens qui ne savent faire autre chose. Il n'y a point de sotises dans l'ingratitude vengée, dans Numantie, dans le Marchand amoureux, & encore moins dans l'Ennemi favorable, ni en quantité d'autres, qui ont donné de la reputation à leurs Auteurs, & enrichi ceux qui les ont representées. J'ajoûtai encore beaucoup de choses qui confondirent mon homme, mais il ne changea point d'opinion ni de maniere. Monsieur le Chanoine, dit le Curé, vous avez touché une matiere qui a réveillé dans mon esprit une vieille aversion que j'ai contre les Comedies de notre tems, & qui n'est pas moindre que celle que j'ai toûjours euë pour les livres de Chevalerie; parce que la Comedie devant être un miroir de la vie humaine, un exemple pour la conduite des mœurs, & une image de la verité, je voi cependant qu'elle ne represente aujourd'hui que des extravagances, qu'elle propose & autorise de mauvaises ac-

tions, & qu'elle eſt preſque toûjours l'image d'une ſale volupté. Y a-t-il rien de ſi extravagant que de faire voir dans la premiere ſcene un enfant au berceau, qui dans la ſeconde donne un combat ? N'eſt-il pas impertinent de peindre un homme extrêmement vigoureux dans une extrême vieilleſſe, & de faire en même-tems un poltron de celui qui eſt dans la fleur de ſon âge ; un valet Orateur, un Page qui donne des conſeils, un Roi qui fait le métier de baladin, & une Princeſſe ſervante de cuiſine ? Mais c'eſt une choſe admirable, que l'ordre qu'on obſerve pour le tems & le lieu où ſe paſſent les actions qu'on repreſente. J'ai vû une Comedie où les actions du premier acte ſe paſſent en Europe ; celles du ſecond dans l'Aſie, & le reſte s'acheve en Afrique : ſi la piece avoit eu plus de trois Actes, il y a aparence que l'Amerique auroit eu ſa part à l'hiſtoire. Et ſi le vrai-ſemblable doit être l'objet principal de la Comedie, comment peut-on ſuporter que dans une action qu'on feint s'être paſſée du tems de Pepin ou de Charlemagne, le Heros ſoit Heraclius, & qu'on lui faſſe conquerir toute la Terre ſainte, & qu'il entre dans Jeruſalem avec la Croix ; ce qui

fut l'ouvrage de Godefroi de Boüillon, & y aïant entre les deux un si grand nombre d'années. Quel galimatias! quel mélange de la fable avec des veritez historiques! quelle confusion de Nations, de caracteres, & de tems! & comment peut-on excuser des fautes si grossieres, dont les plus ignorans mêmes s'aperçoivent? Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se trouve des gens qui disent que c'est-là la perfection, & que les autres y cherchent trop de delicatesse. Mais dans les pieces saintes combien feignent-ils de miracles, combien raportent-ils de choses dont les Auteurs sont inconnus, & comment le sujet est-il traité? N'ont-ils pas même l'indiscretion de faire faire des miracles dans les pieces comiques? ç'en est bien souvent le dénoüement, & cela sans autre raison, si ce n'est que le vulgaire ignorant se laisse facilement toucher de ces actions extraordinaires, & en aime davantage la Comedie. Ce qui est un mépris visible de la verité, & un atentat contre la gloire des Espagnols, que les étrangers qui observent fidelement les regles de la Comedie, prennent pour des Barbares, qui n'ont ni goût ni sens. Et c'est une fort méchante raison, que de dire que

la Republique permettant les ſpectacles publics pour amuſer le peuple par un honnête divertiſſement, & le détourner des vices que fait naître l'oiſiveté, & cela ſe pouvant faire par une mauvaiſe Comedie auſſi-bien que par une bonne, il eſt inutile de s'aſſujetir à des regles qui fatiguent l'eſprit, & conſument du tems; car il eſt conſtant que le ſpectateur ſeroit encore plus ſatisfait d'une piece qui ſeroit dans l'ordre & qui auroit les ornemens de l'art. Les choſes agréables le divertiroient, il s'inſtruiroit par les ſerieuſes; la beauté des évenemens lui donneroit de l'admiration, & convaincu par les raiſons & les exemples, il auroit de l'horreur pour les vices, & de l'amour pour la vertu; toute afection bien repreſentée ne manquant jamais d'exciter ces paſſions dans le ſpectateur, & de remuer le cœur du plus ſtupide même. Après tout il ne faut pas ſe prendre abſolument aux Poëtes de ce tems, des fautes qui ſe trouvent dans leurs ouvrages de theâtre: la plûpart les connoiſſent bien, & il y en a qui ne manquent pas de goût & d'intelligence, mais ils ne travaillent pas pour la gloire, & les Comedies ſont devenuës une marchandiſe que les Come-

diens n'acheteroient pas si elles n'étoient faites ainsi: si bien qu'il faut que le Poëte s'acommode au sentiment de celui qui doit païer son ouvrage, & qu'il le rende comme on le lui a commandé. Qu'ainsi ne soit: n'avons-nous pas vû un grand nombre de Comedies, d'un des plus beaux & des plus rares esprits de ce Roïaume, où tout est agreable & galant, les vers élegans, le tour admirable, les raisonnemens justes & pleins de belles maximes, en un mot les pensées & l'expression les plus heureuses du monde? & parce que pour s'acomoder au goût des Comediens il a negligé de donner la derniere main à ses ouvrages, il y en a qui ne sont pas aussi excélens qu'il pouvoit les rendre. Il y en a d'autres qui écrivent avec si peu de discretion, qu'après une seule representation de leurs Comedies, les acteurs sont obligez de s'absenter, comme nous l'avons vû quelquefois, de crainte d'être châtiez pour avoir parlé de la conduite du Prince, ou contre l'honneur de sa maison. On pouroit remedier à tous ces inconveniens, s'il y avoit à la Cour un homme d'autorité & d'intelligence, qui eût charge d'examiner ces sortes d'Ouvrages, & de ne permetre l'im-

pression, ni le debit d'aucun qui n'auroit pas son aprobation & le Sceau Roïal. Ce bon ordre purgeroit le theâtre de toute sorte de licence ; & la crainte d'un examen severe obligeroit les Auteurs d'écrire avec plus d'aplication & de retenuë. On ne verroit plus aussi que de bons Romans, & dans la perfection dont vous avez donné les regles. Les nouveaux feroient mépriser les vieux ; notre langue reviendroit & plus belles & plus abondante, & les honnêtes gens qui ne peuvent se divertir à des choses basses, trouveroient de quoi s'ocuper agreablement aussi-bien que les autres. En cet endroit de la conversation du Chanoine & du Curé, le Barbier s'aprocha d'eux, & dit au Curé : Voici le lieu que je vous ai dit qui étoit propre à se reposer, & où les bœufs trouveront de l'herbe fraîche. Il me le semble, dit le Curé, & il demanda en même-tems au Chanoine ce qu'il avoit envie de faire. Le Chanoine répondit qu'il seroit bien-aise de demeurer avez eux, tant pour joüir de la beauté d'une valée qui s'ofroit à leur vûë, que de la conversation du Curé, qui lui paroissoit honnête homme, & pour aprendre aussi plus particulierement l'histoire & les faits de Don

Quichotte. Il commanda auſſi-tôt à un de ſes gens d'aler à l'hôtellerie chercher à manger, afin de paſſer en cet endroit toute l'apréſdinée ; & parce qu'on lui répondit que le mulet de bagage, qui étoit bien pourvû de vivres, devoit être arivé, il envoïa ſeulement ſon équipage à l'hôtellerie, & en fit venir le mulet avec les proviſions.

Pendant tout cela, Sancho voïant que le Curé & le Barbier, qui lui étoient ſuſpects, ne l'empêchoient plus d'entretenir ſon Maître, il s'aprocha de la cage, & lui dit : Monſieur, pour la décharge de ma conſcience, je veux vous dire ce qui ſe paſſe à l'égard de votre enchantement. Ces deux hommes qui viennent avec nous, le maſque ſur le nez, ſont le Curé de notre Paroiſſe, & Maître Nicolas, le Barbier du vilage, & je me figure dans mon entendement qu'ils ne vous emmenent de la ſorte que par belle envie contre vous de ce que vos exploits leur jettent de la poudre aux yeux ; & puiſque cela eſt, je conclus que vous n'êtes pas plus enchanté que mon âne, mais ſeulement étourdi, & qu'on ſe moque de vous. Pour preuve de cela, il faut que je vous demande une choſe, & ſi vous me répondez, comme je me l'imagine,

gine, je vous ferai toucher la fourbe au doigt & à l'œil, & vous avoüerez qu'au lieu d'être enchanté, vous n'avez que la cervelle broüillée. Demandes ce que tu voudras, mon fils, répondit Don Quichotte, & je te satisferai ponctuellement. Quant à ce que tu dis que ceux-là qui viennent avec nous sont le Curé & le Barbier nos compatriotes, il se peut bien faire qu'ils te paroissent tels; mais qu'ils le soient éfectivement, n'en crois rien, je t'en prie. Ce que tu dois penser, s'il est vrai que ces deux hommes te semblent ce que tu dis; c'est que ceux qui m'ont enchanté, ont pris la ressemblance de mes amis, comme il leur est aisé de se transformer en ce qu'ils veulent, afin de t'abuser & te jeter dans un labyrinte d'imaginations, dont tu ne sortirois pas, quand tu aurois le fil de Thesée, & aussi pour me troubler l'esprit, de crainte que je ne devine qui me fait ce mauvais tour. Efectivement je ne sai où j'en suis; d'un côté tu me dis que ce sont-là le Curé & le Barbier de notre vilage; & d'un autre, je me vois renfermé dans une geole pendant que je suis bien sûr que toutes les forces humaines n'auroient pû venir à bout de le faire; que dois-je croire autre chose, si ce n'est

LIV. IV. CH. XLIV.

que mon enchantement est bien plus fort & tout d'une autre sorte que tous ceux que j'ai lûs dans les histoires infinies des Chevaliers errans qui ont été enchantez ? Ne te vas dónc point amuser à croire que ce sont-là les gens que tu dis; car ce les sont comme je suis Turc, & demande tout ce que tu voudras, je consens à répondre jusqu'à demain. Nôtre-Dame, s'écria Sancho, est-il possible que vous aïez la tête si dure, & si peu de cervelle que vous ne reconnoissiez point ce que je vous dis, & que les diables se mêlent bien moins de vos afaires que les hommes ? Or bien, je m'en vas vous prouver clair comme le jour, que vous n'êtes point enchanté. Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, ainsi Dieu vous délivre du mauvais état où vous êtes, & puissiez vous vous voir entre les mains de Madame Dulcinée quand vous y penserez le moins...... Cesse de me conjurer, mon ami, interrompit D. Quichotte, ne t'ai-je pas dit que je répondrai ponctuellement à tout ? C'est ce que je demande, repliqua Sancho : Or dites-moi donc, sans ajoûter ni diminuer, mais franchement & dans la verité, comme doivent parler tous ceux qui font profession des armes en qualité de Chevaliers errans...

Je jure encore une fois, que je ne mentirai en rien, repartit Don Quichotte, & acheve pour l'amour de Dieu; en verité, tu me fatigues à mourir avec tes prieres & tes préambules. Je n'en demande pas davantage, dit Sancho, je me croi assûré de la bonté & de la franchise de mon Maître. Et puis donc que cela vient à propos, je vous demande, Monsieur, parlant par reverence, si par avanture, depuis que vous êtes, à vôtre avis, enchanté dans cette cage, vous n'avez point eu envie de faire, comme on dit du gros & du menu. Je n'entens pas, Sancho, dit Don Quichotte, explique-toi mieux, si tu veux que je te réponde. Vous n'entendez pas ce que veut dire faire du gros & du menu, reprit Sancho? vous moquez-vous de moi, Monsieur, Hé! c'est la premiere chose qu'on aprend à l'école; je demande si vous n'avez point eu envie d'aller où vous ne sauriez envoïer personne? Ha, ha, je t'entens, Sancho; oüi vraiment, & plus d'une fois, mon ami, & de l'heure que je te parle, je me sens bien pressé; mets-y ordre promtement, je te prie, j'aprehende même qu'il soit déja un peu tard.

CHAPITRE XLV.

De l'excellente Conversation de Don Quichotte, & de Sancho Pança.

HA ! ma foi, vous êtes pris, cria Sancho, je n'en voulois pas davantage. Or sus, Monsieur, vous ne pouvez pas nier ce qu'on dit communément ici autour, quand on voit une personne abatuë & languissante; Qu'est-ce qu'a un tel, dit-on, il ne mange, ni ne boit, ni ne dort, & ne sait jamais ce qu'on lui demande, on diroit qu'il est enchanté. Il faut donc croire que ceux qui ne boivent, ne mangent, ni ne dorment, & ne font point leurs fonctions naturelles sont enchantez; mais non pas ceux qui ont l'envie qui vous presse à l'heure qu'il est, qui boivent & mangent quand ils ont de quoi, & qui répondent à propos. Tu dis vrai Sancho, répondit Don Quichotte; mais ne t'ai-je pas dit aussi qu'il y a plusieurs sortes d'enchantemens, & que peut-être la maniere en a changé par succession de

tems, & qu'aujourd'hui il faut que ce soit l'usage que les enchantez fassent tout ce que je fais ? Cela étant, on ne peut point tirer de justes consequences, & il n'y a rien à dire contre l'usage. Enfin je tiens pour moi, & m'imagine fortement que je suis enchanté, & cela sufit pour la décharge de ma conscience; car sans cela je ferois grand scrupule de demeurer ainsi enseveli dans une lâche oisiveté, pendant que le monde est plein de miserables, qui ont sans doute besoin de ma faveur & de mon aide. Avec tout cela, Monsieur, repliqua Sancho, je voudrois pour plus grande sûreté que vous essaïassiez de sortir de votre prison, à quoi je m'oblige de vous aider, & de vous en tirer même, & que vous tâchassiez de monter sur Rossinante, qui me paroît aussi enchanté que vous, tant il est triste & mélancolique, & cela fait, que nous alassions encore une fois chercher les avantures. Si cela ne réüssit point, nous avons assez de tems pour revenir à la cage, où je promets & je jure foi de bon & loïal Ecuïer de m'enfermer avec vous s'il arive que vous soïez assez malheureux, & moi assez simple pour ne pouvoir venir à bout de ce que je pense. Je consens à tout, ami Sancho, répondit

Don Quichotte, & dès que tu verras l'ocasion favorable, tu n'as qu'à metre la main à l'œuvre, je ferai tout ce que tu voudras, & me laisserai absolument conduire: mais tu verras, mon pauvre Sancho, que tu te trompes dans le jugement que tu fais de tout ceci. Le Chevalier errant & le fidele Ecuïer s'entretinrent de cette sorte jusques à ce qu'ils fussent arivez où le Curé, le Chanoine & le Barbier avoient mis pié à terre, & les atendoient. Les bœufs dételez, on les laissa paître en liberté, & Sancho pria le Curé de trouver bon que son Maître sortît de la cage pour un peu de tems, afin qu'il n'arivât pas quelque desordre, & qu'elle ne devînt mal-propre & indigne d'un Chevalier comme lui. Le Curé entendit bien Sancho, & lui répondit qu'il le feroit de bon cœur, s'il ne craignoit que son Maître ne fît des siennes, quand il se verroit libre, & qu'il s'en alât si-loin qu'on ne le revît jamais. Je vous répons de lui, repartit Sancho. Et moi aussi, dit le Chanoine, pourvû qu'il jure foi de Chevalier qu'il ne s'éloignera de nous qu'autant que nous le voudrons. J'en jure, dit Don Quichotte, & d'autant plus que celui qui est enchanté, n'a pas la liberté de

faire ce qu'il veut, puiſque celui qui l'enchante, peut faire qu'il ne bouge d'un lieu de trois ſiecles entiers, & que s'il s'étoit ſauvé, on le feroit retourner plus vîte que le vent. Ainſi, Meſſieurs, ajoûta-t-il, vous pouvez ſûrement me relâcher, ou prendre un autre poſte; car franchement la choſe preſſe, & je ne réponds de rien. Sur ſa parole, le Chanoine le prit par la main, & le tira de la cage, dont le pauvre homme eut une joïe extrême. La premiere choſe qu'il fit, fut de s'étendre deux ou trois fois; incontinent aprés, il alla à Roſſinante, & lui donnant deux petits coups ſur la croupe: J'eſpere en Dieu, dit-il, miroir & fleur des plus excellens chevaux errans, que nous nous verrons bien-tôt tous deux dans l'état que nous ſouhaitons l'un & l'autre; toi ſous ton cher Maître, & moi ſur tes reins vigoureux, faiſant l'exercice pour lequel Dieu m'a mis au monde. Don Quichotte aïant dit cela, ſe retira à l'écart avec Sancho, & revint de-là à quelque tems, ſe ſentant beaucoup plus libre, & avec grande envie de voir l'éfet des promeſſes de ſon fidele Ecuïer. Le Chanoine ne pouvoit ſe laſſer de conſiderer notre Chevalier; il en obſervoit juſqu'aux moin-

Don Quichotte ſort de ſa cage.

dres mouvemens, & étoit tout étonné de cette étrange maniere de folie qui lui laissoit l'esprit libre sur toutes sortes de sujets, & l'alteroit si fort quand il s'agissoit de Chevalerie. Le malheur de ce pauvre Gentilhomme lui fit compassion, & il voulut essaïer de le guerir à force de raisonnemens. Si bien qne toute la compagnie s'étant assise sur l'herbe, en atendant les provisions, il parla ainsi à Don Quichotte: Est-il bien possible, Monsieur, que cette fade & impertinente lecture de Romans vous ait troublé l'esprit au point que vous croïez être enchanté, & d'autres choses de cette sorte, qui sont si éloignées de la raison? Comment se peut-il trouver au monde un homme assez simple pour s'imaginer qu'il y ait jamais eu ce grand nombre d'Amadis, cette multitude infinit de Chevaliers errans, tous ces Empereurs de Trebisonde & ces Felix Martes d'Hircanie, tant de Palefrois, tant de Demoiselles errantes, tant de Monstres & de Geants, tant d'avantures extraordinaires & impossibles, tous ces enchantemens, ces défis, ces combats, ces rencontres étonnantes, tant de Princesses amoureuses, tant d'Ecuïers Comtes, & tant de Dames vaillantes & guerrieres; en un mot, tout

ce

ce fatras d'extravagances que racontent les livres de Chevalerie? Pour moi, j'avoüe franchement, que quand je les lis sans faire reflexion qu'ils sont pleins de mensonges, ils ne laissent pas de me donner quelque plaisir; mais lorsque je viens à considerer que ce ne sont que des fables, & sans aucune vrai-semblance, il n'y en a point que je ne jetasse au feu de bon cœur, comme des imposteurs qui abusent de la credulité du vulgaire ignorant, & osent même jeter le trouble & le desordre dans l'esprit des Gentilshommes les mieux sensez, comme ils ont fait en vous, qu'ils ont reduit en tel état, qu'on est contraint de vous mettre en cage, & de vous emmener dans une charete à bœufs, ainsi qu'un lion ou un tigre, qu'on promene de Vile en Vile. Hé, Seigneur Don Quichotte! aïez pitié de vous-même, rapelez votre raison, & servez-vous de cette prudence & de cet esprit admirable, que le Ciel vous a donné, à choisir une meilleure lecture, qui vous nourisse serieusement & l'esprit & l'ame. Et si après tout, votre inclination naturelle vous fait trouver tant de plaisir à lire de grands exploits de guerre, & des actions prodigieuses, lisez-les dans les

histoires veritables, où vous trouverez des miracles de valeur, qui non seulement ne cedent point à la fable, mais qui surpassent encore tout ce qu'on a pû imaginer. N'est-ce pas une chose indigne d'avoir inventé tant de Heros fabuleux, comme si la vertu nous étoit inconnuë, & qu'il falût avoir recours à la fable pour en donner quelque idée? Voulez-vous voir de grands hommes? la Grece vous ofre un Alexandre; Rome un Cesar; Cartage un Annibal; le Portugal un Viriatus. Vous trouverez dans la Castille un Fernand Gonçales, dans Valence un Cide, un Gonçales-Fernandés dans l'Andalousie; un Diego Garcia de Paredes dans l'Estramadure; dans Xeres un Garcy Perés de Vargas; un Garcilasso dans Tolede; & dans Seville un Don Manuel de Leon, dont les histoires sont autant d'images d'une vertu heroïque, qui donnent en même-tems au lecteur de l'admiration & du plaisir, une noble émulation, & de grands exemples à suivre. Voilà, Seigneur D. Quichotte, une lecture digne d'ocuper un esprit comme le vôtre; là vous aprendrez l'histoire, le métier de la guerre, la conduite d'un grand Capitaine, & des prodiges de valeur, qui, sans surpasser la nature, sont

beaucoup au-dessus des actions ordinaires. Liv. IV. Ch. XLV.

D. Quichotte écouta avec une atention extrême le discours du Chanoine ; & aprés l'avoir consideré quelque tems: Si je ne me trompe, lui dit-il, mon Gentilhomme, toute cette harangue ne tend qu'à me persuader qu'il n'y a point eu de Chevaliers errans au monde ; que les livres de Chevalerie sont faux, menteurs, inutiles & pernicieux à l'Etat; que j'ai mal fait de les lire, plus mal d'y ajoûter foi, & encore pis de les prendre pour le modele de ma profession; & enfin que vous n'êtes pas d'acord qu'il y ait jamais eu d'Amadis, ni de Gaule, ni de Grece, ni tant d'autres Chevaliers, dont nous avons les histoires ? C'est la pure verité, répondit le Chanoine. Vous avez encore ajoûté, repliqua Don Quichotte, que ces livres m'avoient fait grand tort, puis qu'ils m'ont troublé le jugement, & qu'ils sont cause qu'on m'a mis dans cette cage, & qu'il me seroit aussi meilleur de changer de lecture, en choisissant des livres serieux & veritables, & qui soient en même-tems agreables & utiles. Tout cela est vrai, répondit le Chanoine. Et moi, dit Don Quichotte, je trouve, aprés y avoir bien pensé, que c'est

vous qui êtes enchanté & sans jugement, puisque vous osez proferer tant de blasphêmes contre une chose si generalement reçûë dans le monde, & reconnuë pour si veritable, que celui qui la nie, comme vous faites, merite le même châtiment dont vous punissez ces livres, quand ils vous ennuient. Car enfin de vouloir persuader qui que ce soit, qu'il n'y a jamais eu au monde ni d'Amadis, ni d'autres Chevaliers errans, dont les livres font mention; il vaudroit autant dire, que le Soleil n'a point de lumiere, & que la terre n'est pas solide. Je voudrois bien, ajoûta-t-il, qu'on me dît aussi que l'Histoire de l'infante Floripe, de Guy de Bourgogne, n'est pas veritable; ni ce qui ariva à Fier-à-bras sur le Pont de Mantible, du tems de Charlemagne. Si ce sont-là des mensonges, il est donc faux aussi qu'il y ait eu un Hector, un Achille, une guerre de Troïe, douze Pairs de France, & un Artus Roi d'Angleterre, qui est encore aujourd'hui sous la figure d'un corbeau, & qu'on atend à toute heure dans son Roïaume. Que ne dit-on encore que l'histoire de Guerin Mesquin, & celle de la demande de S. Grial sont fausses; que les Amours de Don Tristan & de la

Reine Isotte sont apocryphes, & même celles de la belle Geneviéve & de Lancelot ; quoi qu'il reste dans le monde des gens qui se souviennent presque d'avoir vû la Dame Quintagnonne, qui eut le don de se connoître en vin, mieux que le meilleur gourmet qui ait jamais été dans la grand'Bretagne : Et cette histoire est bien si veritable, que je me souviens, moi qui vous parle, que ma grand' mere, du côté de mon pere, me disoit toûjours, quand elle voïoit de ces venerables Matrones à grand voile : Vois-tu bien, mon fils, en voici une qui ressemble à la Dame Quintagnonne ; d'où j'infere qu'elle la devoit connoître, ou qu'elle avoit pour le moins vû son portrait. Il ne resteroit plus que de contester l'histoire de Pierre de Provence, & de la belle Magdelonne, pendant qu'on voit aujourd'hui même dans le magazin Roïal, la cheville du cheval de bois que montoit ce Chevalier, qui est plus grosse qu'un timon de charete, à telles enseignes qu'elle est auprès de la selle de Babieça, cet excelent cheval du Cid. Vous avez aussi à Roncevaux le cor de Roland, qui n'est pas moins gros & grand qu'une solive, & par consequent il y a eu douze Pairs, un Pierre de Pro-

vence, un Cid, & d'autres Chevaliers semblables, qu'on apele Avanturiers. Ne voudroit-on point dire encore que Jean de Merlo, ce vaillant Portugais, n'étoit pas Chevalier errant, qu'il ne se batit pas en Bourgogne contre le fameux Pierre, Seigneur de Chargny, & depuis à Basle avec Henri de Remestan, & qu'il ne remporta pas l'honneur de ces deux rencontres? Il ne manque plus que cela, & de traiter de contes en l'air les défis & les avantures de Pierre Barba, & celles de Gutierres Quixada, duquel je descens en ligne droite par les mâles, qui se signalerent par la défaite des enfans du Comte de Saint-Pol? Je voudrois bien qu'on me niât aussi, que Don Fernand de Guévare ait été chercher les avantures en Allemagne où il combatit Messire Georges, Chevalier d'importance, de la Maison du Duc d'Austriche. Et qu'on dise enfin, que ce ne sont que des fables que les Joûtes de Suero de Quignonés du Pas, & celles de Loüis de Falces contre Don Gonçales de Gusman, Chevalier Castillan, & mile autres glorieux faits d'armes des Chevaliers Chrétiens, de tous les endroits du monde, qui sont si veritables & si autentiques, que je ne crains pas de

dire encore une fois, qu'il faut avoir perdu la raison pour en douter seulement.

Le Chanoine fut tout étonné de voir ce mélange confus que faisoit Don Quichotte de l'histoire & de la fable, & de l'admirable connoissance qu'il avoit de tout ce qu'on a écrit de la Chevalerie errante. Je ne puis nier, Seigneur Don Quichotte, lui dit-il, qu'il n'y ait quelque chose de vrai en ce que vous venez de dire, & particulierement touchant les Chevaliers errans d'Espagne. Je vous acorde aussi qu'il y a eu douze Pairs de France; mais en verité je ne saurois croire tout ce qu'en a écrit le bon Archevêque Turpin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce furent des Chevaliers, choisis par les Rois de France, & qu'on apela Pairs, parce qu'ils tenoient tous un même rang, & qu'ils étoient égaux en valeur & en naissance; ou du moins le devoient-ils être, car je ne voudrois pas jurer que cela ait été pesé si également. C'étoit une espece d'Ordre à peu près comme celui de saint-Jacques, ou de Calatrava en Espagne, où l'on supose que ceux qui en sont, doivent être vaillans & d'illustre race, & de la même maniere qu'on dit Chevalier de S. Jean, ou d'Alcantara, on disoit en ce

Des 12. Pairs de France.

tems-là, un des douze Pairs, parce qu'ils n'étoient que douze. Pour ce qui est d'y avoir eu un Cid, il n'en faut pas douter, ni un Bernard de Carpio non plus; mais qu'ils aïent fais tout ce qu'on en dit, je croi qu'on en peut douter sans scrupule. Quant à la cheville du cheval de Pierre de Provence, que vous dites qui se trouve avec la selle de Babieça dans le magazin des Armes, je confesse mon ignorance, & le défaut de ma vûë, car je n'ai jamais remarqué cette cheville toute grande qu'elle est, quoi que j'aïe bien vû la selle. Elle y est pourtant, repliqua Don Quichotte, à telles enseignes qu'on l'a mise dans un foureau de cuir pour la conserver. Cela peut être ainsi, repartit le Chanoine, mais en conscience je ne me souviens pas de l'avoir vûë : & au reste quand je vous acorderois qu'elle y est, je ne m'engage pas pour cela à croire les histoires de tous ces Amadis, & de ce nombre infini de Chevaliers : & tout de bon c'est une chose étonnante, qu'un honnête homme comme vous, plein d'esprit, & avec tant d'autres bonnes qualitez, ait pû ajoûter foi à toutes les impertinences de ces extravagans livres.

CHAPITRE XLVI.

De l'agreable dispute du Chanoine & de Don Quichotte.

C'EST une fort bonne chose, s'écria Don Quichotte, que des livres imprimez sous bon privilege, & avec aprobation, qui sont reçûs agreablement de tout le monde, aussi-bien des gens de qualité que du peuple, & des savans que des ignorans; que ces livres, dis-je, ne soient que des mensonges, la verité y paroissant par tout si nuë & si claire, & toutes les circonstances necessaires étant si bien marquées, que nous y trouvons le nom des peres & des meres, le païs, les parens & l'âge des Chevaliers, leurs exploits, & les lieux où ils les ont faits; & tout cela de point en point, & jour par jour, avec la derniere exactitude! Pour l'amour de Dieu, Monsieur, fermez la bouche pour jamais, plûtôt que de prononcer un tel blasphême, & croïez que je vous conseille en ami. Mais dites-moi, en verité, n'auriez-vous pas un plaisir extrême, si à l'heure qu'il est, il paroissoit devant nous tout à coup un

LIV. IV. CH. XLVI

grand lac de poix boüillante, plein de lezards & de couleuvres, & d'autres monstres aussi dangereux qu'horribles, & que du milieu de ses ondes épaisses & fumantes, il sortit une voix lamentable, qui dît : *O Chevalier qui que tu sois, qui considere ce lac épouventable, si tu veux posseder le riche tresor qui est caché sous ces noires eaux, fais voir la grandeur de ton courage, en te plongeant au milieu de ces ondes enflamées, autrement tu es indigne de voir les merveilles incomparables qu'enferment les sept Châteaux des sept Fées, qui sont au dessous de ces eaux obscures & profondes* ; & qu'au même tems que la voix cesse, le Chevalier sans consulter davantage, & sans faire de reflexion sur l'afreux peril où il s'expose, s'élance tout armé dans ce lac boüillant, se recommandant à Dieu & à sa Dame ; & lors qu'il ne sait où il est, ni ce qu'il doit devenir, il se trouve dans une grande campagne pleine de fleurs, & mille fois plus belle à la vûë que les Champs Elisées. Là le Ciel lui paroît clair & serein, & il lui semble que le Soleil brille d'une nouvelle lumiere. D'un côté, une agreable forêt se presente à sa vûë ; & pendant que la beauté d'un milion d'arbres diferens & toujours

verds charment ses yeux, un nombre
infini de petits oiseaux peints de mille
couleurs voltigent de branche en branche, & par un doux gazoüillement enchantent ses oreilles. Dans un autre endroit il découvre un petit ruisseau, dont les fraîches eaux qui semblent du cristal liquide, roulent en serpentant de petits flots d'argent & de perles sur un sable d'or. Là il voit une riche fontaine de jaspe de diverses couleurs, dont l'invention est toute nouvelle, & qui est ornée de statuës si achevées, qu'il semble que l'art ait voulu travailler à l'envi de la nature. Ici il en trouve une autre d'un ouvrage grotesque, où les menuës coquilles de moules, mêlées avec celles des limaçons dans une confusion concertée, & relevées par l'éclat d'un nombre infini de pierres brillantes, font une si agreable varieté dans l'ouvrage qui represente une grotte marine, pleine de tritons & de sirenes, qu'en même-tems que l'on doute si l'on est en sûreté parmi des Monstres farouches qui sortent de tous les enfoncemens, on ne peut se resoudre à sortir d'un lieu si admirable. D'un autre côté il voit élever subitement un magnifique Palais, dont les murailles sont d'or mas-

fif, les creneaux de diamans, les portes de jacinthes; & en un mot d'une si admirable ſtructure, que les rubis, les eſcarboucles, les perles & les émeraudes en étant la moindre matiere, l'ouvrage eſt pourtant mile fois plus beau & incomparablement plus riche. Il voit ſortir enſuite par une des portes de ce Château quantité de Demoiſelles, & Dieu ſait ſi elles ſont belles, dont les habits ſont ſi magnifiques & ſi éclatans, qu'ils m'éblouïſſent à l'heure que je vous parle, & je n'aurois jamais fait ſi je m'amuſois à vous les dépeindre. Et alors celle qui paroît être la maîtreſſe de toutes, prend par la main cet hardi Chevalier, & ſans lui dire une ſeule parole, le mene dans le riche Palais, où l'aïant fait deshabiller par les Demoiſelles, on le met dans un bain d'eaux délicieuſes, on le frotte de précieuſes eſſences, & de pomades de ſenteur; & au ſortir du bain on lui donne une chemiſe de fin lin toute parfumée. Cela étant fait, une autre Demoiſelle lui met ſur les épaules un magnifique manteau qu'on dit qui vaut pour le moins une bonne Vile & encore plus. Mais ce n'eſt pas tout, on le mene dans une autre ſale, où la richeſſe des meubles ſurpaſſe l'imagination: il

y trouve la table couverte, on lui donne à laver dans un bassin d'or ciselé, enrichi de diamans, avec de l'essence d'ambre, & des eaux distilées des herbes les plus odoriferantes: on le fait asseoir dans une chaise d'yvoire, & toutes les Demoiselles le servent à l'envi avec un merveilleux silence. Qui peut dire les differentes viandes qu'on lui sert, & leur délicatesse? quelles paroles peuvent exprimer l'excelence de la Musique qu'on lui donne pendant le repas, sans qu'il voïe ni ceux qui chantent, ni ceux qui joüent des instrumens? Le repas achevé, & les tables levées, pendant que le Chevalier, étendu dans sa chaise, se lave peut-être la bouche, vous voïez entrer à l'improviste une Demoiselle incomparablement plus belle que toutes les autres, qui se va asseoir auprès de lui, & lui aprend ce que c'est que ce Château, & qu'elle y est enchantée avec beaucoup d'autres choses qui ravissent le Chevalier, & qui donneront de l'admiration à tous ceux qui en liront l'histoire. Il n'est pas necessaire que je m'étende davantage sur ce sujet; en voila assez, ce me semble, pour faire voir que quelque endroit qu'on lise dans les histoires des Chevaliers errans, il y a de quoi donner

LIV. IV. CH. XLVI. du plaisir & de l'étonnement. Mais, Monsieur, croïez-moi, lisez vous-même ces livres, & vous verrez comme ils savent insensiblement charmer la mélancolie, qu'ils font naître la joïe dans le cœur ; & si par hazard vous aviez un mauvais naturel, qu'ils sont capables de le coriger, & de vous donner de meilleures inclinations. Pour moi je puis bien vous assûrer que depuis que Dieu m'a fait Chevalier errant, je suis vaillant, civil, afable, doux & complaisant, liberal & genereux, hardi, patient, infatigable, & que je suporte avec beaucoup de vigueur d'esprit & de corps le travail, la prison & les enchantemens. Et quoique vous me voïiez à l'heure qu'il est enfermé dans une cage comme un fou, je ne desespere pourtant pas de me voir dans peu de jours, par la force de mon bras, & la faveur du Ciel, Roi de quelque grand Roïaume, où je pourai faire paroître la liberalité & la reconnoissance, qui sont renfermées dans mon cœur. Car en verité, Monsieur, le pauvre ne sauroit paroître liberal, quand il le seroit au souverain degré, & la gratitude qui n'est que dans le desir seulement, est une vertu morte, comme la foi sans les œuvres. C'est pour cela

que je souhaiterois que la fortune m'ofrît bien-tôt une ocasion favorable de me faire Empereur, pour faire voir quel est mon cœur, en enrichissant mes amis, & sur tout ce pauvre Ecuïer que vous voïez-là, qui est le meilleur homme du monde, & à qui je voudrois bien donner une Comté, qu'il y a long-tems que je lui promets, quoique cependant je me défie un peu de sa capacité pour s'y bien conduire. Monsieur, interompit Sancho, qui entendit ce qu'on disoit de lui, travaillez seulement à me donner cette Comté, que vous me faites tant atendre, & je vous réponds que je la gouvernerai bien. En tout cas, on dit qu'il y a des gens dans le monde qui prennent à ferme des terres des Seigneurs, & les font valoir comme si c'étoit pour eux-mêmes, tandis que les Seigneurs se donnent du bon tems, & mangent leur revenu sans se soucier de rien. Ma foi, j'en ferai bien autant; je ne trouve point cela si dificile. Hé! que je ne m'amuserai point à marchander, je vous mettrai bien-tôt le Fermier en possession, & moi je mangerai mes rentes comme un Prince; du reste qu'on en fasse des choux & des raves, jableror si je m'en soucie. Vous dites bien,

Liv. IV. Ch. XLVI.

Histoire de Leandra.

compere Sancho, quant au revenu, dit le Chanoine ; mais en ce qui en regarde l'administration de la Justice, il ne faut pas être si indiferent ; c'est-là que le Seigneur doit s'apliquer avec soin, & qu'il fait remarquer son jugement & son habileté, & sur-tout sa bonne intention, qui doit être répanduë dans toutes ses actions, & en être toujours le principe & la fin ; car comme Dieu ne manque jamais de favoriser la bonne volonté, aussi renverse-t'il presque toujours les mauvais desseins. Je n'entens point toutes ces Philosophies, répondit Sancho, mais je voudrois avoir aussitôt cette Comté, que je la saurois bien gouverner : j'ai autant de corps & d'ame qu'un autre, & je pense que je serois aussi Roi dans mon Etat, que chacun l'est dans le sien : cela étant, je ferois ce que je voudrois, & faisant ce que je voudrois, je ferois à ma fantaisie, & faisant à ma fantaisie, je serois content, & quand je serois content je n'aurois plus rien à souhaiter, & quand je n'aurois plus rien à souhaiter, que diable me faudroit-il davantage ? Que la Comté vienne seulement, & adieu jusqu'au revoir, comme un aveugle dit à l'autre. Ces Philosophies, repliqua le Chanoine,

ne, ne ſont pas ſi mauvaiſes que vous dites, Sancho; & il y a bien quelque choſe à dire ſur le ſujet de ces Comtez. Je ne ſai pas ce qu'il y a à dire, interrompit Don Quichotte, mais pour moi je ſuis en ceci divers exemples de Chevaliers de ma profeſſion, qui pour recompenſer leurs Ecuïers, les ont faits Seigneurs d'Iſles & de Viles; & il s'eſt même trouvé parmi les Ecuïers, des gens d'aſſez grand merite pour avoir l'ambition de ſe penſer à ſe faire Rois. Mais ſans aler plus loin, le grand & non jamais aſſez loüé Amadis de Gaule fit bien ſon Ecuïer Comte de l'Iſle-Ferme; & après cela ne puis-je pas ſans ſcrupule donner une Comté à Sancho, puis qu'il eſt un des meilleurs Ecuïers de toute la Chevalerie errante? Le Chanoine étoit tout émerveillé des folies qu'enfiloit Don Quichotte; il admiroit cette préſence d'eſprit avec laquelle il venoit d'imaginer l'avanture du Chevalier du Lac, & cette vive impreſſion que les réveries des Romans avoient faite en ſon imagination. Il n'étoit gueres moins étonné de la ſimplicité de Sancho, qui demandoit une Comté avec tant d'empreſſement, & qui croïoit que ſon Maître la lui pût donner com-

LIV. IV. CH. XLVI.

me une métairie. Pendant qu'il faisoit ses reflexions là-dessus, ses valets revinrent avec le mulet de bagage, & aïant jeté un tapis sur l'herbe à l'ombre de quelques arbres on se mit à manger. Il n'y avoit pas long-tems qu'ils étoient à table, qu'ils entendirent du bruit & le son d'une clochete qui venoit de devers quelques buissons qui étoient-là auprès, & incontinent après ils virent paroître une chevre noire & blanche, mouchetée de taches fauves, que suivoit un Berger, la flatant en son langage pour la faire arêter, ou retourner au troupeau. La chevre qui fuïoit, s'en vint toute éfarouchée se jeter au milieu de ceux qui dînoient, comme dans un asile, & s'y arêta. Et le Berger, l'aïant prise par les cornes, commença à lui dire comme si elle eût été capable de raison ? Ha, ha montagnarde mouchetée, comme vous fuïez ! hé, qu'avez-vous donc la belle ? qu'est-ce qui vous a fait peur ? ne me direz-vous point ce que c'est ma fille ? Mais que pourroit-ce être, sinon que vous êtes femelle, & que vous ne sauriez demeurer en repos ; revenez, ma mie, revenez, vous serez plus en sûreté dans la bergerie, ou parmi vos compagnes, & que pensez-vous qu'elles deviennent, si

vous vous égarez de la sorte, vous qui les devez conduire? Le Chanoine prit plaisir aux paroles du berger, & le pria de ne se point presser de remener sa chevre: Mon ami, lui dit-il, étant femelle comme vous dites, il la faut laisser faire; vous auriez beau l'en vouloir empêcher, elle suivra toujours sa fantaisie. Prenez ce morceau, ajoûta-t'il, mon camarade, & bûvez un coup, pour vous remettre, pendant que la chevre se reposera. Ils lui donnerent en même tems une cuisse de lapin froid, que le berger prit sans façon, & après avoir bû un bon coup à la santé de la compagnie: Ne croïez pas, dit-il, Messieurs, pour m'avoir vû parler ainsi à cette bête, que ce soit simplicité, ce que je viens de dire, n'est pas sans mistere. Je suis rustique, mais non pas tant que je ne sache entretenir les hommes aussi-bien que les bêtes. Je n'ai pas de peine à le croire, dit le Curé, je sai par experience que les montagnes nourissent quelquefois des gens savans, & que les cabanes enferment souvent des Philosophes. Au moins, Messieurs, repliqua le berger, il ne laisse pas de s'y trouver quelquefois des gens experimentez & de bon sens; & si je ne craignois point de vous en-

nuïer, & que vous voulussiez bien m'écouter un quart d'heure, je vous conterois une petite histoire pour confirmer ce que Monsieur le Licentié & moi venons de dire. Mon ami, dit Don Quichotte, prenant la parole pour toute la compagnie, comme je voi que ce que vous avez à nous conter, a quelque air des avantures de Chevalerie, je vous écouterai de bon cœur, & ces Messieurs le feront, je m'assûre, avec plaisir, car ils ne haïssent pas les choses curieuses & nouvelles. Vous n'avez donc qu'à commencer, nous alons tous vous donner audience. Pour moi, je suis votre serviteur, Messieurs, dit Sancho, ventre à jeun n'a point d'oreilles. Je m'en vas par votre permission auprès de ce ruisseau m'en donner d'une façon avec ce pâté, & me farcir la panse pour trois jours: aussi bien ai-je oüi dire à mon Maître que l'Ecuïer d'un Chevalier errant ne doit point perdre l'ocasion de se remplir l'estomac, quand il la trouve, & qu'il n'a que trop de loisir après de faire digestion. Qu'ainsi ne soit, on s'ira quelquefois fourrer dans une forêt, dont on ne trouveroit pas le bout en six jours; & si un homme n'est pas soû pour lors, & qu'il n'ait rien dans son bissac, le voila bien

pansé, il demeurera-là comme une vraie Momie, comme cela nous est arivé assez souvent. C'est fort bien raisonné, Sancho, dit Don Quichotte, vas où tu voudras, & mange à ton aise. Pour moi j'en ai pris ce qu'il m'en faut, & je n'ai plus besoin que de donner un peu de nourriture à mon esprit, comme je vais faire en écoutant l'histoire du berger. Alons, dit le Chanoine, il peut commencer quand il voudra, il me semble que nous voila tout prêts. Alors le berger donna deux petits coups sur le dos de la Chevre, en lui disant, Couche-toi auprès de moi, tachetée, nous avons plus de loisir qu'il ne nous en faut pour retourner au troupeau. On eût dit que la chevre entendoit son Maître; elle s'étendit tout de son long auprès de lui, & le regardant fixement au visage, sembloit atendre qu'il commençât; ce qu'il fit de cette sorte.

CHAPITRE XLVII.

Contenant ce que raconta le Chevrier.

A Trois lieuës de cette valée, dans un petit vilage des plus riches de tout Histoire de Leandra.

Livre IV. Ch. XLVII.

Histoire de Leandra.

le païs il y avoit un bon Laboureur qui étoit aimé & consideré de tous ses voisins, mais encore plus pour sa façon de vivre que pour les richesses qu'il avoit. Pour lui il se trouvoit si heureux d'avoir une fille, fort sage & fort belle, qu'il en faisoit tout son plaisir, & au prix d'elle il comptoit sa richesse pour rien. Cette fille n'avoit pas plus de seize ans, que le bruit de sa beauté se répandit, non seulement dans tous les vilages d'alentour, mais encore jusques aux plus éloignez; & cela donnant de la curiosité à tout le monde, on la venoit voir de toutes parts comme une chose merveilleuse. Le pere la gardoit avec beaucoup de soin comme un tresor qu'il aimoit, mais elle se gardoit encore mieux elle-même, & vivoit dans une extrême retenuë. Si bien que quantité de gens du vilage, & d'ailleurs attirez par le bien du pere, par la beauté de sa fille, & sur-tout par la bonne reputation qu'ils avoient l'un & l'autre, se déclarerent serviteurs de cette fille, & embarasserent fort le bon-homme, en la demandant tous en même tems. Parmi ce grand nombre de pretendans, je fus un de ceux qui eut le plus sujet d'esperer; j'étois fort connu du pere, étant de même vilage,

il savoit que je venois de gens sans reproche, il connoissoit mon bien & mon âge, & on disoit dans le païs que je ne manquois pas d'esprit. Tout cela faisoit beaucoup pour moi ; mais un nommé Anselme, garçon du même vilage, dont tout le monde disoit du bien, avoit aussi le même dessein, & faisoit balancer l'esprit du pere ; de sorte que ce bonhomme, qui jugeoit que nous pourions être l'un ou l'autre le fait de Leandra, qui est le nom de cette fille, se remit entierement à elle du choix qu'elle devoit faire entre nous deux, de peur de contraindre son inclination, s'il eût choisi lui-même. Je ne sai point la réponse de Leandra ; mais depuis, son pere nous entretint toujours adroitement mon rival & moi, sur le peu d'âge de sa fille, sans s'engager ni nous rebuter. Pendant qu'il nous amusoit de cette façon, il vint dans le vilage un certain Vincent de la Roque, fils d'un pauvre labourcur du même lieu. Un Capitaine d'Infanterie qui passoit avec sa Compagnie ici autour, l'avoit enrôlé à l'âge de douze ans, & au bout de douze autres, après avoir rodé en Italie & en d'autres endroits, nous le vîmes revenir un jour vêtu à la soldatesque, bigaré de mille couleurs

Histoire de Leandra.

comme un Indien, & tout plein de babioles d'émail & d'argent faux. Il changeoit tous les jours d'habit; aujourd'hui une garniture & demain une autre, & le tout de peu de valeur. Comme on est naturellement malin dans les vilages, & qu'on ne sait bien souvent que faire, on s'amusoit à examiner ses braveries, & on trouva enfin qu'il n'avoit que trois habits de diferente étofe, tant bons que mauvais, avec les bas de chausses & les jaretieres; mais il savoit si bien les déguiser, & ajuster en tant de façons, qu'on eût juré qu'il en avoit plus de dix paires, & autant de pennaches. Ne vous étonnez pas, Messieurs, de ce que je vous dis ces bagatelles, vous verrez dans la suite que je ne vous en parle pas sans raison. Notre soldat s'asseïoit d'ordinaire sur un perron, au dessous d'un grand orme qui est dans la Place, & là il nous faisoit le recit de ses avantures, & nous vantoit ses proüesses. Il n'y avoit point d'endroit au monde qu'il n'eût vû, ni de bataille où il ne se fût trouvé: il avoit tué plus de Mores qu'il n'y en a dans Maroc & dans Thunis; Gante, Lune, Diego de Garcia de Paredes, & mille autres qu'il nommoit, ne s'étoient pas si souvent trouvé sur le

pré

pré que lui, & il s'étoit toujours tiré avec avantage de tous ces combats, sans qu'il lui en coûtât une seule goute de sang. Après nous avoir ainsi raconté ses fameux exploits, il nous montroit des cicatrices qu'on ne pouvoit voir, & nous faisoit acroire que c'étoient des ar quebusades qu'il avoit reçûës en diver ses batailles. Enfin pour achever so portrait, il étoit si arogant, qu'il diso toi à ses pareils, & à ceux mêmes qui l connoissoient bien; & familiarisoit ave des gens qui étoient beaucoup au dessu de lui. Il disoit encore que son bras é toit son pere, que ses actions étoient s race, & qu'étant soldat il ne le cedoi à qui que ce fût au monde. Avec toute ces vanitez ce fanfaron, qui savoit un peu chanter, se mêloit aussi de racler une guitâre qu'il disoit avoir euë d'une Duchesse, & il atiroit ainsi l'admiration des idiots, & amusoit tous les habitans du vilage. Mais ce n'étoit pas-là toutes les perfections de ce drôle; il étoit encore Poëte, & de la moindre sotise qui arivoit dans le païs, il faisoit une Romance de trois ou quatre pages d'écriture. Ce soldat donc que je viens de dire, ce Vincent de la Roque, ce brave, ce galant, fut vû de Leandra par une fenêtre

Liv. IV. Ch. XLVII. Histoire de Leandra.

de sa maison, qui regarde sur la Place, il en fut admiré, l'oripeau de ses habits lui donna dans la vûë, elle fut charmée de ses Romances, dont il donnoit liberalement des copies ; & le recit de ses proüesses, dont il n'étoit pas chiche, l'aïant ravie, & le diable faisant le reste, elle en devint éperdûment amoureuse avant que lui-même eût osé lui parler d'amour. Et comme on dit qu'en matiere d'amour l'afaire est bien avancée quand le galant est regardé de bon œil, la Roque & Leandra s'aimerent bien-tôt, & ils étoient déja d'intelligence avant qu'aucun de nous autres s'en aperçût : aussi n'eurent-ils pas de peine à faire ce qu'ils avoient resolu : Leandra s'enfuit un beau jour, de la maison de son pere, qui l'aimoit si cherement, pour suivre un homme qu'elle ne connoissoit presque pas. Et la Roque fut bien plus heureux dans cette rencontre qu'il ne se vantoit de l'avoir été en toutes les autres; une chose si surprenante étonna tout le monde; le pere s'en affligea au dernier point, & Anselme & moi nous en pensâmes mourir de desespoir. Cependant les parens bien iritez eurent recours à la Justice; & on mit incontinent des Archers en campagne qui se saisirent des passages & de

Histoire de Leandra.

toutes les avenuës des bois, & chercherent si bien come gens païez par avance, qu'au bout de trois jours ils trouverent dans une caverne Leandra en chemise, & n'aïant plus ni l'or ni les pierreries qu'elle avoit emportées avec elle. La pauvre creature fut remenée à son pere; on lui demanda le sujet de son malheur, & elle confessa que Vincent de la Roque l'avoit trompée; que sous promesse d'être son mari, il lui avoit persuadé de s'en aler avec lui à Naples, où il avoit, disoit-il, de grandes connoissances, & qu'ainsi ce méchant, abusant de sa facilité & de la confiance qu'elle avoit en lui, après lui avoir fait prendre ce qu'elle avoit pû d'argent & de bagues, l'avoit menée dans cette montagne la même nuit qu'elle s'en étoit enfuïe, & l'avoit enfermée dans la caverne, en l'état qu'ils l'avoient trouvée, sans lui demander pourtant autre chose, ni lui faire aucune violence. Ce fut une chose dificile à croire que l'indiference du jeune soldat; mais Leandra en jura, & l'assura de tant de manieres, que le pauvre pere afligé se consola sur la parole de sa fille, & rendit mille graces à Dieu de l'avoir ainsi préservée par une espece de miracle. Le même jour que Leandra fut retrouvée, son pere la fit

LIVRE IV. CH. XLVII

Histoire de Leandra.

disparoître, & l'ala enfermer dans un Couvent de filles, à une Vile ici proche, en atendant que le tems ait éfacé la tache qu'elle s'est faite par son imprudence. Le peu d'âge de cette fille a servi d'excuse à sa legereté, au moins auprès de ceux qui ne prennent pas d'interêt en elle; mais ceux qui la connoissent bien, n'atribuent point sa faute à son ignorance, & ils en acusent plutôt l'inclination naturelle des femmes, qui sont la plûpart volages & inconsiderées. Depuis que Leandra a disparu, Anselme a toujours été dans une grande mélancolie, & ne trouve rien qui lui puisse plaire. Pour moi, qui l'aimois si fort, & qui l'aime peut-être encore, je ne connois plus de plaisir dans le monde, & la vie m'est devenuë insuportable. Je ne vous dis point les maledictions que nous avons données au soldat; combien de fois nous avons detesté le peu de consideration du pere de Leandra d'avoir si mal gardé sa fille, & combien nous lui faisons de reproches à elle-même: & en un mot tous ces regrets inutiles que font les amans desesperez. Enfin, depuis le départ de Leandra, Anselme & moi aussi afligez l'un que l'autre, & tous deux inconsolables, nous nous sommes retirez dans cette va-

lée, où nous menons paître chacun un grand troupeau, passant la vie entre ces arbres, soûpirant chacun de notre côté, ou chantans tous deux ensemble des vers à la loüange de Leandra, ou pleins de reproches contre elle, & nous abandonnant presque toûjours à la douleur, qui ne nous abandonne jamais. A notre imitation, quantité d'autres de ses amans sont venus habiter ces montagnes, où ils menent une vie aussi peu raisonnable que la nôtre, & le nombre en est si grand, & des bergers & des troupeaux, qu'il semble que ce soit ici l'Arcadie Pastorale, dont vous avez bien oüi parler. Depuis ce tems-là il n'y a point d'endroit ici autour où l'on n'entende incessament le nom de Leandra. Un berger l'apele fantasque & legere; un autre la traite de facile & d'imprudente; d'autres l'acusent & la plaignent tout ensemble. Il y en a qui ne parlent que de sa beauté, & regretent son absence; & d'autres qui lui reprochent tous les maux qu'ils souffrent. Presque tous la méprisent, & tous l'adorent, & la folie de tous est si grande, qu'il y en a qui se plaignent de ses mépris sans l'avoir jamais vûë, & d'autres qui meurent de jalousie avec aussi peu de raison. Car après tout, comme je vous

Histoire de Leandra.

ai déja dit, je ne la crois coupable que de l'imprudence qu'elle a elle-même confessée. Cependant on ne voit sur ces rochers, au bord des ruisseaux, & au pié des arbres, que des Amans désolez qui font mile plaintes; & prennent le Ciel & la terre à témoin de leur malheur. Les Echos ne cessent de dire le nom de Leandra, le creux des montagnes en retentit perpetuellement, l'écorce des arbres en est toute écrite; & on diroit que les ruisseaux murmurent la même chose. On n'entend plus que le nom de Leandra le jour & la nuit, & le nom de cette Leandra, qui ne pense peut-être pas à nous, nous étourdit, & nous enchante, & nous sommes tous continuellement dans l'esperance & dans la crainte, sans que nous sçachions ce que nous avons à craindre ou à esperer. Parmi tant de fous le plus extravagant, & le plus sensé tout ensemble, c'est Anselme mon rival; qui aïant tant de sujets de se plaindre, ne se plaint pourtant que de la seule absence de Leandra, & au son d'un violon, dont il joüe admirablement, se plaint en cadence, & chante des vers de sa façon qui font bien voir qu'il a beaucoup d'esprit. Pour moi, qui ne me trouve assûrément pas plus sage que les autres, je passe mon tems à


pag·415 to·2e

crier contre l'inconstance des femmes, contre la fausseté de leurs promesses, & contre l'indiscretion qu'elles font voir dans la plûpart de leurs actions. Voilà, Messieurs, tout le mistere des paroles que vous m'avez oüi dire à cette chévre, quand j'aprochai de vous, car étant femelle, je ne l'estime pas beaucoup, quoi qu'elle soit la meilleure de mon troupeau; & c'est une marque de mon inquiétude, & que je ne sai à qui me prendre de tout ce que je soufre. Je ne doute point que je ne vous aïe mal diverti avec mon histoire, & j'en suis plus fâché que vous; mais si vous voulez me faire l'honneur de venir à ma loge ici près, je tâcherai de reparer l'ennui que je vous ai donné, par un petit rafraîchissement de fromage & de lait, avec quelques fruits de la saison, qui ne seront peut-être pas desagreables.

CHAPITRE XLVIII.

Du démèlé de Don Quichotte avec le chevrier, & de la rare avanture des Penitences, que le Chevalier acheva à la sueur de son corps.

L'HISTOIRE fut trouvée bonne, & le Chanoine à qui elle avoit beau-

coup plû, exagera l'éloquence du chevrier; lui disant à lui-même, que bien loin d'avoir quelque chose de grossier & de rustique, il avoit parlé en homme délicat & de fort bon sens, & que Monsieur le Curé avoit eu raison de dire qu'il se trouve quelquefois dans les montagnes des gens qui ont de l'esprit, & qui savent le monde. Ils lui firent tous des hônetetez & des ofres; mais Don Quichotte en fut plus liberal que tous les autres, & il en fut aussi recompensé d'une autre maniere. En verité, dit-il, mon compere, si j'étois en état d'entreprendre quelque avanture, je n'atendrois pas un moment à partir pour vous en procurer une bonne. J'irois tout-à-l'heure aracher Leandra de son Couvent, où sans doute elle est malgré elle; & en dépit de l'Abesse, & de tout ce qu'il y a de Moines au monde, je vous la mettrois entre les mains pour en disposer à votre volonté, en observant pourtant les loix de la Chevalerie errante, qui ne permettent pas qu'on fasse le moindre déplaisir aux Dames. Mais j'espere en Dieu que le pouvoir d'un malin enchanteur ne sera pas si fort, que celui d'un enchanteur mieux intentionné n'en vienne à bout; & pour lors je vous ré-

pons de ma faveur & de mon aide ; suivant les Loix de ma profession, qui m'obligent de secourir ceux que l'on oprime. Le chevrier qui n'avoit pas encore consideré Don Quichotte, le regarda depuis la tête jusqu'aux piés ; & ne voïant pas que sa mine répondît à ses ofres, il s'adressa au Barbier qui étoit proche de lui, & lui dit : Monsieur, qui est donc cet homme qui parle d'un air si étrange ? je n'en ai point encore vû de pareil. Hé qui peut être, répondit le Barbier, sinon le fameux D. Quichotte de la Manche, le défaiseur de torts, le reparateur d'injures, le protecteur de l'honneur des Dames, la terreur des Geans, & le vainqueur invincible dans toutes les batailles. Ceci ressemble, dit le Chevrier, à ce qu'on lit dans les livres des Chevaliers errans, qui étoient tout ce que vous dites. Mais pour moi, je crois bien que vous vous moquez, ou qu'il faut que ce bon Gentilhomme ait des chambres vuides dans la tête. Veillaque, insolent, s'écria Don Quichotte, c'est vous qui manquez de cervelle ; & moi j'en ai mile fois plus que la double coureuse qui vous a mis au monde, & que toute votre chienne de race. En disant cela il prit un pain sur la table, & le jeta

de si grande furie à la tête du chevrier, qu'il lui cassa presque le nez & les dents. Celui-ci qui n'entendoit point raillerie, ne prit pas plaisir à se voir traiter de la sorte, & sans se soucier de la nape ni des viandes, ni de ceux qui dînoient, il sauta brusquement sur D. Quichotte; & lui portant les mains à la gorge il l'aloit étrangler sans misericorde, si Sancho le prenant par les épaules ne l'eût renversé sur la table pêle-mêle avec tout ce qu'il y avoit de viandes, de plats, de bouteilles, & de verres. Don Quichotte qui se vit libre, se rejeta aussi-tôt sur le chevrier; & celui-ci se trouvant deux hommes sur les bras, le visage sanglant & le corps tout brisé de coups de Sancho, cherchoit à tâtons un des couteaux de la table pour faire une sanglante vengeance. Mais le Chanoine & le Curé s'étoient saisis par précaution de toutes les armes ofensives. Le Barbier qui étoit charitable, eut pitié de ce pauvre homme, & fit en sorte qu'il mit Don Quichotte sous lui, & le Berger s'en voïant maître, l'acabla d'un déluge de gourmades; se vengeant si bien du sang qu'il avoit perdu, par celui qu'il tira du nez de notre Heros, qu'on eût dit qu'ils avoient chacun un masque, tant ils étoient

défigurez. Le Curé & le Chanoine crevoient de rire ; les Archers sautoient de joïe, & tous les animoient l'un contre l'autre, en les agaçant comme des chiens qu'on veut acharner. Il n'y avoit que Sancho, qui se desesperoit de se voir retenu par un des valets du Chanoine ; ce qui l'empêchoit de secourir son Maître : mais il lui crioit qu'il s'entretînt dans la bataille, & qu'il ne laissât point vaincre sa Seigneurie par la vilenie de ce Pitaut, l'assûrant que si-tôt qu'il seroit en liberté, il l'iroit tirer d'afaire. Pendant qu'ils étoient ainsi tous ocupez, les spectateurs à rire, & les combatans à se déchirer, on oüit tout d'un coup le son d'une trompette, mais si triste & si lugubre, qu'il atira l'atention de tout le monde. Celui qui en fut le plus émû, fut D. Quichotte, qui, quoique tout chargé encore du corps du chevrier, & plus que mediocrement moulu des coups qu'il en avoit reçûs, fit ceder l'esprit de vengeance à celui de la curiosité. Frere diable, dit-il à son ennemi: car qui pourois-tu être autre chose, aïant assez de valeur & de force pour triompher des miennes? faisons tréve, je te prie, pour une heure seulement; parce qu'il me semble que le son lamentable de cette trompette m'a-

pele à quelque nouvelle avanture. Le chevrier qui n'étoit guéres moins las de gourmer que d'être gourmé, le laissa tout à l'heure, & D. Quichotte se metant sur pié, après s'être secoüé une bonne fois, s'essuïa le visage, & tourna la tête du côté du bruit. En même-tems il vit descendre par la pente du côteau plusieurs hommes vêtus de blanc, qui avoient l'air de penitens, ou de phantômes. Comme il n'avoit point plû cette année-là, on faisoit dans tous les endroits de cette contrée, des Prieres, des Processions, & des penitences pour implorer la bonté du Ciel & le secours favorable de quelques pluïes ; & pour cela les habitans d'un vilage là auprès venoient en Procession à un devot hermitage qui est sur le penchant de la montagne. Don Quichotte ne vit pas plûtôt l'étrange habillement des Penitens, que sans se ressouvenir qu'il en avoit vû cent fois en sa vie, il s'imagina que c'étoit quelque avanture; & que c'étoit à lui de l'entreprendre comme le seul Chevalier errant de la troupe. Une Image couverte de deüil que portoient les Penitens, le confirma dans cette rêverie. Il crut que c'étoit quelque Princesse, que de felons & discourtois brigans emmenoient par force,

Sujet de la figure.

& dans cette pensée il courut promtement à Rossinante, qui paissoit; le bride, & saute en selle; & son Ecuïer, lui aïant donné ses armes, il embrasse son écu, & dit à haute voix à tous ceux qui étoien presens: C'est maintenant, illustre & va leureuse compagnie, que vous alez voi combien il importe au monde qu'il y ai des gens qui fassent profession de la Che valerie errante; c'est à cette heure, dis-je que vous verrez par mes actions, & pa la liberté que je vas donner à cette Dame captive, l'estime qu'on doit avoir pou les Chevaliers errans. En disant cela i donna des talons à Rossinante, car d'épe rons il n'en avoit point, & au grand tro s'en ala donner dans les penitens malgr tous les éforts que purent faire le Cu & le Chanoine pour le retenir, & sans se soucier des hurlemens de Sancho, qui crioit de toute sa force: Où diable courez vous, Seigneur D. Quichotte? Avez-vous le diable au corps pour aler ainsi contre la foi Catholique? & ne voïez-vous point que c'est une Procession de penitens, & que la Dame qu'ils portent sur ce brancard, est l'Image de la Vierge? Mort de ma vie, il faut que vous soïez enragé. Monsieur, Monsieur, Monsieur le Chevalier mon Maître, regardez bien

ce que vous faites ; on peut bien dire cette fois ici que vous n'y prenez pas garde. Sancho se tourmenta en vain, & ses remontrances se perdirent en l'air. Son Maître s'étoit mis si fort en tète de délivrer la Dame en deüil, qu'il n'entendoit pas une parole ; & quand il les eut oüies, il n'auroit pas retourné, non pas même pour le Pape. Il arriva donc à vingt pas de la Procession, & arêtant Rossinante qui en avoit déja bien, il cria d'une voix furieuse & enroüée : Demeurez-là, canailles, qui vous masquez sans doute parce que vous êtes des scelerats ; & écoutez ce que je vais vous dire. Les premiers qui s'arêterent, furent ceux qui portoient l'Image ; & un Prêtre des quatre qui chantoient les Litanies, voïant l'étrange mine de Don Quichotte, la maigreur de Rossinante, & tout ce qu'il y avoit de ridicule dans le Cavalier : Mon frere, lui répondit-il, si vous avec quelque chose à nous dire, faite vîtes, parce que ces pauvres gens se déchirent, & nous n'avons pas le loisir d'entendre un long discours. Je n'ai qu'une parole à dire, repartit Don Quichotte ; c'est que tout-à-l'heure vous mettiez en liberté cette belle Dame, dont l'air triste & les larmes font assez connoître que vous lui

avez fait quelque outrage, & que vous l'emmenez malgré elle. Pour moi, qui ſuis venu au monde pour empêcher de ſemblables violences, je ne puis conſentir à vous laiſſer aler, que vous ne lui aïez rendu la liberté qu'elle ſouhaite. Il n'en falut pas davantage pour faire connoître à tous ces gens que Don Quichotte n'étoit guéres ſage, & ils ne purent s'empêcher de rire du diſcours qu'il venoit de faire. Mais ce fut mettre le feu aux étoupes. Notre Heros, ſe voïant mépriſé, met l'épée à la main, & court tout furieux vers le brancart. Un de ceux qui le portoient, laiſſe en même tems la charge à ſes compagnons; & ſe jetant au-devant de Don Quichotte, il lui opoſe une fourche dont il ſoutenoit le brancart quand il ſe repoſoit, & qui fut caſſée en deux du premier coup qu'il donna; mais de la moitié qui lui reſtoit, il frapa ſi rudement le Chevalier ſur l'épaule droite, que l'écu ne ſe trouvant pas aſſez à propos pour le couvrir, ou aſſez bon pour parer la violence du coup, Don Quichotte tomba par terre, les bras étendus, & ſans mouvement. Sancho, qui avoit toûjours ſuivi ſon Maître, ariva là-deſſus tout eſſouflé; & le voïant en ſi mauvais état, il cria au païſan qu'il s'arêtât, parce

que c'étoit un pauvre Chevalier enchanté, qui en toute sa vie n'avoit fait mal à personne. Ce ne furent pas les cris de Sancho, qui arêterent le païsan ; mais comme il vit que Don Quichotte ne remuoit point, il crut l'avoir tué ; & retroussant son surplis pour être plus libre il s'enfuit comme s'il eût eu le Prevôt à ses trousses. Ceux de la compagnie de Don Quichotte étant arivez en même tems, les gens de la Procession, qui les virant venir tout échaufez, & parmi eux des Archers armez d'arquebuses, crurent qu'ils avoient besoin de se tenir sur leurs gardes : Ils se rangerent vîte en rond autour de l'Image, & relevant leurs voiles, les penitens avec leurs disciplines, & les Prêtres avec les chandeliers atendirent l'assaut dans la resolution de se bien défendre. Mais la fortune en disposa mieux qu'ils n'osoient esperer, & se rendit favorable aux deux parties. Pendant que Sancho qui s'étoit jeté sur le corps de son Maître, le croïant mort, faisoit la plus triste & la plus ridicule lamentation du monde, le Curé fut reconnu par celui de la Procession ; ce qui calma les esprits de part & d'autre ; & le Curé aïant apris à son confrere ce que c'étoit que Don Quichotte, ils alerent

aussi-tôt

aussi-tôt suivis des penitens & de tout le reste, voir en quel état étoit le pauvre Gentilhomme. Comme ils arivoient, ils trouverent Sancho tout en larmes, qui faisoit cette maniere d'Oraison funebre: O fleur de Chevalerie, disoit-il, qu'un seul coup de bâton assomme quand il en étoit moins de besoin ! ô l'honneur de ta race, la gloire & le monument de toute la Manche, & du Monde entier, que tu laisses orphelin par ta mort, & exposé à la rage des méchans, qui le vont metre sans dessus-dessous, parce qu'il n'y aura plus personne qui châtie leurs brigandages! O liberal par dessus tous les Alexandres, qui pour huit mois de service seulement m'avois donné la meilleure Isle de toute la terre! O humble avec les superbes, & arogant avec les humbles; entrepreneur de perils ; patient dans les afaires; amoureux sans sujet ; imitateur des bons ; fleau des méchans, & ennemi de toute malice ! Chevalier errant, qui est tout ce qu'on peut dire! Les plaintes & les gemissemens de Sancho firent revivre Don Quichotte, & après un triste & long soupir, qui fut le premier signe de vie qu'il donna : Celui qui est absent de vous, dit-il, incomparable Dulcinée, ne peut jamais être que miserable, & il

Oraison funebre de D. Quichotte.

n'y a point de malheurs qu'il ne doive craindre. Aide-moi, cher Sancho, ajoûta-t-il, à me remettre sur le chariot enchanté ; je ne suis pas en état de resister à la vigueur de Rossinante, car j'ai l'épaule toute brisée. Je le veux de bon cœur, mon cher Maître, répondit Sancho, alons, retournons à nôtre vilage avec ces Messieurs qui sont tant de nos amis ; nous penserons-là à faire une sortie qui nous donne plus de gloire & de profit. Tu dis fort bien, Sancho, repartit Don Quichotte, il est de la prudence de laisser passer les mauvaises influences des astres. Le Chanoine, le Curé & le Barbier ne manquerent pas de lui dire qu'il avoit raison ; & aprés s'être bien donné du plaisir des simplicitez de Sancho, ils remirent Don Quichotte sur le chariot, comme il étoit auparavant. La Procession se remit en ordre, & prit le chemin de l'hermitage. Le chevrier se retira aprés avoir pris congé de la compagnie, ce que firent aussi les Archers, se voïant desormais inutiles, & le Curé les aïant païez. Le Chanoine embrassa en même-tems le Curé, le priant instamment de lui donner des nouvelles de tout ce qui arriveroit à D. Quichotte, & poursuivit son voïage. Enfin ils se separerent tous,

& il ne demeura que le Curé, le Barbier, D. Quichotte & Sancho, avec le fameux Rossinante, qui parmi tant de desordres n'avoit pas moins témoigné de patience que son Maître. On acommode le grand, le celebre & l'invincible D. Quichotte sur une bote de foin dans la cage, & le chartier aïant atelé ses bœufs, prit le chemin que lui ordonna le Curé ; si bien qu'au pas lent de ces tardifs animaux, ils ariverent au bout de six jours au vilage du pauvre Gentilhomme, où entrant en plein midi, & heureusement un jour de Dimanche, que tout le monde étoit assemblé dans la Place, ils ne manquerent pas de spectateurs, qui reconnurent aussi-tôt leur compatriote. Pendant qu'une foule de gens entourent le chariot, & qu'à l'envi les uns des autres, ils s'empressent à demander à Don Quichotte de ses nouvelles, & à ceux qui l'acompagnent pourquoi on le méne dans cet équipage, un petit garçon va avertir la niéce & la gouvernante de son arivée, & leur dit que Monsieur est venu dans une charette à bœufs, couché sur du foin, si maigre & si déchatné, qu'une squelette ne l'est pas davantage. Ce fut une chose pitoïable que d'entendre les cris de ces bonnes Dames, de voir les soufflets dont

Don Quichotte arive dans son vilage.

elles se plomberent le visage, d'entendre les maledictions qu'elles donerent à ces diaboliques livres de Chevalerie, & de les voir recommencer quand elles virent entrer Don Quichotte, & qu'il étoit encore en plus mauvais état, qu'on ne leur avoit dit. Au bruit de la venuë du Gentilhomme, la femme de Sancho Pança, qui avoit bien sû que son mari l'avoit suivi en qualité d'Ecuïer, vint des premieres pour faire son compliment, & rencontrant d'abord Sancho: Hé bien, dit-elle, mon mari, notre âne se porte-t-il bien? Il se porte mieux que son Maître, répondit Sancho. Dieu soit loüé, dit-elle, de la grace qu'il m'a faite; mais conte-moi donc à cette heure tout ce que tu as gagné dans ton Ecuïerie, mon ami: où sont les cottes que tu m'aportes, & les souliers pour nos enfans? Je n'aporte rien de tout cela, femme, répondit Sancho; mais j'aporte d'autres choses qui sont bien de plus grande importance. Ha! tu me fais grand plaisir, dit la femme: Oh, montre-les moi ces choses de plus grande importance, mon ami; j'ai grande envie de les voir pour me réjoüir un petit le cœur, que j'ai toûjours eu triste & tout je ne sai comment depuis que je n'ai point vû ta face. Je te les mon-

trerai à la man, femme, répondit Sancho, ayés patience pour le present & espere que s'il plaît à Dieu nous irons encore un autre voïage chercher les avantures, & que tu me verras bien-tôt Comte ou Gouverneur d'une Isle ; je dis d'une Isle ferme & des meilleures qui soit sur terre, & non pas de ces Isles à la douzaine. Dieu le veüille, mon mari, dit la femme, nous en avons bien besoin ; mais qu'est-ce que cela des Isles ? il me semble que je ne l'entens point. Le miel n'est pas pour la gueule de l'âne, répondit Sancho, tu le sauras quand il sera tems, ma femme, & tu t'émerveilleras de te voir dire votre Seigneurie par tous tes vassals. Qu'estce que tu dis-là, Sancho, de Seigneurie & de Vassals, repartit Joüanne Pança ? C'est ainsi que s'apeloit la femme de Sancho, non pas qu'ils fussent parens, comme remarque Benengely, mais c'est la coûtume de la Manche, que les femmes prennent le nom de leurs maris. Ne te presses pas tant de savoir tout cela, Joüanne, répondit Sancho : il y a plus d'une heure au jour : qu'il te susise que je dis vrai, & bouche clôse. Aprens seulement en passant qu'il n'y a pas un plus grand plaisir au monde que d'être Ecuïer d'un Chevalier errant qui va chercher les avantures. Ve-

ritablement toutes celles qu'on trouve ne viennent pas toûjours comme on voudroit bien, & de cent il y en aura quatre-vingt dix-neuf de travers. Je le sai par experience, femme; j'en ai, Dieu merci, tâté, & tu peux bien m'en croire; il y en a où j'ai été berné, & d'autres qu'on m'a roüé de coups, & si pourtant, nonobstant tout cela, c'est une chose bien agreable d'aler chercher fortune, en grimpant sur les montagnes, traversant des forêts, toûjours à travers des buissons & des rochers; je voudrois que tu eusses vû cela, en visitant des châteaux & logeant dans les hôtelleries, sans jamais païer son écot, au diable le sou qu'on y donne, quelque chere qu'on fasse.

Voilà la maniere dont Sancho & sa femme s'entretenoient pendant que la niéce & la gouvernante deshabillerent Don Quichotte, & le coucherent dans son ancien lit, & que lui les regardoit l'une & l'autre avec des yeux troublez, sans les reconnoître, ni se connoître lui-même. Le Curé recommanda fort à la niéce d'avoir grand soin de son oncle, & de prendre garde sur-tout qu'il ne fit encore une escapade, lui racontant la peine qu'on avoit euë à le ramener à la maison. En cet endroit les deux pitoïa-

bles Dames recommencerent à crier de plus belle, elles fulminerent de nouveau mille maledictions contre les livres de Chevalerie, & alerent jusqu'à tel point d'emportement, qu'elles conjurerent le Ciel de confondre dans le centre des abîmes les Auteurs de tant d'impostures & d'extravagances. Enfin elles ne songerent depuis qu'à veiller soigneusement le bon Gentilhomme, continuellement alarmées de la crainte de le reperdre si-tôt qu'il seroit en meilleure santé; ce qui ne manqua pas d'ariver comme elles l'aprehendoient. Mais quelque soin qu'ait pris l'Auteur de cette histoire à rechercher les actes de la troisiéme sortie de Don Quichotte, il n'en a jamais pû avoir une connoissance exacte, au moins par des écrits autentiques. La renommée seule a conservé dans la memoire des Peuples de la Manche, que D. Quichotte, aïant sorti pour la troisiéme fois ala à Sarragosse, & qu'il s'y trouva dans un fameux Tournoi, où il fit des actions dignes de sa valeur, & de l'excellence de son jugement. L'Auteur n'a pû rien trouver non plus, ni de ses autres avantures, ni de la fin de sa vie, & n'en auroit jamais rien sû, s'il n'eût rencontré par un bonheur un vieux Me-

LIV. IV. CH. XLVIII.

decin, qui avoit chez lui une quaisse de plomb, qu'il disoit avoir été trouvée dans les fondemens d'un ancien hermitage, qu'on rebâtissoit, dans laquelle on trouva certain parchemin où il y avoit des Vers Espagnols en lettres Gotiques, qui contenoient plusieurs faits de Don Quichotte, & parloient avantageusement de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la vigueur de Rossinante, & de la fidelité de Sancho Pança, avec d'autres choses fort particulieres. Le fidele & soigneux Auteur de cette incroïable Histoire raporte ici tout ce qu'on en put lire, & ne souhaite autre chose du Lecteur pour toute recompense de la peine qu'il a prise à feüilleter tous les Registres de la Manche, si ce n'est qu'il ajoute foi à son ouvrage, autant que le font les honnêtes gens aux livres de Chevalerie, qui ont aujourd'hui tant de credit dans le monde. Il n'en demande pas davantage, & cela seul l'animera à prendre de nouveaux soins, & à faire une recherche nouvelle pour trouver la veritable suite de cette histoire, ou tont au moins des choses aussi divertissantes.

Fin du second Tome.

